APR 5 1921
GENERAL LIBRARY
APR 5 1921
UNIV. OF MICH.

28e Année N° 5 1er Mars 1921

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

ANDRÉ CHAUMEIX

SOMMAIRE

		Pages
Comtesse de Noailles. .	*Conte triste avec une Moralité*	5
Frédéric Masson. . . .	*Marie-Louise et ses Carnets de Voyage.* — III. .	28
Louis Fabulet.	*Henry-David Thoreau*	47
Henry-David Thoreau.	*Walden ou la Vie dans les Bois*	56
Pierre Conard.	*Hindenburg d'après lui-même.* — I	72
V. Blasco-Ibañez. . . .	*Les Ennemis de la Femme* (3e partie)	92
Louis-F. Aubert. . . .	*Genève et Washington*	138
Émile Henriot.	*Le Cahier de Barbey d'Aurevilly*	159
Louis Laloy.	*Deux Adaptations lyriques*	175
Docteur Maxwell . . .	*Les Sciences psychiques.*	185
Jean Bonnerot.	*Les Routes de France*	207

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3 RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

L'EUROPE AU JOUR LE JOUR

Tomes VIII et IX

par **Auguste Gauvain**.

Les articles recueillis dans ces deux volumes ont été écrits de février 1915 au mois d'août 1916. C'est pendant cette période que les fautes initiales commises en Orient par les alliés portent leurs conséquences ; les Dardanelles ne peuvent être forcées, la Bulgarie réunit la Turquie aux Empires centraux, la Serbie, puis la Roumanie sont écrasées. En Occident, l'Italie entre en ligne, mais à des conditions telles que l'Empire austro-hongrois s'en trouve d'abord raffermi plutôt qu'ébranlé. L'unité de front diplomatique et militaire dont on parle toujours est loin d'être réalisée, et la guerre s'allonge. On admirera la perspicacité des avertissements de M. Gauvain, et l'on s'étonnera, surtout à propos des affaires grecques, bulgares et italiennes, du système politique qui employait la censure à endormir l'opinion publique.

LA LÉGENDE DE GUILLAUME D'ORANGE

Renouvelée par **Paul Tuffrau**.

Ce « renouvellement », selon la modeste expression de l'auteur, est presque une création : tant il y a de goût dans le choix, de délicatesse et de sobriété dans l'expression. M. Tuffrau s'est délibérément proposé de faire œuvre de vulgarisateur : il a cru avec raison, après le traducteur de *Tristan*, que le patient labeur de nos érudits du XIXe ne pouvait avoir meilleure récompense. Au milieu de nos subtilités ardentes, c'est une vraie joie que d'aller à ces sources fraîches, de suivre les prouesses du grand baron Guillaume ; d'écouter la voix rude de la France du XIIe siècle, s'excitant au combat contre le mécréant, et de revivre aussi, devant la belle dame Guibourg, le rêve d'esthétique et d'amour qu'a longuement nourri le moyen âge.

LA RÉVOLUTION RUSSE ET LES NOUVELLES RÉPUBLIQUES TRANSCAUCASIENNES.

par le Dr **Jean Loris-Mélicof**.

Ce livre, dédié à M. Clemenceau et préfacé par M. Albert Thomas, a surtout pour objet de renseigner le lecteur français sur la Transcaucasie, « le plus beau joyau de la couronne des tsars ». L'auteur pense que, seule, l'union des trois États caucasiens en une Confédération qui respecterait leur autonomie et leur originalité amènerait, grâce à la paix, l'essor économique auquel sa richesse naturelle destine ce pays. Il ne faut pas se faire scrupule de détacher ces provinces de l'Empire russe. La Russie une et indivisible est désormais un rêve irréalisable. La Russie sera fédérative ou elle ne sera pas. — Toutes ces thèses sont développées avec talent et foi. Elles méritent d'autant plus d'être méditées que M. Loris Mélicof, « délégué pendant la guerre au sud de la Russie par le ministère des Affaires étrangères de la France, sur l'initiative du Président du Conseil des Ministres, pour l'amélioration des rapports entre la Russie et la France », n'est pas seulement un narrateur : il fut aussi un témoin.

FOCH
ESSAI DE PSYCHOLOGIE MILITAIRE

par **J. R.**

L'auteur de ces pages, dont une partie a paru dans cette Revue, a pu observer directement l'illustre homme de guerre qu'il étudie, recueillir sur ses méthodes de travail des observations et des souvenirs tout frais, et utiliser des pièces d'archives encore fermées à l'historien. On relèvera peut-être dans quelques pages de ce livre quelque manque d'objectivité vis-à-vis de l'adversaire, une partialité enthousiaste et touchante pour celui qui abattit l'Allemagne. Tel qu'il est, il constitue un document de premier ordre sur le commandement des armées françaises en 1918.

LE ROLE DES SCIENCES DANS L'ÉDUCATION

par **René Paucot**.

M. René Paucot n'a pas failli à la première tâche d'un éducateur : il appuie ses principes et ses propositions pédagogiques sur une patiente, profonde et juste psychologie. Dans quelle mesure la science contribue-t-elle non à faire un bon ingénieur — ce point n'est plus à discuter — mais à faire un « honnête homme » ? Cette mesure, selon l'auteur, est, et surtout pourrait être, large. Nous le croyons volontiers, tant il a su montrer la partie intellectuelle et esthétique d'une éducation scientifique bien comprise.

MARINE ET GUERRE NAVALE

par le capitaine de frégate **J. Vaschalde**.

Ce livre comprend une étude des doctrines et du matériel de 1914 — une courte histoire de la guerre maritime — enfin une étude des nécessités d'ordre tactique et matériel auxquelles doit répondre une armée navale moderne. Comment constituer notre flotte, quels types adopter, quelles conceptions directrices devons-nous suivre ? Telles sont les questions primordiales sur lesquelles cet ouvrage donne de précieux éléments d'information.

CONTE TRISTE

AVEC UNE MORALITÉ

« Ce sont les pensées qui viennent comme
» posées sur des pattes de colombes qui
» apportent la tempête. »

Le danger de l'amour n'est pas prévisible ; il se compose dans le mystère, c'est-à-dire dans la clarté quotidienne et non dans les ténèbres où, se défiant de lui, on pourrait le surveiller ; les secrets collaborateurs qui concourent à sa viabilité et peut-être à sa perfection ne sont pas d'espèce surprenante, — au contraire, leur présence est souvent bénigne et coutumière. Aussi naturellement que de légères nuées se groupent pour faire éclater la pluie, un visage habituel, un ciel d'été charmant, les battements d'un cœur qu'on était en droit de tenir pour mesurés, entrent soudain dans la confection de la catastrophe, — je veux dire du bonheur. Car la destinée, qui exige que l'être humain agisse, ne l'arrache pas à la quiétude aimable par des menaces, des roulements de tonnerre, un grand fracas de déluge et les couplets du chant de la Carmagnole, mais le séduit et le convainc pleinement par des artifices d'une délicatesse inouïe, comparables aux effluves d'un radieux silence.

Au seuil des paradis, à l'entrée de tout bonheur, aux portes des chambres heureuses, ne croyons-nous pas voir toujours

1er Mars 1921. 1

E.14.

382099

cet énigmatique ange italien, qui a le doigt posé sur les lèvres, le regard engagé dans le splendide avenir, et, sous sa longue robe aux plis pesants, un pied qui déjà, — mais à peine, — se soulève, car le fallacieux promeneur sait bien que la persuasion et l'insistance sont immobiles : là est son charme, sa dangereuse magie.

Cet ange si doux, cet ange si coupable, il est pour moi le symbole de la tentation, riche en promesses de paix éblouissante et de tumultes engourdis. Est-il nécessaire d'indiquer que cette présence enchanteresse masque un affreux cortège de malheurs sordides, ou, plus simplement, que sous des nuances si plaisantes habitent déjà la décomposition et le squelette, ou encore, que, pareille aux volubilis bleus qui fleurissent les balcons rouillés des villas Borromées, elle se fane, s'évanouit, et nous révèle qu'elle cachait le fer sous la fleur; ainsi faisaient les héros grecs. Mais il n'est pas, pour poignarder, que le fer aiguisé d'Harmodius et d'Aristogiton; un lamentable aspect des choses suffit aussi à laisser évader le souffle de la vie.

Quittons à présent l'amère vision angélique pour une aventure tout humaine, dont elle ne voulait que nous donner l'avant-goût.

***

Madame L., que nous appellerons Christine, avait une trentaine d'années ; si on lui eût demandé de raconter l'histoire de son enfance et de sa jeunesse, sans doute, malgré sa joviale humeur, l'eût-elle fait avec rêverie et mélancolie, parce que tout ce qui concerne leur passé confère aux femmes un ton de sincère noblesse, de gravité et de poésie. Leur mémoire, douée des habiletés d'un jardinier japonais, choisit et compose aisément un bouquet pittoresque, où d'agréables détails suscitent l'approbation, et, réellement, chacune de ces anciennes petites filles se présente à nous avec des souvenirs qui l'honorent. Mais madame L. (Christine) possédait une santé sans défaut, aussi vivait-elle quotidiennement, activement, sans laisser monter en elle ces arpèges de la mémoire, si dangereux, puisque tout aussitôt ils appellent une neuve musique qui leur réponde. Ce jeu de harpes dans l'esprit, tel que l'on nous

représente les suaves harmonies dont s'environne le trône de Dieu, est bien certainement le démon responsable de la plupart des passions : Nostalgie qui tend les bras au Désir, dont elle se veut recouvrir !

Christine, de corps dispos, n'entendait point ces chants intérieurs ; avec confiance et ingénuité elle s'abandonnait à la force des jours, qui la portaient sans recevoir d'elle — ce qui eût étrangement froissé sa vanité — aucune impulsion.

Elle était extrêmement jolie pour ceux qui la déclaraient telle, et le paraissait moins à ceux à qui elle ne plaisait pas. Si naïve que semble cette affirmation, c'est toute l'histoire de la beauté des femmes. Elles s'étonneraient de savoir combien est aléatoire ce qu'elles croient être évident, inscrit sur les prunelles humaines comme sur les tables de la Loi. Ah ! si on leur disait que cette beauté qu'elles promènent avec un religieux sentiment de certitude et de précaution est niée légèrement par tous ceux qui l'apprécient différemment, elles en laisseraient choir de surprise leur charmant visage, précieuse porcelaine toujours soumise à l'expertise masculine, qui seule peut leur en confirmer l'indéniable valeur. Une secrète insécurité trouble les plus sûres d'elles-mêmes : aussi y a-t-il chez les femmes, au moment même de leur orgueilleuse ivresse amoureuse, une gratitude qui est comme l'apaisement d'être rassurées.

En étant si craintives elles se montrent sagaces; la beauté, plus indéfinissable que l'arome, est pleine de déceptions pour les cœurs difficiles; c'est pourquoi le visage de l'enfance et celui de la tragédie sont seuls sans défauts ; ils échappent au jugement, car ils ne se soucient pas de nouer des relations avec les humains, mais dans leur candeur ou leur détresse ils ne se présentent qu'à la destinée.

La charmante Christine, si elle ne plaisait pas, eût pu déplaire à cause de quelques grâces acquises, qu'on devinait préparées par sa mère, qui, les tenant de sa famille, l'en avait revêtue à l'âge de la bonne tenue, qui est, pour les filles, celui de l'afféterie et de la séduction étudiée. Ainsi possédait-elle certaines intonations de voix, certains gestes de peur simulée, de politesse ou de surprise, qui par leur feinte faisaient songer au petit doigt arrondi de la gouver-

nante lorsqu'elle soulève à table et porte à ses lèvres, avec délicatesse, un verre de vin coûteux ; sa dégustation, discrète et réfléchie, vise à nous renseigner sur ses passions et sa retenue. C'est une porte accessoire, à peine visible, mais ouverte sur l'âme...

Christine n'en était pas moins extrêmement jolie pour ceux qui la jugeaient telle. Deux grandes affections mettaient un poids solide dans sa vie banale et gracieuse. Elle aimait son mari, elle aimait une amie d'enfance. Sa personne salubre et sage se contentait du bienfait d'un double sentiment chaleureux. Elle devint veuve. La douleur qui l'accabla pesa sur elle comme une maladie, dont chacun, et elle-même, savait bien qu'elle guérirait. Au bout de quelques mois de ce violent malaise ressemblant à quelque grippe qui aurait choisi de tourmenter l'âme, Christine, languissante mais convalescente, se louait de son courage, de sa sensibilité, de son énergie. Il ne restait du défunt que les mérites de la survivante. Loyale et saine, Christine porta sa solitude conjugale comme ses robes de deuil, avec une gravité qui semblait la vouer corps et âme aux sombres couleurs, mais qui ne rompait pas avec l'élégance. Elle savait ce qu'on doit aux morts, — et, si l'on est actif, c'est peu de chose ! — elle savait ce que l'on doit à soi-même, et elle eût cru manquer à un devoir décent en négligeant sa personne. Sa vie continua donc, soigneuse et précise, sans beaucoup de changement ; elle visita plus fréquemment son amie d'enfance, et accepta de passer chez elle l'été qui s'annonçait. Madame de T., que nous appellerons Isabelle, avait les mêmes qualités que Christine ; pureté certaine, imagination médiocre, façons inculquées par une mère sensible et gracieusement surannée.

Le trouble romanesque n'avait pas visité celle-ci plus que celle-là ; elles eussent pu échanger leurs images, étant toutes deux belles, aimables, jumelles de cœur, — pareilles à deux camélias frais et nets, aux découpures identiques. M. de T., dont le nom sera Julien, demeurait fidèlement épris de sa femme. Il avait perdu en M. L. un ami sûr et qu'il avait regretté ; mais, à la suite de cette absence qui ne devait point avoir de terme, le chagrin de chacun s'était fait si léger qu'il ne nécessitait pas de compensation. L'existence pleine et vaine

de ces trois personnes agréables se poursuivit comme auparavant : raisonnable, affairée, reposante, un peu mêlée de littérature et d'art, sans néanmoins que ces dangereux éléments s'installassent au foyer. On les laissait pénétrer par distraction, par mollesse, comme on laisse ouverte trop tard, une nuit d'été, la fenêtre sur le jardin, où pourtant rôde la chauve-souris. On s'approche un peu de l'espace, on contemple la prodigieuse nue : c'est une seconde d'interrogation, de désarroi, de stupeur intriguée, de surprenant plaisir, mais on s'en éloigne bientôt, on retrouve l'étroit réconfort colorié de la chambre, et l'on sait bien que le rôle assidu et prépondérant d'une fenêtre consiste à être fermée. Les invités de la nuit sont rares, qui ne s'arrachent pas brusquement à son énigmatique rendez-vous !

Donc la vie menaçait (nous disons « menaçait » pour faire plaisir à l'auteur) menaçait de rester paisible, étale, lorsqu'il advint quelque chose d'incroyable. Il n'advint rien. Mais c'est, sans doute, à ce moment où rien n'advenait que l'ange évoqué au début de ces pages traversa le salon où Julien se trouvait avec Christine, cependant qu'Isabelle, dans la pièce attenante, recevait le curé du voisinage. Un doigt posé sur les lèvres, les yeux dilatés par la vision du splendide avenir, son pied nu à peine soulevé, l'ange furtif était là de toute évidence, puisque, subitement, Julien, sans autre raison, s'aperçut que Christine n'était plus seulement « la femme qui était l'amie de sa femme », mais une créature soudainement révélée, mystérieusement respirante, suave, terrible et qui se taisait. Qui se taisait ! — Ah ! si les mots ont une part puissante de responsabilité dans les passions de l'amour, si leur torrent a entraîné jusqu'au délire et jusqu'à la mort les esprits submergés par leurs grondements écumeux, qui dira la foule immense des propos tenus par le silence ! Se taire. L'homme qui se tait énonce ce fait : « Je viens seulement de m'apercevoir de votre présence. Je vous parlais parce qu'à mes yeux vous n'existiez pas ; mais, dès cet instant, je vous vois, aussi je me tais ; vous m'entendez bien?... » Et la femme, en se taisant, déclare : « Nous nous taisons et je l'admets ; je vous ai tout à coup bien compris. Que ne vous exprimiez-vous plus tôt ! Doutez-vous de ma réponse?... »

C'est sur ce mode que se taisaient le monsieur et la dame

que venait de contempler malignement l'ange des destinées funestes. Que s'était-il passé d'autre ? Rien que de coutumier. Dans le salon, aux baies ouvertes, d'une maison de campagne, le ciel envoyait, à six heures du soir, ses chaudes bouffées d'air azuré ; les hirondelles, comme un peuple d'oiseaux en colère, se pourchassaient en criant sur la piste rose du cirque éthéré, et parfois s'enfonçaient plus avant dans la nue, d'un jet brusque et poignardant comme autant de couteaux légers. Un gramophone, sorte d'important moulin à café, avait, en effet, moulu consciencieusement la musique torréfiée des tangos mexicains ; le perfide glissement des tonalités graves aux tonalités aiguës n'avait pas manqué son but, qui est de pousser adroitement, comme un pion sur un damier, le désir et la douleur vague sur le cœur du monsieur distrait et de la dame attentive. Les deux étaient touchés. N'ayant pas l'habitude de songer, chacun sentit que l'autre songeait, et n'ayant pas de choix, d'indication, de cible pour la songerie, ils songèrent l'un à l'autre mutuellement, et se turent. Si insignifiants qu'ils fussent, dès ce moment-là le miracle s'empara d'eux : ils furent la proie du danger, ils appartenaient à l'instinct. Et leur plaisir commença, et leur malheur.

Isabelle, dans le vestibule et puis sur le perron, avait salué le curé d'autant plus souvent que cette politesse sans contact était renouvelée chaque fois par l'excellent homme, comme s'il craignait de rompre brusquement un lien qui eût risqué, en son détachement invisible, de faire perdre l'équilibre à sa partenaire. Puis elle rentra gaiement dans le salon où sa destinée venait d'être changée.

— Petite minute, seconde indéfiniment divisée, dont le mince tranchant formidable s'était abattu sur Isabelle à son insu, et avait créé cette chose horrible : la transformation ! Il faut du temps pour que l'événement s'affirme et se meuve dans sa force devant les yeux enfin décillés; mais, si terrible que soit la gigantesque certitude, rien n'est plus troublant que ce bref instant spontané où un grain de sable, apporté distraitement par le vent, contenait l'amoncellement des obstacles, et parfois jusqu'à la forme même des tombeaux.

Les deux coupables, qui ne s'étaient rien dit, pauvres gens, — mais qui, percevant chacun la vie de l'autre, se sentaient

coupables, — s'empressèrent auprès d'Isabelle, lui parlèrent tendrement comme à l'ordinaire ; c'était se croire libres encore, alors qu'ils étaient dévolus à la joueuse Nature. Quoi qu'ils fissent, ils tenaient compte l'un de l'autre, ils se conformaient l'un à l'autre, sous le franc regard d'Isabelle, et inconsciemment ils se concertaient pour la servir, comme deux musiciens qui s'appliquent moins à observer leur partition qu'à épier anxieusement, et avec compassion, la surdité du chef d'orchestre.

Julien, de jour en jour, puisait de neuves et abondantes délices dans le visage de Christine. La liqueur dorée de l'œil, sombre et long, qui lui semblait intentionnellement beau, déversait sur son cœur un tendre excédent de regard qui l'inondait de muette vanité ; les cheveux obscurs jaillissant d'un front clair le laissaient ravi et perplexe, comme devant un paradoxal problème ; toutes les grâces de Christine le comblaient tel un don fait par elle à lui, volontairement, et il la bénissait pour tant de générosité. Christine, se sentant aimée, eut cette immédiate reconnaissance, ce ploiement de l'âme devant le désir des hommes, qui est le témoignage du respect des femmes pour l'amour. La vénération qu'elles ont pour ce signe seul, qu'elles identifient rapidement avec celui qui en porte la marque éphémère, donne à leur acceptation spirituelle quelque chose de fatal, qui est également quelque chose de fortuit. Se voyant désirée avec une progressive ténacité, elle se sentit passionnément conquise. Quoi qu'on ait dit, la lutte de la femme contre l'homme n'est pas dans le sens de lui échapper, mais de lui appartenir infiniment plus que ne le réclament jamais les faibles mâles. La femme qui ne doute plus du désir qu'elle inspire ne cherche pas à se dérober, mais souhaite d'investir l'homme qui l'aime, de l'envahir, et comme de le traverser.

Certes, ce couple innocent n'en était pas à ces divins excès, qui, par leur frénésie, parviennent à interloquer la chance, et à la fixer quelque temps. Ainsi s'arrêta dans sa course, aux jours antiques, le soleil, sommé de le faire par un guerrier résolu, doué du sens de l'immédiat.

Bien au contraire, c'est ici que la médiocrité de nos deux héros va s'affirmer. S'ils eussent appartenu à l'espèce puis-

sante, qui a des droits ; si, gorgés dès l'enfance d'espoir et de déceptions, ils eussent, comme il convient, repoussé avec une incrédule fierté l'idée du bonheur sans désavantages, que des projets accompagnent, — s'ils avaient puisé, sans délai, dans leur conscience instruite, la certitude qu'étant désignés pour l'ineffable ils l'étaient aussi pour la misère, ils eussent limité la catastrophe annoncée par l'ange, et épargné le sort d'Isabelle. Mais, étant simples, probes, prévoyants, ils crurent au bonheur avec une prétention solennelle, et dressèrent les plans de l'avenir.

— Louons les êtres passionnés qui, eux, ne croient pas au bonheur ! Tout leur a enseigné l'inégal combat des souhaits avec les circonstances. L'explosion de son ivresse et de sa témérité appartient à l'homme, il est le maître de l'instant, — qu'il s'en saisisse ! — mais rien ne lui est concédé du douteux lendemain. Non, les êtres passionnés ne croient pas au bonheur, mais ils croient à la grandeur de leurs immenses désirs, à la nécessité d'être, fût-ce une seule minute, assouvis ; ils ont confiance dans leur force, dans leur courage à souffrir, dans le malheur qu'on endort et qu'on trahit, et, sans rien espérer de la Fortune, ils parviennent parfois, dans leur sublime détresse, à confisquer tout l'univers au profit de leur indispensable plaisir. De tous les moyens dont l'esprit dispose pour s'attribuer une part du divin, pour capturer l'étendue, — et nous pouvons citer les mathématiques, l'astronomie, la science, la méditation, la poésie lyrique, — il n'en est pas de plus certain que celui qui rapproche deux visages haletants et deux corps éperdus. A eux se livre ce qui se refuse aux autres appels. Illusion et réalité après lesquelles il serait juste qu'on mourût !

Rien de tel ne pouvait concerner l'âme de Christine et de Julien. Désignés pour les petites vertus, ils agirent avec une droiture soucieuse et avec une sorte d'honnêteté où se révèle l'extraordinaire présomption des êtres de peu de génie, scrupuleusement occupés d'eux-mêmes, et qui, impardonnable imprudence, croient gagner ainsi à leur cause le narquois, l'ironique avenir !

Assurés désormais d'être nés l'un pour l'autre, et la pen-

sée de s'appartenir secrètement ne devant pas effleurer leur esprit qui, n'ayant nul don fastueux à échanger, ne pouvait s'ennoblir, à leurs propres yeux, que par un mesquin perfectionnement, ils résolurent de patienter, de manœuvrer selon une étroite morale, et de se parfaire. Sans doute uniraient-ils un jour leurs destinées ; ce dernier projet, buté au solide obstacle de la présence d'Isabelle, n'avait pas de net aspect en leurs pensées ; ils travaillaient petitement, d'heure en heure, à s'assurer de leurs goûts communs, de la délicatesse de leurs sentiments ; ils s'appréciaient, chacun soi-même, et puis en groupe ; ils ne se reprochaient rien, se trouvant sans défaut devant leur conscience, où comparaissaient sans cesse leurs désirs dominés par une pure décision. Ils ne doutaient pas que leur labeur de fine menuiserie ne dût leur frayer un chemin aisé, qui les conduirait, intacts, à ce terme magnifique et raisonnable des choses qu'était, pour eux, le bonheur de Julien et de Christine.

Mais restait Isabelle, et c'était l'essentiel. Ils ne le pensaient pas. Comme au regard de tous ceux que l'amour possède, l'être sans passion paraissait enfantin, léger et comme diminué de vie, de besoins, d'intérêt. Dans leur douce ébriété, les chastes amants, promis l'un à l'autre, se persuadèrent qu'Isabelle ne serait pas lésée grièvement par le départ — d'ailleurs bien vaguement entrevu — d'un mari qui n'était plus, — ô seule et toute puissante légitimité! — l'homme que l'on aime depuis cinq semaines, et qui semble une loi nouvelle dont se privait l'ordre de l'univers. Cependant ils étaient malheureux, sans appuis, sans direction, et Isabelle, bien que tout ignorante, ne laissait pas d'être étonnée par leur perfectionnement. Elle voyait avec surprise se dissiper les défauts de son mari et de son amie, — défauts qui, autant que leurs vertus, les constituaient : aspérités qui en s'égalisant faisaient hésiter et trébucher la marche habituelle de son esprit. Une gêne pesait sur tous. Christine estimait Isabelle ; elle l'estimait d'autant plus que ses scrupules allaient croissant, en même temps que l'emplissait son tendre délire. A force de s'étudier, elle parvint à se reprocher sa légère fourberie et la quiétude de son amie, qui en était une conséquence. Elle crut donc devoir l'avertir des sentiments qu'elle

éprouvait, de ceux qu'éprouvait Julien, et des efforts qu'ils allaient tenter pour essayer d'entraver et, s'il se pouvait, d'abolir leur neuf amour.

Étrange minute que celle où une femme vient, par bonté, dire à une autre femme : « Vous n'êtes plus aimée. » Criminelle innocence de la sincérité ! Quel prix attachent donc à leur conscience, à leur salut terrestre, les créatures qui, voulant s'accorder avec elles-mêmes, répandent d'une manière invisible le sang de leur prochain, et s'absolvent par cette pensée salubre : « C'était dur, mais il le fallait ! »

Il faut quoi?

Il faut que la douleur, déesse démente et qui veut prendre sur le globe toute la place, soit sans cesse bornée, réduite, enchaînée. Il faut contraindre le malheur épandu, jusqu'à en faire une boule ronde, sombre et dure, tel un hérisson fermé, qui ne puisse plus s'appliquer et nuire qu'à votre propre cœur, — dont vous supporterez les tortures avec ivresse, si vous aimez! Il faut obliger l'esprit qui faiblit à composer, fût-il hors d'haleine, un perpétuel décor, nombreux, varié, où se plairont vos compagnons menacés, rassurés, heureux, dupés!

Haïssant le mensonge, fourbe et fuyant renard de la forêt des mots, il vous faut l'accueillir, l'apprivoiser, le manier, le traîner à votre suite, ne le point quitter de l'œil. Il faut qu'indifférent, las, distrait, obsédé, vous aimiez pourtant, d'un abondant amour, ceux qui, attablés à votre forte existence, sont vos convives exigeants et stables. Par mille ruses il faut, sans qu'ils s'en aperçoivent, ne les quitter qu'un instant, pour aller goûter dans la frénésie et la détresse le seul moment de la vie qui révèle sa nécessité et vaille la peine qu'on vive. Il faut surtout, dans les conjonctures les plus graves, au lieu de faire ce que l'on doit, — car que doit-on, que croit-on devoir, mon Dieu? — il faut faire ce que l'on peut, humble aveu, modestie décente, et qui plaît aux Moires éternelles : ce que l'on peut, c'est-à-dire ce que peut en nous la Nature !

Enfin, il faut ne pas croire au bonheur, ne pas vouloir l'organiser, ne pas se mettre ainsi en dehors de l'immense décret d'infortune qui régit toute l'humanité. Traqué, blessé, rompu, ou bien même tout joyeux, il faut ne s'approcher que furtive-

ment, et comme en fraude, de la félicité, qui est à la fois nymphe et cadavre ; de là ce sanglot déçu du plaisir. Plaisir, où l'on distingue qu'étreignant une vivante vous pleurez aussi une morte !

Qu'il est beau, au déclin de la vie, de pouvoir se dire : « Tout m'a tenté, et comme j'étais brave, je n'ai refusé ni le risque, ni la joie, ni le malheur. Différent d'autrui, différent de tous, je semblais leur frère, cependant. Gardant pour moi la douleur, endurant le pire, j'ai ménagé des jours paisibles à ceux qui, sans le savoir, sans m'en remercier, ont vécu confortablement sous ma loi puissante et triste... »

***

Ce n'est évidemment pas ainsi que raisonnait Christine lorsqu'elle vint s'asseoir auprès d'Isabelle. Elle lui parla négligemment d'abord, ensuite trop précipitamment, de quelques futiles événements du jour, — elle essayait d'assurer sa voix, — et puis elle fit l'éloge de la franchise, et interrogea sur ce point les goûts d'Isabelle. Celle-ci mettait aussi la franchise au premier rang des vertus indispensables. Christine hasarda aussitôt qu'elle ne saurait vivre dans la dissimulation, que toutes ses facultés lui enjoignaient de ne jamais mentir, enfin, elle avoua qu'elle aimait. Surprise d'Isabelle, bienveillante surprise ! Son amie était veuve, était libre, — et, d'ailleurs, quelle femme n'entend avec curiosité, avec joie et contentement le nom divin de l'amour? Mais la maladroite causeuse se fit alors un devoir de confier qu'elle aimait Julien, et qu'il l'aimait. Elle énonça ce fait affreux avec le calme malheureux mais implacable des personnes qui savent agir bien, qui se sont tracé une ligne de conduite et semblent obéir à quelque commandement mystique, issu d'un confessionnal. Isabelle, pourtant, était déchirante à voir. On eût dit une personne arrachée à une longue hypnose et qui contemplait l'horreur du réel. Elle venait d'être dissociée de l'habitude ; de là son dément regard. En effet, l'habitude n'est-elle pas la torpeur sacrée qui nous baigne de toutes parts : Climats, croyances, devoirs, relations amicales, politesse, bonté, qu'êtes-vous d'autre que les formes du tutélaire usage?

L'épouse terrifiée, en proie à l'évanouissement, dut être transportée sur son lit, et là, lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle se sentit soignée, secourue, encouragée par ses deux bourreaux corrects, consciencieux et sensibles : Christine et Julien. Elle n'eut pas, dans sa douceur, la force ni le besoin de les blâmer ; elle faisait partie de la combinaison du sort, — elle excédait, il est vrai, cette combinaison, — mais pour l'instant elle y tenait un rôle important ; elle n'essaya pas de lui donner du tragique ; elle se modela sur ses sacrificateurs. Comme l'avaient été son mari et son amie, elle fut loyale, empressée, honnête.

— Que devons-nous faire? — leur demanda-t-elle.

— M'éloigner de vous deux, — balbutia la confuse Christine, — réfléchir ; je partirai demain, j'irai habiter Poitiers pendant quelques mois. Je n'écrirai pas à Julien. Puisse-t-il m'oublier, chère Isabelle, et te rendre cet entier bonheur que le hasard a troublé. Si je puis revenir près de vous deux, en retrouvant Julien guéri de notre amour, je serai trop heureuse !

Elle pleurait, et les nobles intentions jaillissaient sincèrement de sa douleur, car les larmes ont l'étrange pouvoir d'être le véhicule persuasif, exaltant, éphémère, de tout ce qui est impossible et inexécutable. Pareils aux fleuves dont parle Pascal, ce sont des chemins qui marchent, mais qui mènent où l'on ne pourra jamais aller.

— Que dois-tu faire? — demanda Isabelle, toujours bouleversée, ébahie et sage, en s'adressant à son mari.

— Chère amie, — répondit-il, — ce n'est pas sans un trouble pénible que j'ai senti mon amitié pour Christine se transformer en un sentiment plus vif, en un véritable amour, puis-je dire. La pensée de t'être infidèle, de te faire de la peine, eût été indigne de moi comme de vous deux. Aussi allons-nous à présent, en pleine franchise, tenter de rétablir une situation bien cruelle dans les formes du passé, *qui fut si heureux !*

Toutes les larmes redoublèrent. De même que la musique, par ses accents mineurs, indique que l'on se dirige vers les tristes sommets, les verbes ont des temps qui influent sur le tempérament, et le passé défini pénètre immanquablement au plus profond de la mélancolie.

Le plan convenu fut exécuté avec simplicité. Christine s'éloi-

gna, vaillante mais courbée, et sembla, en prenant le train pour Poitiers, s'enfoncer dans le désert et affronter sans nulle arme défensive les dangers qui menacent les explorateurs. Isabelle, épuisée mais vaillante, endura le supplice de sentir la noblesse d'âme et l'énergie de sa rivale la diminuer elle-même. De plus, elle se séparait d'une amie qu'elle chérissait tendrement. Elle eut l'impression qu'avec Christine s'en allait le bonheur de sa maison, le bonheur et la paix, et cet équilibre menu, aussi total, baroque et soyeux que la toile de l'araignée à l'angle des murailles. Équilibre mystérieux que n'eût point rompu le secret adultère, mais que rompait l'honnêteté! Julien, héros dans l'embarras, balbutiant et digne, figurait l'Amour, l'amour pour qui l'on souffre, pour qui l'on meurt. Ayant fait surgir des sentiments si vifs, il eût pu, dès cet instant, ne plus être, car une femme réellement amoureuse est quelqu'un qui s'éloigne aussitôt, graduellement et à jamais, de la cause initiale de son vertige. Quel rapport peut avoir avec le pauvre homme, incité par la nature à un rapide échange, l'incubation solitaire des femmes, leurs puissantes rêveries créatrices, et tout le noble désordre à l'édification duquel, désormais, elles vont s'employer?

Motif indispensable, obligatoire support, l'amant est pourtant moins nécessaire aux femmes que l'amour, toujours autour d'elles latent; sans cela comment supporteraient-elles les grandes intermittences de l'émotion précise?

*
* *

Ce qui se passa dès lors, tous les esprits clairvoyants l'ont prévu. Julien et Christine, figures agréables mais un peu communes, devinrent à distance, l'un pour l'autre, flamboyants, immenses, chamarrés. Leur absence de lettres retentissait dans la maison comme des coups de gongs et de cymbales, et à toute heure, alors que le facteur n'aurait fait tinter la sonnerie de la porte que deux fois le jour. La pauvre Isabelle entendait bien à tout instant que les lettres n'arrivaient pas, et que Christine était absente, tant cette restriction et ce vide emplissaient la demeure, le jardin, l'espace ; elle se crut coupable, bien coupable, en voulant retenir pour soi un

homme aussi important que son mari, — que son mari actuel et convoité ! Car c'est souvent la personne qui souffre le plus, et qui est toute pure, qui s'approche le plus près de la nature mystérieuse et accepte avec magnanimité son injustice.

« J'ai tort, — pensait Isabelle, — je m'impose, alors que je devrais m'effacer devant le respectable amour de deux êtres dont la droiture m'a été surabondamment prouvée. »

Une brumeuse atmosphère enveloppa ce couple, jadis joyeux. Isabelle et Julien passèrent leurs journées dans l'immense ennui de l'amitié et de la dissimulation. Leur intimité affectueuse se poursuivait, assoupie et douce, ou blessée soudain par de légers sursauts que provoquaient une parole, une intention, et qui voyageaient sur leurs cœurs à la manière incisive des ricochets. Parfois, essayant de rattraper ce qu'ils eurent ensemble de commun, ils causaient, ne cédant ni l'un ni l'autre à la tentation du silence, tenant bon, tâchant de se rejoindre dans leurs pensées, ajustant leurs arguments à tour de rôle, avec zèle et précision, comme au bord d'un étang où le poisson s'éloigne le pêcheur à la ligne rallonge une canne à pêche. En vain se donnaient-ils tant de peine. Ils sentaient s'appesantir sur eux l'absence de bonheur, dont ils ne connaissaient la privation que pour l'avoir imaginé dissemblable de celui qu'ils goûtaient ensemble, pleinement, depuis douze années. Ils étaient redevenus pudiques; en s'embrassant, le soir, au moment de se séparer, ils évitaient tacitement, mais avec une précaution peureuse, de familiers baisers, tant la nature retire son assentiment du mariage dès qu'elle le réserve pour d'autres fins.

Christine, dans sa retraite provinciale, éprouva pour Julien des ardeurs religieuses. Ses trente-cinq ans se résorbèrent pour ne lui en laisser que quinze. L'ingénuité d'une écolière s'était installée sur son visage. Une grande componction donnait de la contrainte à ses mouvements, elle parachevait son éducation, emportée dans une entreprise mystique. Son naïf aspect n'eût pourtant pas éveillé la moquerie, car elle avait retrouvé par amour toute la simplicité de l'enfance, et les enfants ne font pas rire. Obsédée silencieusement, elle se figura avec Julien en tout lieu, en toute occasion ; elle se voyait

avec lui chez le pâtissier, dans le tramway, aux abords de la fraîche rivière, intéressée par la vitrine poétique du marchand d'écaille, ou levant les yeux vers le porche fameux de la cathédrale romane, dont elle ne jugeait pas la beauté, mais où elle attachait son regard en y adjoignant celui que Julien avait laissé en elle. Sa tendresse la portait à croire qu'avec lui elle eût connu, d'heure en heure, l'allégresse, et qu'à cette plénitude de la joie se serait associée une commodité parfaite. Tout en tressaillant de passion imaginative, elle éprouvait aussi la gravité qui préside à une prise de voile. Habitée par Julien comme s'il eut été peint dans sa tête, elle l'adaptait à toutes choses : elle l'adaptait à l'aube, nourrice du jour, si poignante quand elle infuse la clarté comme un lait à la chambre endormie ; elle l'adaptait au cri du coq éclatant dans un lointain jardin, à l'heure terrassante de midi, quand les arbres fument de chaleur vers le ciel et que l'âme languit déconcertée, sans trouver sa guérison. Elle l'adaptait au scintillement de la nuit formidable, et, enfin, à la poésie vétuste, fleurant un peu le moisi, des courtines de son alcôve provinciale. Jamais elle ne fut plus étroitement jointe à un corps humain, — mais il était absent. Aussi, mal possédée par cette ombre désirée, dépérissait-elle lamentablement...

***

Seul Julien réfléchissait encore. Bien que son amour pour Christine fût irrité par la séparation, et qu'il en voulût à Isabelle de le frustrer d'une nouvelle révélation amoureuse, il réfléchissait parfois. Ses travaux, ses repas, son sommeil, son journal persistaient comme autant de serviteurs assidus à le retenir dans sa propre gaine, alors que ses deux compagnes avaient fait une évolution illimitée, et flottaient dans des buées. D'une manière confuse, il concevait qu'à son âge, partir pour le bonheur, cela offrait d'inquiétantes difficultés. Le bonheur, pays attirant, certes, d'un appel irrésistible, mais nulle part indiqué ! Sans horaire, sans gares, sans trains se dirigeant vers ces ineffables contrées, il ne voyait plus bien le lieu de départ, ni le lieu d'arrivée. C'est pourquoi d'aveu-

glants obstacles surgissaient devant l'esprit de Julien, car Julien n'était pas impétueux, aussi attendait-il beaucoup de choses du dehors. A la récitation de tels vers romanesques :

> Si tu veux, faisons un rêve,
> Montons sur un palefroi...

il eût vraiment cru à la nécessité d'un coursier, et se serait attendri à la pensée de voir Christine en longue jupe d'amazone ; — il ne savait pas que les cavalcades trépidantes sont tout intérieures, que les imaginations qui bondissent se rient des destriers, si bien que la chevauchée fameuse des Walküres est figurée suffisamment par des cris stridents et rauques, et par le fulgurant éclat des regards.

Néanmoins, l'amour de Julien pour Christine avait toutes les nuances que prend le désir chez un homme raisonnable. Il reconstituait perpétuellement devant ses yeux l'image de l'amie de sa femme, gracieuse, pondérée, dont il ne connaissait bien que le visage et les mains, — réserve qui l'émouvait comme émanant d'une suprême pudeur, dont il savait gré à Christine ; et aussitôt son imagination lui représentait cette même personne dans une attitude d'extrême liberté, précédée de gêne, de confusion, de réticences, mais qui aboutissait à l'abandon le plus dénoué, à celui du malade devant le chloroforme, du noyé devant la vague, — et il lui savait gré de ce désordre ardent. C'est à cette seconde image qu'il devait d'être faible, de donner moins de prise à la poigne familière de ses travaux, de ses repas, de son sommeil, de son journal, et de répondre avec une patience décroissante aux prévenances timides et soutenues de la pauvre Isabelle.

Tout allait au plus mal pour ces trois âmes de bonne volonté.

Un jour de novembre, Isabelle, voyant que la paix et le contentement ne s'installeraient plus auprès de sa cheminée, où fumait et marmonnait un triste premier feu, interrogea Julien sur ses intentions, et écrivit à Christine pour connaître le résultat de sa retraite. Aucun des deux amoureux n'avait contrevenu à la promesse échangée : ils ne s'étaient pas écrit. Pareils à un couple de nageurs qui ne rencontrent ni corde, ni bouée, ni barque secourable au cours de leur excursion

maritime, au lieu de se reposer dans l'absence, ils avaient, chacun de son côté, battu l'eau de leurs bras, remué les jambes inconfortablement, afin de se maintenir à la surface d'un élément qui ne leur tendait aucun appui. Ce grand travail de la pensée les avait, à leur insu, engagés l'un à l'autre. Quand ils se revirent sous le regard d'Isabelle, qui avait convoqué la voyageuse, ils n'eurent point à se parler, à exposer leurs impressions : ils étaient unis, la distance silencieuse avait scellé leur secrète convention.

Isabelle consentit au divorce, courut même au-devant pour qu'au moins une priorité lui restât. Enfiévrée de chagrin et de fierté, elle ne fit aucune tentative pour imposer sa tristesse, elle dédaigna aussi, dans sa dignité blessée, d'appeler à soi, pour lutter, la gaîté, la salubre gaîté feinte, qui vivifie et aiguillonne ceux qui l'accueillent ; elle ne put se décider à ce difficile courage de l'enjouement, qui pourtant sait, seul, parfois, dissiper l'épaisse ténèbre amoureuse.

Julien et Christine, voyant que leurs essais de sacrifice avaient échoué, se résolurent à être heureux. Ils s'épousèrent. Isabelle, tombée un jour brusquement de la joie à la détresse incompréhensible, en était arrivée à ce point de résignation mélancolique où les nuances et l'accentuation ne se perçoivent pas. Ainsi, dans les pays du Nord, ne distingue-t-on plus la température au-dessous d'un certain degré de froid. Elle fut donc malheureuse au point mort, ce qui lui donnait l'apparence de l'apaisement et de l'indifférence et la privait de tout secours extérieur.

Les nouveaux époux, satisfaits dans leur conscience et dans leurs goûts, se félicitèrent de partir pour le bonheur, de rajeunir, de naître, pour ainsi dire. Julien connut l'image seconde de ses rêveries, l'impudique image qui avait triomphé de ses habitudes, et pour laquelle il avait sacrifié le repos d'Isabelle. Cette image lui causa des émotions plus tendres que véhémentes, car il l'avait attendue longtemps, et parce qu'elle lui fut offerte tout d'abord au cours d'une impitoyable migraine acharnée sur Christine, qui la jetait, dévêtue, d'un bord à l'autre de son lit, comme se roule sur la grève la nymphe des tempêtes. Il ne contempla donc la volupté, pathétique agonie et tiède reflet de la mort, sur le visage de son amie, qu'après

avoir surpris, parmi des traits si chers, les torpeurs de la syncope et les convulsions de la névralgie percutante.

Christine aimait tendrement Julien et lui fut reconnaissante de l'aider à l'aimer passionnément. Elle s'appliqua, avec une attention et un zèle excessifs, avec une dévotion de novice, à connaître le bonheur, qu'elle obtint. Mais à travers l'éclair ineffable de cette ivresse, appelée et perdue presque ensemble, et dont elle pleurait enfantinement le cruel évanouissement, elle percevait qu'un contrat lui assurait la durée, ou du moins le renouvellement nombreux, de ces fêtes brèves et délirantes, dont bientôt le dieu serait absent, tout occupé qu'il est de servir la joie précaire et menacée.

Elle pressentit avec angoisse qu'elle tomberait des paradis du péché dans l'innocence du fidèle amour. Un jour qu'elle souffrait d'un rhume considérable, qui se prolongeait, elle s'étonna que le bonheur ne pût rien contre l'inflammation des narines et n'exorcisât pas l'éternuement. Elle douta des pouvoirs de Julien. Elle vit qu'il faisait appeler un docteur, elle comprit qu'il y a des cas où les hommes doivent être deux auprès d'une femme ; elle le regretta, elle ne s'était pas représenté ainsi le bonheur. La pluie et la neige fondante obscurcirent spécialement cet hiver dévolu à leur agrément, et Julien, bien qu'empressé d'habitude à la satisfaire, laissait la saison agir sans s'interposer.

Bien certainement la jeune femme se fût soumise courageusement à ces contrariétés, si son mari eût bien voulu consentir à lui témoigner sans cesse le stupéfiant plaisir d'être à la première minute de leur mariage. Mais Julien lui-même passait avec les jours, comme tout le monde, comme toutes choses, et bien qu'il lui dît tendrement, un soir de juin : « Il y a six mois aujourd'hui, ma chérie, que j'ai le bonheur d'être votre époux », elle eut la révélation qu'elle n'était pas heureuse, qu'elle ne verrait plus en lui qu'un mari constant, — passionné certes, — mais non plus ce fou sans politesse et sans retenue, chaque fois méconnaissable, qui s'était pendant des semaines précipité à ses faibles genoux comme s'abat contre un mur de pierre un cheval emballé, et qui semblait, dans sa démence, prêt à toutes les excentricités, dont la fragilité éblouie de Christine recueillait le bénéfice. Un homme attentionné et

tendre convenait parfaitement à Christine, mais ce serait le dernier, et elle-même le jugerait ridicule, — elle le sentait bien, — si, pour lui plaire, il lui répétait encore dans deux ans, comme il l'avait fait si souvent, ce vers destiné par Victor Hugo à Cléopâtre :

Les rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre...

Soupir insensé, prêté par le génie aux amants indigents, et qui enivrait Christine d'orgueil et de sécurité.

***

Nous avons suffisamment marqué la déception et la douleur qui se saisirent de nos héros, sincères mais impies. A quoi bon les suivre davantage dans la voie de l'absolu où ils se crurent le droit de s'engager, mus par la vision et l'appétit d'un bonheur sans disgrâces. Apitoyés par leur sort, nous ne leur adresserons pas cette sévère demande : « Comment aviez-vous donc cru que tout cela finirait? » et nous nous bornerons à conclure par cette moralité :

MORALITÉ

Il n'est, certes, au pouvoir d'aucun humain de ne pas subir la présence de l'ange silencieux, porteur de paradis, qui, brusquement, à son heure, par caprice divin, met un terme à notre tranquillité et à notre ennui. Christine et Julien furent, en pleine innocence, surpris par ce visiteur subtil qui se dégage des paysages, des saisons débutantes et chaudes, comme aussi de la boîte vernie du gramophone, du midi de la vie, d'une palpitation du regard, d'un soupir soudain éloquent et du vide lui-même... Ils étaient, d'une manière indéniable, sans aucune force contre lui, mais il eût été souhaitable que leurs facultés les eussent inclinés vers la modestie, vers la bonté, si raisonnable toujours, et qu'ils négligèrent gravement. Ah ! s'ils avaient été modestes, lui et elle, quelle voix leur eût pu dicter de souhaiter un bonheur tout frais et neuf, comme une primevère

qui reluit de ses radicelles carminées à son vert feuillage de velours, et que l'on transplante du jardin de son ami dans son jardin moins orné !

Modestes, ils se fussent aimés dans la discrétion, l'inquiétude, la présence parcimonieuse, le tremblement, le plaisir modique, la pauvreté. Ils auraient volé leurs minutes de joie misérablement, non pas comme vole le voleur réjoui qui pénètre astucieusement dans un splendide verger, mais comme vole, sous l'œil de Dieu, le mendiant courbé, tâtonnant, lequel ramasse, à la nuit tombante, au bas des arbres, dans la forêt, les minces branches délaissées qui le chaufferont si peu, si mal, et qui n'appartiennent à personne, car la forêt immense et le terrible amour n'appartiennent à personne. Modestes, ils se fussent reconnus inaptes à aborder le drame, réservé aux grands cœurs, qui ont fait un pacte viril avec la foudre et le silence.

Ils ne furent pas modestes, mais, ce qui est plus coupable, ils ne furent pas bons. S'ils eussent été bons, ils auraient spontanément, et dans un muet accord, renoncé à la morale apprise dont ils tenaient tout leur confort spirituel et leur fierté ; à cette orgueilleuse morale qui ne songe qu'à soi, qui oppose à l'âme sa propre ombre exigeante, — ils eussent créé à leur usage, et surtout aux fins du repos d'Isabelle, un code tout pitoyable, dans lequel il est écrit : « Tu mentiras. »

« Tu mentiras, » — est-il écrit dans ce code de la sagesse et de la compassion humaine, — « car là est ton châtiment et ton mérite. » Il est difficile et douloureux de mentir, tant l'homme est porté naturellement à une sincérité extrême ! Qui ne sait combien il lui est doux de parler de soi, avec précision, abondance, exactitude. Et puis l'homme est distrait, et la vérité peut échapper alors au plus discipliné d'entre les vigilants, et causer d'inattendus désastres. L'être humain ne rechercherait pas tant la folie de l'amour si elle n'était pour lui le lieu même de la sincérité. Dire la vérité, c'est le propre de l'orgueil, l'affirmation du contentement de soi. A la passion, à l'étreinte, brève, terrassante, ennemie, — et qu'il convoite comme sa récompense unique, — l'homme préfère encore cette occasion de langueur que le désir épuisé lui fournit, et qui lui permet de parler de soi, de tout dire, de se raconter à l'espace, de se souvenir de sa petite enfance, de prévoir tout son futur.

Une double biographie, alternée, chuchotante, entrecoupée de silences contemplatifs où la vérité est observée comme le sont les tableaux de maîtres par le copiste fidèle, monte, tel un chant épanoui, des lèvres des amants apaisés ! Ces propos si vrais, qui n'intéressent que deux êtres satisfaits, et parfois ne contentent finalement que le récitateur (car il se peut que le compagnon songe ou sommeille), témoignent néanmoins que l'amour a touché son but, qui est de faire jaillir deux vérités suprêmes : le plaisir et la confession.

— O Mensonge, dieu sans attraits, si difficile à servir, protecteur infiniment bon, ne détournez pas votre visage de la pauvre foule des hommes ! Venez à leur secours quand, humblement et pleins d'interrogations, ils pressentent votre charité. Veillez particulièrement sur ceux qui, pervertis par la doctrine rassurante et brutale de la bonne foi, et toujours tentés de vous fuir, ne trouveront cependant qu'en vous la solution profitable.

— Formule de l'intelligence, inspirez les esprits sans promptitude ! Principe de l'activité qui invente et préserve, animez les cœurs lents et négligents ! Veillez, ô Mensonge, sur ceux qui mésestiment vos sagaces instructions. Repoussez les plaintifs arguments de nos consciences grossières, Maître infaillible de la délicatesse !

Veillez sur la fiancée radieuse, si contente de soi, qui, au dernier soir de sa vie innocente, inspecte dans sa chambre de jeune fille la robe de soie éblouissante, la fine couronne de cire, le voile de tulle brillant — parure de son triomphe — tandis que l'enfant de vingt ans qui va être son époux s'est réfugié une fois encore chez sa maternelle maîtresse, chez sa puissante amie, et sanglote de jeunesse contre ce corps accueillant, dont il croit avoir creusé les contours de toute la force de sa tête, de ses genoux, de ses bras, par le poids de la véhémence et de la divine habitude ! Couché contre elle pour souffrir et pour oublier, il s'enfonce dans la douceur incurvée de l'épaule et de la hanche, délicieuses calangues de ses siestes heureuses et de son repos perdu ! Ah ! que la jeune fille si fière ne le sache pas!

— Veillez, Mensonge, sur les couples vieillis qui, liés par la tendresse chenue, se sentent chacun, — l'homme et la

femme, — séduits soudain par un jeune visage, et sont menacés de détruire, dans un moment de stupide espérance, les antiques trésors de leur amitié nécessaire, alors qu'en observant vos règles ils ajouteront à leur vie et n'y supprimeront rien. Veillez bien, ô Mensonge, sur les amis et les amies, sur l'amante d'un père tentée par le fils, sur l'amante d'un fils tentée par le père, par le frère, — veillez sur cette mystérieuse loi de l'inceste spirituel, sur ce grand drame de la famille humaine et de la parenté, qui est tout logique, puisque l'attrait vertigineux, le choix sans rémission, l'enivrant détail sont partout réfractés !

— O Mensonge, vous qui êtes, sous un déguisement bien assujetti, la Vérité, ne consentez à retirer votre masque que de temps à autre, bien rarement, en faveur d'un de ces êtres atrocement privilégiés qui habitent les sommets de Prométhée, où la souffrance n'a pas de diminution ! Ne vous départez qu'à bon escient de votre austère prudence. Révélez-vous progressivement, et de lustre en lustre, à quelques-uns de ces humains prédestinés qui vous pressentent dans les transes, et qui ne trembleront pas d'épouvante devant votre nudité redoutable, qui est l'écorce du monde, qui a l'aspect du primitif chaos en même temps que du terme des choses.

— O Vérité sans voile, vous qui êtes ce qui est, divinité unique, — évidence, logique, destin, fatalité, — vous représentez l'immense arène où tout a combattu et combattra. Je vous contemple avec vénération, ô Vérité limpide : sang des justes, imploration de tous ceux qu'on lèse, soupirs des calomniés, yeux hébétés de celui à qui l'on nuit, regard des novateurs, gémissements de l'espoir motivé et vaincu, angoisse de l'expérience différée, de l'exactitude qu'on méconnaît...

— O Vérité, promesse de tous les maux, certitude de l'agonie, annonciatrice de la mort, je vous vénère et je vous loue. Impétueuse, qui construisez l'avenir, mais qui, serrée parmi la foule des causes et des circonstances, ne pouvez avancer d'un pas sans que l'ait autorisé ce qui vous précède et ce qui vous devance, soyez bénie, esclave au front libre ! Puisque nous vous avons évoquée, demeurez encore un instant, ô Vérité sans nul voile, auprès de vos partisans stoïques ! Ne nous quittez pas avant d'avoir entendu de notre bouche

ces mots d'amour : « Si cruelle que tu sois dans tes cruels moments, je t'aime, parce que le mal que tu me fais est conforme à la compréhension que j'ai de toi. Nécessité, qui est inéluctable et pleine de preuves, je t'aime parce que tu m'as choisi pour le savoir ; je te remercie de m'avoir jugé digne. Et quand, en ce moment même, par ta présence persistante, s'écroulerait tout ce qui me favorise et me flatte, tout ce qui me préserve et me maintient, je n'interromprais pas mon chant d'amour, et je te dirais : Je t'aime, parce que tu es la Vérité ! »

COMTESSE DE NOAILLES

MARIE-LOUISE

ET SES CARNETS DE VOYAGE[1]

VOYAGE A DRESDE ET A PRAGUE

Les jours ont passé. Il y a eu bien des divertissements, des bals, des spectacles, des quadrilles, qui étaient des pièces véritables, avec les princesses et les dames de la Cour pour actrices : quadrille de la Reine de Naples et quadrille de la Reine Hortense — l'un à la gloire du Roi de Rome, l'autre à la gloire du Roi Soleil, — mais ce n'était qu'une façon d'occuper la galerie. Des événements majeurs allaient se jouer.

Déjà pendant le voyage d'Amsterdam, dont l'Impératrice n'a pas rendu compte, la mésintelligence était ouverte entre la France et la Russie et, par bien des signes extérieurs, Napoléon l'avait témoigné : tantôt en marquant le peu d'intérêt qu'il portait à Saardam et au séjour de Pierre le Grand, tantôt en faisant enlever du piano de Marie-Louise le buste d'Alexandre. Les mouvements de troupes annonçaient qu'on en viendrait bientôt aux armes ; mais l'Empereur pensait encore cacher son jeu. Il avait formé le projet d'entraîner son beau-père dans la guerre ; peut-être de prévenir la guerre en montrant l'intimité de l'Alliance entre les deux Empires. Il voulait donc, avant d'oser prendre le commandement de ses armées,

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 février 1921.

rencontrer l'empereur d'Autriche. Celui-ci vint jusqu'à Dresde et épargna à son gendre la moitié du chemin [1].

L'Empereur Napoléon partit de Saint-Cloud le 9 mai à cinq heures et demie du matin ; Marie-Louise était dans sa voiture et la suite était encore plus nombreuse et plus brillante qu'au voyage de Hollande. Pour l'Empereur, point de militaires, — les équipages de guerre sont à Posen depuis le début de mai —, mais trente-neuf officiers d'honneur et pour l'Impératrice dix-sept. En gagistes, services de chambre, de table, d'office, de cuisine et de livrée, la maison est mieux montée encore que dans les précédents voyages dans l'Empire ; car, à Dresde, c'est l'empereur Napoléon qui, chez le roi de Saxe, recevra le roi de Saxe et l'empereur d'Autriche, et à l'exception des voitures de gala que fourniront la cour westphalienne et la cour saxonne, tout sera de France, tout viendra de France, tout sera monté à la française.

« L'Empereur est parti aujourd'hui pour aller faire l'inspection de la Grande Armée réunie sur la Vistule, lit-on dans le *Moniteur* du 9. S. M. l'Impératrice accompagnera Sa Majesté jusqu'à Dresde où elle espère jouir du bonheur de voir son auguste famille. Elle sera de retour au plus tard en juillet. » Malgré qu'on dût voyager incognito jusqu'à Mayence, à Châlons où Leurs Majestés couchent à la préfecture, l'Empereur, après son dîner, reçoit les autorités. Le 10, à Metz, où l'on couche aussi, l'Empereur, sur les chevaux du préfet et du général du Teil, visite l'arsenal, passe la revue des troupes, s'assure des fortifications en état. On part pour Mayence à deux heures et demie du matin le 11, on y arrive dans la journée. Là seulement l'Impératrice paraît. Leurs Majestés sont logées au palais de l'Ordre teutonique, malgré l'École d'artillerie qui y est établie, et que l'Empereur chasse par un décret qui érige le palais en quartier général impérial. Le grand-duc et la grande-duchesse de Hesse-Darmstadt viennent faire leur cour avec le prince héréditaire et quantité de princes du Rhin. On séjourne le 12 pour les revues, les réceptions et

1. Je me permets de renvoyer ici aux précieux documents que j'ai publiés dans les numéros de mars-avril et de mai-juin 1914 de la *Revue des Etudes Napoléoniennes* sur le *Rôle de l'Autriche en 1812*, dépêches de M. de Lebzeltern à Metternich. La complicité de l'Autriche avec la Russie, dès la mois de mars 1812, s'y trouve établie par les textes.

les audiences. Le 13, on déjeune à Aschaffenbourg chez le prince primat; on dîne et on couche à Wurtzbourg chez le grand-duc, oncle de Marie-Louise. On y trouve le roi de Wurtemberg et le grand-duc de Bade. Partout canon, troupes, cloches, illuminations et le reste; mais, depuis Mayence, les escortes ont été fournies par la cavalerie de la Garde; ce n'est qu'à la frontière de Saxe que l'Empereur, après avoir été complimenté par le grand-chambellan saxon, accepte une escorte des gardes saxonnes. On couche à Plauen, et le 16 à Freyberg, où l'on dîne. On est reçu par le roi et la reine de Saxe, avec lesquels on entre à Dresde à onze heures et demie du soir. L'Empereur n'a pas voulu des carrosses de parade saxons; pourtant la ville est illuminée, toutes les troupes sont sous les armes, le canon tonne, les cloches sonnent et, au palais, la famille royale et toute la cour attendent l'Empereur pour le saluer et le conduire en cortège aux appartements dits d'Auguste II qui lui sont destinés.

« Je vous écris de mon lit, mande l'Impératrice à madame de Luçay le 17, pour vous dire que nous sommes arrivés hier heureusement à onze heures et demie du soir à Dresde. L'Empereur se porte bien. Je suis excessivement fatiguée de la chaleur et des mauvais chemins. » L'Impératrice ne paraît pas; elle dîne tête à tête avec l'Empereur. Le lendemain 18, à midi, entrée de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche. Marie-Louise, à laquelle il est défendu d'aller au-devant de son père, a écrit pour s'excuser, attester « l'agitation infinie où elle sera jusqu'au moment où elle pourra lui renouveler l'assurance de tout son amour filial ».

L'impératrice d'Autriche, c'est Maria-Ludovica d'Este, une jolie petite femme, aux yeux méchants, qui depuis qu'elle est née rêve la guerre contre les Français et y porte la profondeur de conspiration de ses aïeux maternels : car la mère, Maria-Beatrix-Ricarda, est la fille du duc de Modène et de Maria-Teresa Cibo Malaspina, princesse de Massa et de Carrara. On lui avait fait épouser un archiduc qui fonda ainsi une dynastie d'Este-Modène, où se transmit la plus violente passion contre la France et les rois de la Révolution. Dès la première entrevue avec Napoléon, Maria-Ludovica a peine à se contenir; il faut qu'elle écrive à sa mère, qu'elle lui révèle

la façon dont Napoléon l'a presque embrassée, dont il lui a baisé la main, ses continuelles questions auxquelles elle a soin de ne pas répondre, l'entrée chez elle de Marie-Louise en grande toilette et couverte de diamants.

Car Marie-Louise, elle aussi, cherche ses revanches. Elle n'a pu voir sans colère sa mère sitôt remplacée par cette princesse quelque peu compromise; elle a vu cette impératrice nouvelle précipiter l'Autriche, à peine remise de ses défaites de 1805, dans une guerre nouvelle où elle a failli périr et dont elle, Marie-Louise, a soldé la paix; jusque dans les toilettes d'exil, quand elle errait sur les routes en proscrite, elle a été victime de Maria-Ludovica : qu'à présent elle prenne ses revanches, cela est juste. Elle est singulièrement embellie. Sa tournure est devenue très élégante, par conséquent peu reconnaissable; elle a maintenant la plus jolie taille du monde et un petit pied ravissant. Et, pour tout achever, on fait des légendes sur sa suite, sur ses cent cinquante valets de chambre, garçons d'atours ou laquais. L'empereur d'Autriche en a deux. L'impératrice qui, pour éviter « les rivalités et comparaisons de parures, a, une fois pour toutes, adopté le costume hongrois « qui lui sied parfaitement », passe son temps « à fureter dans les affaires de sa belle-fille et n'en sort jamais les mains vides ». Napoléon est convaincu que Maria-Ludovica doit être conquise par lui et il fait effort pour lui plaire et pour se faire prendre en gré. « Il croit l'avoir conquise. » En peu de jours, a dit son secrétaire, elle a cédé à l'ascendant qu'il exerçait sur tous. Napoléon traversant les appartements le chapeau à une main, l'autre sur la portière de la chaise à porteurs de l'impératrice, causant avec elle d'une manière enjouée, se donnait des airs d'intimité. L'impératrice paraissait prendre à la conversation un intérêt que témoignait l'abandon avec lequel elle l'écoutait et lui répondait. Il s'était convaincu « qu'elle avait pour lui une coquetterie toute particulière, tant qu'il était présent ». « Sa figure, ajoute-t-il, était agréable. piquante, avait quelque chose de tout particulier. *C'était une jolie petite religieuse.* » Elle lui laissa croire tout ce qu'il voulut et, avec sa fatuité de conquérant, qui, argent en main, n'a guère connu de cruelles et qui tout de suite se croit vainqueur, il se fit berner. Naturellement elle le battit. C'est à

elle qu'incombe le coup de fortune. Elle a entrevu l'influence que le gendre, si on le laisse faire, va prendre sur le beau-père, et elle entend rester seule maîtresse de ce mari qu'elle tient par tous ses jeux. Pour Napoléon ce n'est pas assez que l'empereur François lui ait livré une armée autrichienne à traiter comme « sa chose », il l'a décidé à prendre le commandement de cette armée, à entrer en Russie, à faire la campagne et à la faire avec lui. Certes ce serait là un étrange démenti aux tractations de Lebzeltern avec la Russie, mais Maria-Ludovica veille. Pour empêcher que son mari s'engage dans cette aventure où il lierait pour jamais sa partie à celle de la France, elle emploie tous les moyens : les reproches, les prières et les larmes. A la fin, quoiqu'elle redoute Metternich qu'elle croit acquis à l'alliance française—il a été si largement payé!—elle fait appel à son concours, et s'étonne qu'il le lui prête. L'empereur François ne partira pas, ne subira point l'influence que son gendre prétendait exercer sur lui, il restera livré à sa femme et à Metternich. Le piège est préparé ; si la Russie joue son jeu, il faut que l'Autriche soit prête pour achever la bête.

Ce drame s'accomplit au milieu des fêtes les plus somptueuses qu'on puisse voir, avec des tablées de seize princes, tantôt dans les appartements de la reine de Saxe, avec le service fait par des officiers supérieurs de la cour de Saxe, tantôt dans les appartements de l'empereur *de France*. Le lever a lieu le plus souvent chez l'empereur de France, parfois chez le roi de Saxe. Après le dîner, parfois, rarement, concert. Une fois, on chasse, les princes à cheval, les princesses en voiture : on tue deux sangliers. Le 26, le roi de Prusse arrive à Dresde et l'Empereur lui fait la première visite. Il est invité avec son fils, le prince royal, au dîner chez le roi de Saxe qui a lieu, le 27, dans la grande salle à manger, servi par les pages de Saxe, derrière lesquels se tiennent les officiers de chambre.

Le 28, qui est la Fête-Dieu, et où Marie-Louise entend la messe de l'archevêque de Malines, l'Empereur, à trois heures, prend congé de l'empereur d'Autriche, du grand-duc de Wurtzbourg, puis des Prussiens, des Saxons et de la princesse Auguste. Toute la Cour est au dîner de l'Empereur qui

doit partir à trois heures du matin. Marie-Louise est dans les larmes, de façon à convaincre les plus incrédules « que c'est bien franchement qu'elle l'aime ». L'Empereur lui-même semble préoccupé. N'a-t-il pas été ainsi à chaque entrée en campagne, au temps de Joséphine, et n'a-t-il pas lieu d'être inquiet? Son départ tarde au delà de l'heure fixée, les allées et venues dans ses appartements et dans ceux de l'Impératrice trahissent de l'agitation. Les voitures ne roulent qu'à quatre heures et demie du matin. « Vous me connaissez assez, écrit Marie-Louise à madame de Luçay, pour vous figurer combien je suis malheureuse et triste. Je tâche de me vaincre, mais je resterai comme cela jusqu'au moment où je le reverrai. » Dans cet état, elle a besoin plus que jamais d'affections démonstratives et de caresses enveloppantes et c'est avec joie qu'elle arrange d'aller pour six semaines à Prague où ses sœurs, ses frères, ses oncles, toute la famille doivent venir la voir.

Les Autrichiens ont quitté Dresde dans la matinée du 29. Marie-Louise, qu'on doit recevoir en Impératrice, prolonge son séjour à Dresde où la famille de Saxe, la reine de Westphalie, le grand-duc de Wurtzbourg la comblent d'attentions ; son oncle même doit l'accompagner à Prague. Le 4 juin, à cinq heures du matin, elle quitte Dresde, sous l'escorte de cuirassiers saxons : elle est reçue en Bohême avec les honneurs impériaux ; compliments au nom de l'Empereur, escortes, discours des autorités, gardes bourgeoises sous les armes. A Toeplitz, elle a soin de se promener aux bains, car nulle belle dame d'Europe n'y manque ; elle couche et repart le lendemain à sept heures. Leurs Majestés autrichiennes sont venues au-devant d'elle jusqu'à l'abbaye Sainte-Marguerite et l'y attendent depuis trois heures de l'après-midi ; il en est cinq quand elle arrive, et, en montant dans la voiture de sa belle-mère, elle prend la droite. Le 6, dans son appartement, elle reçoit à dîner son père et sa belle-mère, et elle s'assied au milieu d'un des côtés longs de la table ovale, le préfet du Palais debout en face d'elle ; l'empereur à sa droite, l'impératrice à sa gauche. Et cela fut règle, « Sa Majesté l'Impératrice de France a constamment occupé la place au centre, soit chez elle, soit chez LL. MM. Autrichiennes, soit au spectacle ».

Entre la Maison Autrichienne qu'on lui a donnée et sa Maison Française, c'est tout juste à des moments si la courtoisie est maintenue. « La haine universelle pour la France rend les Autrichiens de glace pour la cour des Tuileries, comme le faisait déjà présager à Dresde la réserve des dames de l'impératrice d'Autriche. » On peut dire que Marie-Louise s'est mise comme à la tête de la faction française et cela est naturel étant donnée l'influence de sa dame d'honneur : « Je vous assure, écrit-elle à madame de Luçay, que, malgré mes vieilles robes, votre amour-propre de dame d'atours n'est pas négligé, car on les trouve superbes et elles font vraiment un effet merveilleux entre toutes les toilettes ridicules qu'on trouve ici. » Elle affecte de n'aimer et de ne priser que ce qui est français et, en toute occasion, elle affiche son amour pour l'Empereur. « Il se porte à merveille et me donne toujours l'espérance de le voir sous peu, Dieu veuille que cela soit vrai ! Je serai trop malheureuse sans cela. L'on me donne des fêtes continuelles qui ne font que me rendre plus triste. Mes oncles viennent me voir. Ainsi, je pourrais être parfaitement heureuse si l'Empereur était avec moi, mais, sans lui, je ne puis avoir de bonheur. »

A Prague, chaque jour un archiduc pour le moins vient voir la victime qui se porte à merveille : on a l'archiduc Charles, les archiducs Antoine, Reinier, Louis, Rodolphe, le prince et la princesse Antoine de Saxe ; chaque jour, promenades dans des jardins : dans le parc de Bubenetz, chez le prince Matislau, chez le comte Clam, chez le comte Chotek, des bals, des drames en tchèque, *le Siège de Prague par les Suédois* ou *Fidélité et Bravoure bohémiennes*. On s'ingénie à trouver des divertissements qui agréent à l'Impératrice; celui qui lui convient le mieux est de se promener à cheval avec son père, qui lui fait présent du cheval dont elle a goûté les allures. L'Impératrice cependant entend laisser partout des marques de sa générosité. Elle fait venir de Paris des oignons à fleurs, des bracelets, des boîtes de fruits confits, « des breloques qui contiennent le cheval, trois selles et ce qu'il faut pour le harnais », des tables à trente-six jeux qu'on achète au *Singe Violet ;* elle s'ingéni à edeviner les goûts de chacun pour leur offrir toute la curiosité et la grâce de Paris ;

elle commande à Biennais un nécessaire de 26 000 francs, des petits de 1 500, 1 200 et 1 000 francs et une écritoire de 13 000 francs ; à Mugnier deux montres d'or de 1 500 francs; à Corbie et Gabriel neuf cachemires de 3 250 à 1 800 francs ; elle fait courir chez les marchands de nouveautés pour trente-neuf robes en pièces ; elle commande à Leroy vingt-cinq robes, dont quinze pour sa belle-mère ; à Despaux, trente-deux chapeaux; à Corot, Guérin et Vaulont, toutes les garnitures qu'on peut imaginer en fleurs artificielles ; à Tessier, vingt-quatre paires de bas à 96 francs et à 72 francs la paire ; elle demande vingt-deux éventails, toute la gamme des éventails qu'on fabrique à Paris ; il lui faut un mobilier de salon, fauteuils et chaises ; des chenilles à broder avec les navettes en or et en vermeil, douze douzaines de paires de gants, une bibliothèque d'acajou renfermant cent quarante-neuf volumes reliés en maroquin vert avec les armoiries dont on grave les fers tout exprès. Elle s'ingénie pour des corsets, des jouets, des couleurs, des bonbons, du chocolat; elle dévalise Paris pour les présents; elle y dépense 122 642 fr. 70, dont le meilleur est pour Maria-Ludovica, mais celle-ci marque à toute occasion son hostilité contre la France et contre sa belle-fille, et ce n'est qu'à grand'-peine qu'elle ne passe pas à des éclats. La suite française est excédée du séjour à Prague : « Grands dîners, grands cercles, grandes illuminations, toujours planté sur les pieds même pendant d'éternels concerts, quelques promenades en voiture, longues stations dans de longs salons, toujours sérieux, toujours sur le qui-vive, et toujours occupé à défendre ses attributions ou ses prétentions, voilà, dit un de ceux qui ont le plus souhaité être du voyage, voilà à peu près à quoi se réduisent ces plaisirs si enviés après lesquels on soupire. »

Le séjour à Prague a duré un grand mois, et le retour a été fixé au début de juillet. Déjà la plupart des archiducs sont repartis, mais il reste à donner les audiences à toute la cour autrichienne. Napoléon, comme il a dit, « a gorgé de diamants tous ceux qui l'ont approché ». Les présents de Marie-Louise ne sont pas moindres. Ils entrent pour la plus forte part dans les 125 000 francs dont est chargé le compte du grand chambellan ; de plus elle a vidé sa bourse : « Il ne me reste rien sur dépenses particulières, écrit-elle à madame de

Luçay ; j'ai été obligée à donner beaucoup à Prague, mais j'économiserai cela sur le mois prochain, afin que je ne sois pas en retard. »

Le 1er juillet, à sept heures du matin, Marie-Louise monte en voiture avec son père ; sa belle-mère et ses sœurs l'accompagnent jusqu'à la voiture, et le cortège se met en route au son des cloches, les troupes bordant la haie. Tout le jour il pleut et l'on est obligé de remettre au lendemain la visite aux jardins du comte Czernin au Schoenhof. On va coucher à Carlsbad où l'on séjourne pour voir les curiosités, et, le 4, à Schoenfeld, on descend dans les mines d'étain ; le 5, on couche à Frantzbrünn, près d'Egra, où le 6, au matin, l'Empereur prend congé de sa fille. Le même jour, à minuit passé, par des chemins défoncés, Marie-Louise arrive à Bamberg, où le duc de Bavière, beau-père de Berthier, fait sa révérence. Depuis six heures du soir, heure fixée, le duc, entouré de tous les membres du gouvernement bavarois, attend au bas de l'escalier de son palais — le palais tragique — ; mais, à une heure du matin, il aura l'honneur de dîner avec Sa Majesté. Le 7, Marie-Louise est à Wurtzbourg, où elle retrouve son oncle qui lui a tenu fidèle compagnie depuis Dresde et qui l'a seulement précédée pour les derniers préparatifs. Marie-Louise lui donne toute une semaine qui passe fort à son gré, occupée par des promenades champêtres, des goûters sur l'herbe et des concerts où le grand duc déploie tous ses talents de « Chantre de Cathédrale ». Mais nulle femme n'est aussi douillette que l'Impératrice : « Ma santé est très bonne, écrit-elle le 9 juillet, malgré une crampe d'estomac assez forte que j'ai eue hier. » Et le 10, « j'ai très mal à un bras et je suis empaquetée dans des cataplasmes qui n'embaument pas trop ma chambre. » Il faut croire que les cataplasmes sont souverains, car, le même jour, elle monte à cheval, tient cercle et assiste, au théâtre, à deux actes du *Mariage de Figaro*. Le 14, elle se décide au départ, et dans une journée, elle vient de Wurtzbourg à Mayence. Le 15, elle quitte Mayence, où on lui rend tous les honneurs, voyage le jour et la nuit, et arrive à cinq heures du matin au château de Pange, chez M. de Pange, son chambellan, où elle trouve « l'hospitalité la plus brillante et la mieux entendue ». Le 17, elle traverse Metz et couche à

Châlons. Le 18, à sept heures du soir, le canon des Invalides annonce aux Parisiens que l'Impératrice est rentrée à Saint-Cloud.

Du 9 mai au 18 juillet, deux grands mois — peut-on dire qu'on ait senti qu'elle était absente.

VOYAGE DE MAYENCE

La vie que l'Impératrice mène depuis le 18 juillet, jour de son retour, jusqu'au 18 décembre, jour où l'Empereur arrive à l'improviste, est des plus ternes et des plus unies ; très solitaire, presque uniquement en tête à tête avec madame de Montebello et M. Corvisart. Tout ce qui est cérémonie l'excède, et, même convoqués par le grand chambellan, les grands-officiers ne sont guère sûrs d'être reçus. Ainsi le 19, lorsqu'ils se présentent pour la féliciter du voyage, l'Impératrice se dit fatiguée et ne reçoit personne. Néanmoins, à l'ordinaire, selon les ordres qu'a laissés l'Empereur, l'Impératrice a grand spectacle le jeudi : messe, cercle et audience diplomatique le dimanche; alors elle fait ce qu'elle peut, — mais ne réussit guère. Elle s'efforce le 15 août à suivre le programme que l'Empereur a dicté et de l'exécution duquel on lui rend compte chaque jour. Aux entrées, de plus en plus restreintes et de moins en moins recherchées, elle se sent mieux à l'aise, car ce sont chaque soir les mêmes figures, et avec ces gens, elle s'est rendue familière. « Elle fait les honneurs avec beaucoup de grâce et de naturel, elle joue au billard avec les personnes qu'elle désigne... et la soirée se termine par un concert ou un spectacle. » Quand il vient moins de monde encore, certains s'étonnent « de son singulier goût pour les grossièretés, du rôle principal que sa garde-robe joue dans les conversations », mais c'est le ton qu'on a dans la société intime de madame de Montebello.

Malgré la fièvre dont les accès se renouvellent au moins tous les trois jours, et qu'elle combat seulement par la distraction « de belles courses dans les bois de Saint-Cloud » ou, peut-être à cause de cela, elle pense beaucoup à l'Empereur, dont elle ne met pas en doute les succès, mais dont elle regrette

l'absence, et comme c'est la mode à ce moment, elle veut qu'on lui fasse des bracelets qu'elle mettra toujours à ses bras, où « elle inscrira les noms et les dates de l'accomplissement de son destin ». A la vérité il n'est point très simple de lire cette énigme en pierres de couleurs, mais si l'on est prévenu : Natrolite — Améthyste — Péridot — Opale — Lapis — Émeraude — Onyx — Natrolite 15 — Agate — Opale — Uranie. — Turquoise. — 1 769 en petits brillants. — Malachite. — Améthyste — Rubis — Iris — Émeraude 12 — Diamant — Émeraude — Chrysoprase — Émeraude — Malachite — Béril — Rubis — Émeraude. — 1791. — 27 — Malachite — Améthyste Vermeille — Rubis — Iris — Labrador 1810. Cela se lit : *Napoléon 15 août 1769 — Marie 12 décembre 1791 27 mars — 2 avril 1810.*

Ainsi s'occupe-t-elle. Elle continue à ignorer tout de la France, même quand les désastres s'approchent ; le jour où, dans une crise de folie délirante, le ci-devant général Malet passe de la maison de santé où il est réputé prisonnier, à la place Vendôme, on lui apprend seulement « qu'une émeute de brigands, aussitôt réprimée », s'est produite dans la nuit à Paris. Elle ne va pas plus loin. « Qu'auraient-ils pu me faire? » dit-elle à Cambacérès, et Cambarécès ne réplique pas. Elle s'empresse à se distraire par une partie à Saint-Leu et une autre à Maisons, puis par une promenade au Salon. « Je ne suis pas du tout effrayée, écrit-elle, du trouble qu'ont fait quelques têtes folles, car je connais trop bien le bon caractère du peuple et son dévouement à l'Empereur. » Elle va au théâtre, où Savary « garnit quelques loges et place de son monde au parterre », cela suffit à l'enthousiasme. Le service même se relâche et prend des prétextes pour se dispenser. Il arrive que, de tout son monde, Marie-Louise est réduite à une dame, une seule; quant à ces « Messieurs, ils ont l'habitude de jouer du matin au soir dans le salon de service, et bien heureux s'ils ne proposent pas à l'unique dame de s'amuser un moment au trente et quarante ».

Cependant l'hivernage à Saint-Cloud est pénible ; le 17 décembre, le *Moniteur* publie le vingt-neuvième bulletin; il éclate dans le silence, mais son action désagrège tout. L'édifice branle, tout le monde en attend la chute. Le 18, à onze

heures et demie du soir, l'Impératrice vient de se mettre au lit, et la femme rouge de service s'apprête à fermer les portes et à se coucher, lorsqu'elle entend du bruit dans le salon voisin. Comment, après Malet, ne pas songer aux assassins? Au même moment, la porte s'est ouverte. Deux hommes enveloppés de pelisses fourrées entrent d'un pas délibéré; mademoiselle Katzener se précipite en criant pour barrer l'entrée de la chambre à coucher : un des hommes écarte son manteau — c'est l'Empereur !

La base du système de l'Empereur, depuis 1810, c'est l'Alliance Autrichienne. Il croit à la religion, à la piété, à l'honneur de son beau-père. « Il l'estime essentiellement », ce sont ses mots, et, dans la conception qu'il a de la famille, il ne peut admettre qu'il ait été trompé, et que, en lui donnant pour épouse sa fille bien-aimée, un empereur, et celui-là, se soit proposé pour but de l'attirer à l'abîme. Que l'Autriche désire la paix générale, qu'elle prétende s'entremettre, il ne le met pas en doute : bien plus, il y acquiesce, il le désire, mais n'est-ce pas en faveur de la France qu'elle travaille, et dans son intérêt? Dans la dépêche ostensible de Metternich au chargé d'affaires autrichien à Paris (9 décembre 1812), il a bien vu cette prétention à la médiation, mais il a lui « les rapports du sang qui lient les deux Maisons impériales d'Autriche et de France, donnent un caractère particulier à toute démarche faite par notre auguste Maître... L'Empereur des Français paraît avoir pressenti ce qui arrive dans ce moment, en me disant si souvent que le mariage avait changé la face des choses en Europe » et lui-même, l'empereur François; est intervenu pour dire : « Le moment est venu où je puis prouver à l'Empereur des Français qui je suis. » — En effet !

Le 30 décembre 1812, le 20 janvier 1813, il a renouvelé, soit personnellement, soit par son ministre, ces déclarations : Napoléon a la certitude que l'empereur d'Autriche est dans son jeu, que les parties sont liées, et que, sans se déshonorer, sans commettre une forfaiture, son beau-père ne peut l'abandonner. A quoi bon irait-il inquiéter sa femme des propos que tiennent à la cour d'Autriche certaines personnes qu'elle a appris à connaître à Dresde et à Prague? A quoi bon lui dirait-il que sa belle-mère « favorise exclusivement tous les

ennemis du système actuel et que sa société se compose des coalitionnaires les plus ardents et les plus intrépides »? A quoi bon lui révélerait-il que Maria-Ludovica, ainsi que son frère Maximilien, s'est fait initier à la Secte des Amis de la Liberté? Il vaut bien mieux qu'on garde les apparences et qu'on nippe au mieux la *petite religieuse*. Aux frais de la belle-fille, elle accepte en janvier 1813, pour 1 024 francs de toilettes de Leroy; pour 2 445 fr. 50 en février; 1 937 francs en mars, 743 francs en mai, 1 025 francs en juin. Plus tard, il y aurait du sang sur les robes. Quant à l'empereur d'Autriche, par chaque lettre que lui écrit sa fille, elle lui renouvelle les sentiments de son gendre. L'empereur François manifeste l'intention de se faire représenter au couronnement prochain de l'Impératrice par le prince Esterhazy, « l'homme de sa cour le plus considérable par sa richesse et par l'étendue de ses possessions ». En même temps, il enverra à Paris Schwarzenberg, « pour donner à l'Europe une preuve éclatante des dispositions de la cour d'Autriche, en faisant paraître à la cour de France le commandant du corps auxiliaire, se rendant près de son chef pour prendre ses ordres ».

Voilà les apparences : on peut s'y tromper. — Peu ! — Mais, si l'on veut, quelques jours encore, l'Empereur ne peut-il pas, au jeu des batailles, gagner assez pour donner à penser à cette Autriche qu'il sait si trompeuse et si décevante. Il ne veut pas au moins en émouvoir l'Impératrice ; il la laisse dans sa confiance, au point que, lorsqu'elle apprend à la mi-juin la mission de Metternich à Dresde, elle y voit la consolidation définitive de l'Alliance, et elle l'écrit à son père : « Je veux vous dire la vérité, lui écrit-elle, qu'aucune nouvelle ne m'a fait autant de plaisir que celle-ci, parce qu'elle a terminé toutes mes craintes, tous mes soucis. Je reconnais là votre bonté, j'en suis extrêmement touchée, et je ne puis assez vous témoigner toute ma reconnaissance. »

Quant à l'Empereur, il ne veut pas croire encore à la trahison : « J'estime mon beau-père depuis que je le connais, a-t-il dit à Bubna le 16 mai. Il a fait le mariage avec moi de la manière la plus noble. Je lui en sais gré de bien bon cœur; mais, si l'empereur d'Autriche veut changer de système, il aurait mieux valu ne pas faire ce mariage, dont je dois me repentir

dans ce moment-ci. » Le 26 juin, quand il reçoit Metternich à Dresde, et que ce misérable qu'il a gorgé, mais dont il ne connaissait point l'appétit, lui apporte les conditions auxquelles l'Autriche consentirait à ne pas le combattre : l'abandon de l'Illyrie, de la moitié de l'Italie, de la Pologne, de l'Espagne, de la Hollande, de la Confédération du Rhin et de la Suisse, il s'écrie : « Et c'est mon beau-père qui accueille un pareil projet ! C'est lui qui vous envoie ! Dans quelle attitude veut-il donc me placer en présence du peuple français? — L'empereur ne connaît que ses devoirs, et il les remplira, réplique Metternich. Quoi que la fortune réserve à sa fille, l'empereur François est avant tout souverain, et l'intérêt de ses peuples tiendra toujours la première place dans ses calculs. — Oui, conclut Napoléon, ce que vous me dites là ne me surprend pas. Tout me confirme que j'ai fait une faute impardonnable. En épousant une archiduchesse, j'ai voulu unir le présent et le passé, les préjugés gothiques et les institutions de mon siècle. Je me suis trompé, et je sens aujourd'hui toute l'étendue de mon erreur. »

Toutes les fautes qu'il a commises, jusqu'à la dernière : la prolongation de l'armistice jusqu'au 10 août, il les a faites, à cause de sa femme, et, à présent, à la veille d'affronter l'Europe avec des armes qu'il sait peu sûres, il veut voir sa femme. L'archiduchesse lui a été néfaste, mais la femme est-elle responsable?

Le 16 juillet, de Dresde, il adresse à Cambacérès une lettre qui, d'après son calcul, arrivera le 20 à Paris. Le 22, l'Impératrice devra partir pour être le 24 à Mayence. Tout le voyage est réglé avec un soin minutieux. « Elle amènera, écrit-il, la duchesse, deux dames du palais, deux femmes rouges, deux femmes noires, un préfet du palais, deux chambellans, deux écuyers, dont un partira vingt-quatre heures d'avance pour Metz, afin de partager la route : quatre pages qu'on distribuera sur la route afin de moins fatiguer ces jeunes gens, son secrétaire des commandements, s'il se porte bien, son médecin. De plus, elle aura un service de bouche, composé de telle sorte que sa table puisse être bien servie, vu que je n'emmènerai personne avec moi, et qu'il est possible que plusieurs rois ou princes d'Allemagne viennent la voir. Il sera

pourtant inutile qu'on apporte le service de vermeil. » Il règle tout, les couchers, les discours, les services, les escortes, tout ce qu'il est possible de prévoir. Il y a dix-huit officiers et dames, et cinquante et un domestiques. On s'apprête à partir le 22 dans la nuit, mais, sur une lettre de l'Empereur, on retarde de vingt-quatre heures. Voilà les circonstances, et Marie-Louise sait que c'est la guerre, car son père vient de lui signifier que la guerre est prochaine, et elle lui a répondu : « J'ai reçu votre dernière lettre, il y a trois jours ; elle m'a fait beaucoup de peine parce que je vois que la dernière espérance de paix est perdue. Cette pensée doit vous être aussi épouvantable qu'à moi. Je vous plains intérieurement, mon cher papa. Je suis persuadée que cette guerre amènera beaucoup de malheurs. Comptez sur moi, mon très cher papa, si je puis vous rendre service après l'issue des événements : je le ferai très volontiers... »

Et voici ce qu'elle écrit :

« C'est le 23 juillet que j'entrepris mon voyage à Mayence. Il n'y en eut jamais qui fut commencé aussi gaiement. L'idée de revoir l'Empereur après trois grands mois de séparation m'enchantait, et je crains bien que madame de Montesquiou n'ait dit que j'avais un cœur de pierre lorsque je pris congé de mon fils avec un œil tout à fait sec (ce qui ne m'arrive pas ordinairement). Je partis à 6 heures du matin bien résolue d'aller jour et nuit plutôt que de ne pas arriver le 25 à Mayence. Le chemin est assez joli ; on tourne autour de Paris, en sortant de la barrière, on voit le Raincy, à droite. Le parc est bien beau, la maison bien petite. L'Empereur voulut me le donner dans le temps. J'eus le bon esprit de le refuser, car je n'aime pas de m'occuper d'une propriété, et j'en fus d'autant plus contente que j'appris depuis qu'il rendait 30 000 francs et que l'on est obligé d'y dépenser annuellement 60 000 francs.

On passe, après, la forêt de Bondy qui est très grande et très belle. Le chemin jusqu'à la Ferté-sous-Jouarre, où nous déjeunâmes est très joli, onvoit beaucoup de maisons de campagne, de vergers, et, dans le lointain, toujours des collines. Nous déjeunâmes chez le maître de poste qui a une maison assez propre. Le chemin devient toujours plus joli à mesure

que l'on avance vers Château-Thierry, qui est à peu de lieues de là. Le vallon se resserre et l'on est entouré de bois, de jolis villages. C'est à Château-Thierry, petite ville assez mal bâtie, que se sépare la route en deux, l'une va à Châlons, l'autre passe à Étoges, campagne du père de la duchesse. Cette dernière me parla beaucoup d'une terre qui se nomme Saint-Martin-du-Bois qui est tout près d'Étoges, et qu'elle a envie d'acheter pour s'y retirer quand on ne voudra plus d'elle. Quand elle met la conversation sur ce pied, j'ai toute la peine du monde à ne pas me fâcher contre elle, mais il est vrai que, dans le beau pays où nous vivons, on n'est jamais sûr du lieu où l'on sera le lendemain. Le souverain qui vous fait bon accueil aujourd'hui, et vous prend pour son ami, vous exile : il vous oublie le lendemain; aussi le seul vœu que je forme, c'est que Dieu veuille que je n'aie jamais le cœur d'une souveraine. Je sens au moins jusqu'à présent que si un de mes amis venait en disgrâce aujourd'hui, il ne m'en serait que plus cher.

On passa après par la petite ville d'Épernay qui est très jolie ; le maire, qui est un gros marchand de vins, a une très belle maison et des serres avec des plantes extrêmement rares. Le pays de ce côté est plus aride, il y a peu d'arbres, et beaucoup de champs qui n'offrent pas un coup d'œil agréable à la vue. Le pays est toujours pareil jusqu'à Châlons. On a encore quatre lieues à faire jusqu'à Châlons-sur-Marne où nous arrivâmes à 10 heures du soir bien fatigués, les chariots et l'artillerie ayant défoncé les chemins. Je croyais trouver ici un bon dîner et un bon lit ; pas du tout.

Le premier dîner était apparemment tombé dans le feu, de sorte qu'on nous en servit un qui n'était pas cuit, et qui se composait de mouton qui sentait le bouc, de poulets rôtis qu'on était bien bon de nommer ainsi, car je crois que c'étaient de vieux coqs, et d'œufs qui avaient au moins huit à dix jours, de sorte que je me serais couchée à jeun si on ne m'avait pas apporté de la crème aigre ; je me jetai dessus et j'en eus une indigestion qui me fit faire de beaux sermons de M. Bourdier, mais je ne les crains pas comme ceux de M. Corvisart. A peine couchée, j'entendis un bruit horrible de grands tambours et de tambourins qui s'étaient établis sous ma fenêtre, et qui, mal-

gré toutes mes prières, restèrent jusqu'à une heure du matin. J'étais logée à la préfecture, chez M. de Jessaint qui est un homme très estimable. Il a le malheur d'avoir une fille qui est folle. Il a un joli jardin devant ses fenêtres. La ville de Châlons n'est pas belle et n'a pas beaucoup de commerce.

Le 24, avant de partir, je reçus en passant les autorités, et à 6 heures, j'étais dans la voiture, mais sans former le souhait de voyager jour et nuit, car les aventures de la veille m'avaient fort fatiguée. Le pays est charmant jusqu'à Clermont où nous déjeunâmes : ce sont des collines, des vergers, des champs et de jolis villages. En entrant dans la petite ville de Clermont, je fus agréablement surprise en apercevant M. de Sainte-Aulaire, préfet, chambellan de l'Empereur et une de mes anciennes connaissances. C'est un très brave homme et parfaitement aimable ; il cause à merveille, mais a un peu trop de prétentions, de sorte que je ne me suis jamais trouvée de force à faire une longue conversation avec lui, mais j'aime à l'écouter. Je le vis avec plaisir, et surtout parce que je ne m'y attendais pas du tout. Nous causâmes ensemble pendant le déjeuner, où je vis aussi le maire de Clermont qui a l'air d'un jeune homme spirituel ; il ne manque jamais de mettre un discours en vers quand nous passons par là. Les environs paraissent être très jolis, ils sont fort boisés, et M. de Sainte-Aulaire me dit qu'il y avait des promenades charmantes. Je me mis aussitôt en voiture, et après avoir passé par Dombasle, nous arrivâmes à la descente de Verdun qui est assez rapide. On voit de là Verdun et tous les environs qui ont l'air d'être fort laids. Pendant que nous passâmes sur la montagne, je vis quantité d'Anglais que l'on reconnaît bien à leur mise, et à leur air impertinent; il y en avait un qui fixa notre attention; il avait un petit garçon bien joli qu'il tenait par la main et qui avait les plus beaux cheveux blonds. Il y a plus de 900 prisonniers anglais, tous officiers. Les petites demoiselles me présentèrent une corbeille de bonbons pendant que nous changions de chevaux. Verdun est renommé pour ses dragées.

En passant par Maubeuge, je m'informai ce qu'était devenue la petite fille que j'avais adoptée l'année passée et que ses parents avaient si indignement abandonnée à la nourrice.

On me dit que, dès qu'ils apprirent que je voulais donner une pension, ils étaient venus la chercher. Le chemin est bien laid jusqu'à une lieue de Metz. J'admirai le beau chemin que l'Empereur fit faire sur la montagne. On ne peut vraiment faire un pas sans rencontrer un bienfait ou un chef-d'œuvre ordonné par l'Empereur. On fait une demi-lieue le long de la Moselle avant que d'arriver à Metz. La ville a l'air triste et ancienne; il y a beaucoup de bâtiments détruits ou brûlés dont on voit les restes, et les fortifications ne contribuent pas à égayer ce séjour : il y a de 30 à 40 000 habitants. J'étais logée à la préfecture, dans l'appartement que l'Empereur occupait la dernière fois. Nous arrivâmes à 9 heures; je reçus, après le dîner, les autorités. Je revis avec plaisir le comte de Pange, chambellan, qui est actuellement dans les Gardes d'honneur. Il a presque toujours fait le service chez moi depuis mon arrivée en France. C'est un homme qui n'a rien de brillant dans l'esprit, mais beaucoup de bon sens et de solidité et qui est un excellent homme sous tous les rapports. J'eus de la peine quand il nous quitta, parce que je m'habitue facilement aux gens qui m'entourent quand ils sont bons, et que je déteste les nouvelles figures et que je m'attache très difficilement, mais quand j'ai de l'amitié pour quelqu'un, c'est pour la vie. Le prince Aldobrandini me donna un accès de colère en me disant que je ne pourrais partir le lendemain qu'à 6 heures du matin. Je savais que j'avais 56 lieues à faire, et je me désespérais en pensant que je n'arriverais qu'après l'Empereur. Je voulus lui démontrer la possibilité de partir à 4 heures, mais il fut entêté, et ma tête, quoique digne d'être bretonne, fut obligée de céder à la sienne. Le pays jusqu'à Sarrebourg où nous déjeunâmes est très joli; il y a beaucoup de collines boisées dans lesquelles il y a des points de vue charmants. C'est depuis Metz que l'Empereur fit faire cette belle route ferrée qui coûta tant d'argent; il fallait avant, plus de 60 heures pour se rendre à travers les sables à Mayence; à présent, quand on va bien, on y est rendu en 17 heures.

Le chemin était cependant aussi mauvais que le temps; il pleuvait à seaux. Il y a 17 lieues de Metz à Sarrebruck. Le chemin conduit à travers des bois et des vallons où il y a beaucoup de forges et d'usines, surtout depuis Sarre-

bruck, Forbach, Hombourg, Bruckruhlbach, Landstuhl, jusqu'à Kaiserslautern, petite ville assez malpropre.

Depuis Sarrebruck, on ne parle plus que l'allemand. On voit dans le lointain, à gauche, le mont Tonnerre; il est ordinairement couvert de nuages. La route conduit à travers des bois d'arbres verts; je les aime mieux que les autres arbres; je trouve qu'ils donnent une teinte mélancolique au paysage. Nous dinâmes à 9 heures du soir à Kirchen Boland dans une maison superbe appartenant à un négociant de Francfort qui a, à ce qu'on dit, 100 000 livres de rente. Le parc doit être joli, et la maison est meublée avec autant de luxe qu'une des plus grandes de Paris, La pluie continuait toujours, nous avions encore 15 lieues à faire. Je me couchai tant soit bien que mal dans la voiture et nous allâmes si doucement, que nous étions à quatre heures du matin encore à une lieue de Mayence. Je vis alors devant moi toutes les montagnes du Rheingau et d'Udrucken, et à 5 heures nous entrâmes dans la première porte des fortifications de Mayence.

(La fin prochainement.)

FRÉDÉRIC MASSON

HENRI-DAVID THOREAU

En octobre 1913 j'allai parler à André Gide d'un livre, écrit en langue anglaise, paru en Amérique vers 1854, alors récemment venu à ma connaissance, livre qu'il me semblait expédient de faire lire à nos compatriotes. C'est plus tard, et même tout récemment, que j'ai appris qu'il s'agit du livre classique des Américains, du livre de classe de la jeunesse américaine, et qu'à lui comme aux autres ouvrages du même auteur nous devons aujourd'hui le goût de la vie au grand air, de la culture physique, du camping et de tout ce qui nous rapproche de la nature, de la vie naturelle.

Il est grave de prendre seul la responsabilité qui consiste à affirmer le premier à son pays la valeur d'une œuvre étrangère. J'ai connu l'hésitation autour de moi, et parmi les esprits les plus avertis au regard de la littérature, à admirer les *Livres de la Jungle* aussi bien que l'œuvre subséquent de Rudyard Kipling. J'ai, durant des années, emporté dans mon bagage au cours de mes déplacements une large photographie de la *Création de l'Homme*, de la Sixtine, pour la clouer partout à mon chevet dans le temps que je traduisais les *Feuilles d'Herbe*, et par là m'assurer que je ne m'abusais pas, que les deux hommes, Walt Whitman et Michel-Ange, étaient deux sommets d'égale altitude, ignorant alors que je serais devancé par Léon Bazalgette. Il s'agissait maintenant d'un second

Américain, contemporain de Walt Whitman, animé comme lui du souffle de vérité qui semble avoir passé sur les États-Unis au moment où allait être résolue à jamais la question de l'esclavage nègre. Tous deux issus de Ralph Waldo Emerson, leur aîné d'une quinzaine d'années. Ce nouvel écrivain, dont je croyais devoir interpréter l'œuvre, était Henry-David Thoreau, et l'œuvre avait pour titre : *Walden, ou la Vie dans les Bois*.

Or, incident qui me paraît valoir d'être ici mentionné, André Gide, avant que j'eusse prononcé nom d'auteur ni titre d'ouvrage, mais sur la nature du bien que je lui disais des deux, sourit, porta la main à sa poche, en tira un livre, qu'il me tendit. C'était *Walden*, et il en avait, me dit-il, entrepris la traduction quelques jours auparavant. Nous nous rencontrions à un carrefour. Mon instinct devenait certitude. En l'aimable fraternité que nous lui connaissons, et sachant que je m'étais fait métier de donner à notre pays la version de ce que je sentais lui être profitable, il m'abandonna généreusement le privilège de traduire *Walden*. Je l'en remercie publiquement ici. Je viens de vivre sept années en communion parfaite avec la pensée de Henry-David Thoreau, sept années, parfois peut-être non sans effort ni lutte intérieure, dans le silence de la solitude, au cours desquelles toujours en moi a triomphé le sentiment que mon devoir, puisque je ne me trouvais pas appelé sur la première ligne du front de bataille, était de traduire ce livre pour la France, destinée peut-être, en sa mission dans le monde, à faire de cette source pure encore un fleuve, un fleuve, celui-ci, débordant de sagesse et d'amour de la vie. Années où aidé des leçons de la guerre j'ai mis, en ce qui me concerne, l'esprit du livre en pratique, et, ce faisant, ai conquis le bonheur.

Si l'on me demande qui est Henry-David Thoreau, habitué que l'on est, en un fâcheux pharisaïsme, baucoup plus à se montrer curieux de la personnalité ou des faits et gestes du sage, voire l'adorer, sinon adorer ses vieux ustensiles, qu'à mettre en pratique ses enseignements ou l'imiter d'exemple, je répondrai que, arrière petit-fils du Français Philippe Thoreau, qui avait émigré de l'île de Jersey à Boston, mais pourvu

du côté des femmes de bonne part de sang écossais, il naquit à Concord, Massachusetts, le 12 juillet 1817. De taille moyenne, paraît-il, il avait le visage vermeil de ceux qui aiment sentir sur la joue le baiser du grand air, des yeux bleu gris sous des cheveux bruns, et le puissant nez émersonien. Il fit ses premières études à l'école de Concord, et plus tard, en 1837, grâce à l'affection de sa sœur Helen, elle-même maîtresse d'école, et à qui il dut en grande partie son éducation, put prendre son degré à l'Université de Harvard, avec d'excellentes notes. Durant comme immédiatement après ces dernières années d'étude, il s'adonna, lui aussi, à l'enseignement, et de bonne heure fit des conférences au Concord Lyceum. Puis il prit part à l'industrie de son père, lequel fabriquait des crayons, à l'amélioration desquels tout de suite il contribua, les amenant à un degré de perfection tel qu'à cet égard la fortune lui était assurée d'ores et déjà, si aux félicitations de ses amis il n'eût répondu qu'il ne fabriquerait pas un crayon de plus. Lui-même dira qu'il entreprit bien des métiers, et toujours d'humbles métiers, surtout des métiers de plein air. Il réussit dans tous. Il faisait bien ce qu'il faisait, honnête en tout, et, au premier chef, vis-à-vis de soi. « Ne plantez pas un clou, dit-il, que, vous éveillant la nuit, vous ne ressentiez le contentement de votre œuvre. »

C'est en 1845 qu'il bâtit de ses mains sa fameuse cabane au bord de l'étang de Walden, aujourd'hui reconstituée, je crois, et lieu de pèlerinage. Il contera dans *Walden* les jours qu'il y passa. Ils sont de telle qualité que la vie humaine de la sorte vécue peut enfin être prise pour un bienfait de la nature. Non pas la vie artificielle, décevante, que nous a faite la société. « Je ne voulais pas vivre ce qui n'était pas la vie, tant vivre est bon », dit-il. Et telle est la pensée : *tant vivre est bon*, qui, lorsqu'on referme le livre sur la dernière page, vous vient à l'esprit en communion avec l'auteur, et la pensée sur laquelle les nouvelles générations s'inspirant de Henry-David Thoreau, devront s'appuyer pour fonder la vie nouvelle à quoi rêve actuellement en sa subconscience l'entière humanité.

« Je n'entends pas écrire une ode à la dépression, dit-il encore à propos de *Walden*, mais chanter victoire aussi

vigoureusement que Chanteclerc au matin, debout sur son perchoir, quand ce ne serait que pour réveiller mes voisins. »

Que restait-il encore d'artificiel en l'esprit de Robert-Louis Stevenson lorsqu'il osait traiter Henry-David Thoreau de « skulker », c'est-à-dire de poltron, d'homme qui se cache, qui évite, alors qu'en ces années où Thoreau subvint de ses seules mains aux besoins de son existence, il avait au contraire assumé toutes les responsabilités humaines et donné la mesure d'un courage dont peu d'hommes fournirent jamais la preuve? C'est ce même Robert-Louis Stevenson qui, parlant encore de Henry-David Thoreau, dit ironiquement, en Anglais qui veut, avec entêtement, ne pas ajouter foi à la valeur d'un Américain et en romantique attardé : « Il n'est pas donné à tous de témoigner si clairement de l'heur de leur destin... car ce monde-ci, en lui-même, *n'est qu'un pénible et incommode lieu de résidence.* » Sans doute, ce monde, tel justement que l'ont fait les hom es qui ne traitent pas avec la vérité comme a traité l'auteur de *Walden*, lequel eût-il été même malingre et invalide comme Robert-Louis Stevenson, aurait, lui, adressé quelque cantique à son frère le Mal, à sa sœur la Souffrance. Ainsi, d'un côté, celui qui trouve ce monde-ci « un pénible et incommode lieu de résidence », et ne veut admettre la pensée de l'améliorer ; de l'autre celui qui dit : « tant vivre est bon ! » et livre le secret d'être heureux. A l'humanité de choisir. Je dois ajouter, toutefois, que plus tard Robert-Louis Stevenson retira l'épithète de « skulker ». Mais qu'importe son opinion sur Henry-David Thoreau, en dépit de tout ce que, parfait écrivain, il a pu par ailleurs nous donner d'admirable. Demandez seulement à Rudyard Kipling combien de ses propres pages vivent du souffle de *Walden*. Sans oser le questionner, c'est chose que je sens bien. *Walden* suffit à affirmer sa propre maîtrise sur toutes autres productions du cerveau humain. Ici, non pas les méandres de philosophies qui veulent prouver l'improuvable, inventent de toutes pièces des paradis ou des enfers pour âmes faibles, calculent que deux et deux font quatre, quand deux et deux font cinq, prétendent à du génie pour être de première force au jeu d'échecs. Non, le simple instinct doublé de la raison presque enfantine, et par là

combien supérieure, parce que plus près de Dieu, de Christophe Colomb. L'instinct de ceux qui travaillent chaque jour à s'élever au point qu'ils arrivent à prendre contact avec la divinité, et connaître ce qui sera tout aussi bien que ce qui a été. Je ne sache pas de pensée qui s'identifie davantage au conseil que pourrait donner la divinité elle-même, que celle-ci, formulée par l'auteur de *Walden* : « Prête-t-on l'oreille aux plus intimes mais constantes inspirations de son génie, qui certainement sont sincères, qu'on ne voit à quels extrêmes, sinon à quelle démence il peut vous conduire ; cependant, au fur et à mesure que vous devenez plus fidèle à vous-même, c'est cette direction que suit votre chemin. » J'imagine chaque homme mettant cette pensée en action : à quel degré de bonheur l'humanité ne tarderait pas à parvenir ! Mais rétif, l'homme résiste, secoue la tête, secoue l'oreille, s'en tient avec un entêtement de mule aux traditions, à la lâche habitude, au piétinement sur place, ce qui le maintient en cet état constant de mécontentement de soi qu'il témoigne, et fait de la société ce « lieu de résidence pénible et incommode » opposé à l'affirmation de Henry-David Thoreau.

J'ai essayé l'enseignement que fournit *Walden* sur un jeune garçon qui s'éveillait à la raison. Je dois dire qu'il est doué d'une intelligence très grande, l'une des plus pleines de promesses qu'il m'ait été donné de rencontrer. Devant ce que je lui en dévoilais, ses yeux s'ouvraient, à mon regard émerveillé, sur des horizons qui se reflétaient en aurore sur sa face ; et il prit la morale de *Walden* pour sienne, s'avisa, grâce à elle, au seuil de la vie, de ne se laisser prendre à aucun des rets dans lesquels l'homme social actuel s'enchevêtre sottement et comme à plaisir, et dont l'entière société arrive à ne se pouvoir déprendre sans tout briser. Ce garçon, aujourd'hui jeune homme de dix-neuf ans, ne concevrait plus de se voir servi par ses semblables, supporte à peine du sel dans ses aliments, c'est dire qu'il n'y tolère poivre, épices ni condiments, ne comprend que l'eau en fait de breuvage, s'abstient de sucre, « n'apporte pas de religion à la table plus qu'il n'y demande de bénédicité », comme il est dit dans *Walden*, ne fume pas, dois-je l'ajouter? et jouit de la vie comme jamais encore je n'avais vu un être humain

en jouir avec tant d'amour, de confiance, d'abandon, de sûreté de soi.

Car adopter les voies de Henry-David Thoreau, ce n'est pas, obligatoirement, prendre à son exemple une hache, et s'en aller se bâtir une cabane au bord d'un étang pour, dans la solitude, y subsister du produit d'un champ ; c'est vivre, en tous nos états de vie, dans l'obéissance à la suggestion de nos plus élevés instincts, dans le mépris de la tradition, voire de l'expérience, je n'ajoute de l'habitude ni de l'opinion, et dans le sacrifice pour cela, s'il le faut, de nos affections mêmes. Pour cela il ne s'agit pas d'être un « skulker », mais il s'agit d'être ce que s'est montré Henry-David Thoreau, un homme doué du vrai courage viril. Le bonheur est à ce prix, mais il est sûr. N'en voudrons-nous pas?

L'auteur de *Walden* énonçait, au milieu du XIXe siècle, une vérité qui doit aujourd'hui nous faire plus que jamais réfléchir, car jamais elle ne fut plus apparente : c'est qu'on a commis la faute de faire prévaloir les intérêts matériels sur les spirituels — et je m'entends lorsque je dis intérêts spirituels, — que ce ne sont les automobiles, les aéroplanes, plus que la télégraphie sans fil ni toutes les inventions de cet ordre qui feront faire un pas à l'humanité vers le but auquel elle tend. Cette vérité s'est prouvée éclatante pour l'Allemagne la première. Et lisez ce que dit le prophète de Concord à propos des chemins de fer, nouvelle invention de son temps : « Les hommes croient essentiel que la *Nation* parcoure trente milles à l'heure, que ce soient eux-mêmes ou non qui le fassent ; mais que nous vivions comme des babouins ou comme des hommes, voilà qui est quelque peu incertain. Si, au lieu de fabriquer des traverses et de fabriquer des rails, et de consacrer nuits et jours au travail, nous employons notre temps à battre sur l'enclume nos existences pour les rendre meilleures, qui donc construira des chemins de fer? Et si l'on ne construit pas de chemins de fer, comment atteindrons-nous le Ciel en temps? Mais si nous restons chez nous à nous occuper de ce qui nous regarde, qui donc aura besoin de chemins de fer? Ce n'est pas nous qui roulons en chemin de fer; c'est lui qui roule sur nous. Avez-vous jamais pensé à ce que sont ces traverses, ces « dormants », qui supportent le chemin de fer? Chacun

est un homme... Je suis bien aise de savoir qu'il faut une équipe d'hommes par cinq milles pour maintenir ces « dormants » en place, car c'est signe qu'ils peuvent à quelque jour se relever. »

Mais je ne peux pas ravir au lecteur de *Walden*, œuvre dont malheureusement l'envergure ne permet de donner ici que quelques pages, la satisfaction de découvrir lui-même en chaque ligne de Henry-David Thoreau, que, s'il est de terribles maux, il est d'admirables remèdes, et qu'au fond des plus noires ténèbres humaines repoint, inlassablement, une lumière, qui grandit pour, espérons-le, un jour devenir enfin celle qui à jamais nous éclairera.

Ce n'est pas aujourd'hui que je me sens au fond des ténèbres. C'était en 1913, à la veille de la Guerre. J'avais demandé à Rudyard Kipling d'infuser un sang nouveau dans les veines françaises. Je demandais à Walt Whitman de rappeler à la France le but pour lequel trop souvent en aveugle elle combattait, c'est-à-dire l'Amour, l'Amour Cosmique, l'Amour Omnipotent. J'étais allé à François d'Assise lui demander de me débarrasser de tout ce que je sentais m'encombrer, et qui n'était que les mille besoins artificiels multipliés par une civilisation ne reposant que sur la matière, pour l'étouffement de toute beauté humaine. Et j'arrivai comme naturellement à Henry-David Thoreau, que j'appris plus tard passer pour le François d'Assise de l'Amérique, le François d'Assise de nos jours. Dirai-je mon ravissement à trouver ici précisées, résumées, les pensées finales auxquelles tout le travail de ma pensée, depuis l'âge où l'homme commence à penser, m'avait amené? Et pour quelle fin ! Pour un bonheur dont il n'était pas un mot de *Walden* qui ne fût la réalisation triomphante... Alors, la Guerre éclata, qui fut l'agent d'une des ultimes convulsions du monde. La vérité présentée à mon esprit par Henry-David Thoreau en fut-elle modifiée? Voici qu'au contraire les événements de ces dernières années, et les événements plus confirmatifs des temps présents, la montrent plus que jamais et à jamais vérité, et que si *Walden* n'est plus le livre prophétique qu'il me parut être avant la Guerre, il explique les temps nouvellement commencés, et prépare aux temps imminents.

Oui, je m'aperçois que dans cette présentation j'ai manqué à parler de l'auteur du livre et du livre lui-même en critique ou en rhétoricien, que je n'ai pas plus conté l'histoire du Transcendentalisme américain, dont Boston fut le centre au cours du XIXe siècle, et Emerson, le chef, et Henry-David Thoreau l'un des adeptes, que je n'ai nommé Alcott et Margaret Fuller. Je n'ai parlé ici ni du *Dial*, ce périodique autour duquel gravitèrent les Transcendentalistes, et qui publia tant de pages de l'auteur de *Walden*, ni de *Brook Farm*, ce phalanstère fondé par George Ripley, à l'instar du phalanstère français de Charles Fourier, et qui fort les occupa, à l'exception, je suppose, de Henry-David Thoreau, lequel avait trouvé mieux. Mais c'est que je crois vain, le scalpel d'une main et de l'autre une loupe, de disséquer, pour le seul profit de la curiosité et de l'érudition, un homme dont la pensée s'impose. Ce n'est pas nous qui avons à nous pencher sur Henry-David Thoreau. C'est lui qui se penche sur nous. Et notre rôle est de nous laisser pénétrer de son influence. Non plus ne m'inquiété-je de le voir mourir phtisique à quarante-cinq ans, en 1862, non plus de savoir qu'au bout de deux ans et demi de séjour au bord de l'étang de Walden il quitta sa cabane pour obéir à d'autres appels. Et quant à ceux qui lui opposent son célibat, je les renvoie au chapitre de *La Case de l'Oncle Tom*, intitulé : « Une Colonie de Quakers », où ils trouveront, accueillant l'esclave en fuite, toute une famille, père, mère, enfants, voisins, dont le tableau de bonheur parfait, tracé par une contemporaine et compatriote de Henry-David Thoreau, répond aux vues de ce dernier.

Ce qui seul doit ici retenir mon attention, c'est la vérité déroulée du co mencement à la fin de ce livre, et la mise à l'index de toutes les erreurs; c'est de voir, au fur et à mesure qu'on avance dans sa lecture, la possibilité de dissiper ce malaise et ce mécontentement de la vie, telle que nous la vivons, que je sens autour de moi, alors que s'y révèle le loisir de faire de cette vie la source d'enchantement qu'elle peut être, qu'elle est. Sans doute pour cela suffira-t-il d'avoir le bon sens de vivre chacun sa vie, non vouloir vivre celle de notre voisin, de notre parent, de notre aïeul, de notre trisaïeul ou du dernier prince régnant. Et ce qui me captive

encore dans cette lecture, c'est de m'apercevoir, grâce à elle, avec une netteté singulière, que moi, homme, je m'élève aisément chaque jour davantage sur l'échelle des êtres, en suivant cette vie propre qui ne tire sa source que de l'inspiration, et peux me bercer d'espérance sur le bien-fondé de mon instinct, qui me fait entrevoir la délivrance de mes maux et mon rapprochement chaque jour plus intime de la divinité.

LOUIS FABULET

WALDEN OU LA VIE DANS LES BOIS

Quand j'écrivis les pages suivantes, ou plutôt quand j'en écrivis le principal, je vivais seul dans les bois, à un mille de tout voisinage, dans une maison que j'avais bâtie moi-même, au bord de l'étang de Walden, à Concord, Massachusetts, et je ne devais ma vie qu'au travail de mes mains. J'habitai là deux ans et deux mois. A présent me voici pour une fois encore de passage dans le monde civilisé.

Je n'imposerais pas de la sorte mes affaires à l'attention du lecteur si mon genre de vie n'avait été, de la part de mes concitoyens, l'objet d'enquêtes fort minutieuses, que d'aucuns diraient impertinentes, mais que, loin de prendre pour telles, je juge, vu les circonstances, très naturelles et tout aussi pertinentes. Les uns ont demandé ce que j'avais à manger ; si je ne me sentais pas solitaire ; si je n'avais pas peur ; etc., etc. D'autres se sont montrés curieux d'apprendre quelle part de mon revenu je consacrais aux œuvres charitables ; et certains, chargés de famille, combien d'enfants pauvres je soutenais. Je prierai donc ceux de mes lecteurs qui ne s'intéressent point à moi particulièrement de me pardonner si j'entreprends de répondre dans ce livre à quelques-unes de ces questions. Dans la plupart des livres il est fait omission du *Je*, ou première personne ; en celui-ci le *Je* se verra retenu ; c'est, au regard de l'égotisme, tout ce qui fait la différence. Nous

oublions ordinairement qu'en somme c'est toujours la première personne qui parle. Je ne m'étendrais pas tant sur moi-même s'il était quelqu'un d'autre que je connusse aussi bien. Malheureusement, je me vois réduit à ce thème par la pauvreté de mon savoir. Qui plus est, pour ma part, je revendique de tout écrivain, tôt ou tard, le récit simple et sincère de sa propre vie, et non pas si plement ce qu'il a entendu raconter de la vie des autres hommes; tel le récit que, par exemple, il enverrait aux siens d'un pays lointain ; car s'il a mené une vie sincère, ce doit, selon moi, avoir été en un pays lointain. Peut-être ces pages s'adressent-elles plus particulièrement aux étudiants pauvres. Quant au reste de mes lecteurs, ils en prendront telle part qui leur revient. J'espère que nul, en passant l'habit, n'en fera craquer les coutures, car il se peut prouver d'un bon usage pour celui auquel il ira.

L'existence que mènent en général les hommes est une existence de tranquille désespoir. Ce que l'on appelle résignation n'est autre chose que du désespoir confirmé. De la cité désespérée vous passez dans la campagne désespérée, et c'est avec le courage de la loutre et du rat musqué qu'il vous faut vous consoler. Il n'est pas jusqu'à ce qu'on appelle les jeux et divertissements de l'espèce humaine qui ne recouvre un désespoir stéréotypé quoique inconscient. Nul plaisir en eux, car celui-ci vient après le travail. Mais c'est un signe de sagesse que de ne pas faire de choses désespérées.

Si l'on considère ce qui, pour employer les termes du catéchisme, est la fin principale de l'homme, et ce que sont les véritables besoins et moyens de l'existence, il semble que ce soit de préférence à tout autre que les hommes, après mûre réflexion, aient choisi leur mode ordinaire de vivre. Toutefois ils croient honnêtement que nul choix ne leur est laissé. Mais les natures alertes et saines ne perdent pas de vue que le soleil s'est levé clair. Il n'est jamais trop tard pour renoncer à nos préjugés. Nulle façon de penser ou d'agir, si ancienne soit-elle, ne saurait être acceptée sans preuve. Ce que chacun répète en écho ou passe sous silence comme vrai aujourd'hui, peut demain se révéler mensonge, simple fumée de l'opinion, que d'aucuns avaient prise pour le nuage appelé à répandre sur les champs une pluie fertilisante. Ce que les vieilles gens

disent que vous ne pouvez faire, vous vous apercevez, en l'essayant, que vous le pouvez fort bien. Aux vieilles gens les vieux gestes, aux nouveaux venus les gestes nouveaux. Les vieilles gens ne savaient peut-être pas suffisamment, jadis, aller chercher du combustible pour faire marcher le feu ; les nouveaux venus mettent un peu de bois sec sous un pot, et les voilà emportés autour du globe avec la vitesse des oiseaux, de façon à tuer les vieilles gens, comme on dit. L'âge n'est pas mieux qualifié, à peine l'est-il autant, pour donner des leçons, que la jeunesse, car il n'a pas autant profité qu'il a perdu. On peut à la rigueur se demander si l'homme le plus sage a appris au cours de sa vie quelque chose qui ait une réelle valeur. Pratiquement les vieux n'ont pas de conseil important à donner aux jeunes, tant a été partiale leur propre expérience, tant leur existence a été une triste erreur, pour de particuliers motifs, suivant ce qu'ils doivent croire ; et il se peut qu'il leur soit resté quelque foi capable de démentir cette expérience, seulement ils sont moins jeunes qu'ils n'étaient. Voilà une trentaine d'années que j'habite cette planète, et je suis encore à entendre de la bouche de mes aînés le premier mot d'un conseil précieux, sinon sérieux. Ils ne m'ont rien dit, et, probablement, ne peuvent rien me dire à propos. Ici la vie, champ d'expérience de grande étendue, inexploré par moi ; mais il ne me sert de rien qu'ils l'aient exploré. Si j'ai fait quelque découverte que je juge de valeur, je suis sûr, à la réflexion, que mes mentors ne m'en ont soufflé mot.

Certain fermier me déclare : « On ne saurait vivre uniquement de végétaux, car ce n'est pas cela qui vous fait des os » ; sur quoi le voici qui, religieusement, consacre une partie de sa journée à soutenir sa thèse avec la matière première des os ; marchant tout le temps qu'il parle, derrière ses bœufs, qui, grâce à des os faits de végétaux, vont le cahotant, lui et sa lourde charrue, à travers tous les obstacles. Il est des choses réellement nécessaires à la vie dans certains milieux, les plus impuissants et les plus malades, qui, dans d'autres, sont uniquement de luxe, et dans d'autres encore, totalement inconnues.

Il semble à d'aucuns que le territoire de la vie humaine ait été en entier parcouru par leurs prédécesseurs, monts et vaux tout ensemble, et qu'il n'est rien à quoi l'on n'ait pris

garde. Suivant Evelyn, « le sage Salomon prescrivit des ordonnances relatives même à la distance des arbres ; et les préteurs romains ont déterminé le nombre de fois qu'il est permis, sans violation de propriété, d'aller sur la terre de son voisin ramasser les glands qui y tombent, ainsi que la part qui revient à ce voisin ». Hippocrate a été jusqu'à laisser des instructions sur la façon dont nous devrions nous couper les ongles : c'est-à-dire au niveau des doigts, ni plus courts ni plus longs. Nul doute que la lassitude et l'ennui mêmes qui se flattent d'avoir épuisé toutes les ressources et les joies de la vie soient aussi vieux qu'Adam. Mais on n'a jamais pris les mesures de capacité de l'homme ; et on ne saurait, suivant nuls précédents, juger de ce qu'il peut faire, si peu on a tenté. Quels qu'aient été jusqu'ici tes insuccès, « ne pleure pas, mon enfant, car où donc est celui qui te désignera la partie restée inachevée de ton œuvre? »

***

Vers la fin de mars 1845, ayant emprunté une hache, je m'en allai dans les bois qui avoisinent l'étang de Walden, au plus près duquel je me proposais de construire ma maison, et je me mis à abattre quelques grands pins blancs fléchus encore en leur jeunesse, comme bois de construction. Il est difficile de commencer sans emprunter, mais sans doute est-ce la plus généreuse façon de souffrir que vos semblables aient un intérêt dans votre entreprise. Le propriétaire de la hache, comme il en faisait l'abandon, déclara que c'était la prunelle de son œil ; mais je la lui rendis plus aiguisée que je ne la reçus. C'était un aimable versant de colline que celui sur lequel je travaillais, couvert de bois de pins, à travers lesquels mes regards allaient jusque sur l'étang, et d'un libre petit champ au milieu d'eux, d'où s'élançaient des pins et des noyers. La glace de l'étang, qui n'avait pas encore fondu, malgré quelques espaces découverts, se montrait toute de couleur sombre, et saturée d'eau. Il survint quelques légères chutes de neige dans le temps que je travaillais là ; mais en général, lorsque je m'en revenais au chemin

de fer pour rentrer chez moi, son tas de sable jaune, s'allongeait au loin, miroitant dans l'atmosphère brumeuse, et les rails brillaient sous le soleil printanier, tandis que j'entendais l'alouette, le vanneau et autres oiseaux déjà là pour inaugurer une nouvelle année avec nous. C'étaient d'aimables jours de printemps, où l'hiver du mécontentement de l'homme[1] fondait, tout comme le gel de la terre, et où la vie, après être restée engourdie, commençait à s'étirer. Un jour que, ma hache étant défaite, j'avais coupé un noyer vert pour fabriquer un coin, enfoncé ce coin à l'aide d'une pierre, et mis le tout à tremper dans une mare pour faire gonfler le bois, je vis un serpent rayé entrer dans l'eau, au fond de laquelle il resta étendu, sans en paraître incommodé, aussi longtemps que je restai là, c'est-à-dire plus d'un quart d'heure; peut-être parce qu'il était encore sous l'influence de la léthargie. Il me parut qu'à semblable motif les hommes doivent de rester dans leur basse et primitive condition présente ; mais s'ils venaient à sentir l'influence du printemps des printemps les réveiller, ils s'élèveraient nécessairement à une vie plus haute et plus éthérée. J'avais auparavant vu sur mon chemin, par les matins de gelée, les serpents attendre que le soleil dégelât des portions de leurs corps demeurées engourdies et rigides. Le premier avril, il plut, la glace fondit, et, aux premières heures du jour, heures d'épais brouillard, j'entendis une oie traînarde qui devait voler à tâtons de côté et d'autre au-dessus de l'étang, cacarder comme perdue, ou telle l'esprit du brouillard.

Je continuai durant quelques jours à couper et à façonner du bois de charpente, ainsi que des étais et des chevrons, tout cela avec ma modeste hache, sans nourrir beaucoup de pensées communicables ou savantes, en me chantant à moi-même :

L'homme prétend à maint savoir,
N'a-t-il les ailes de l'espoir —
Les arts et les sciences,
Et mille conséquences ?
Le vent qui renaît,
Voilà ce qu'on sait.

1. Shakespeare. *Richard III.*

Je taillai les poutres principales de six pouces carrés, la plupart des étais sur deux côtés seulement, et les chevrons comme les solives sur un seul côté, en laissant dessus le reste de l'écorce, de sorte qu'ils étaient tout aussi droits et beaucoup plus forts que ceux qui passent par la scie. Il n'est pas de pièce qui ne fut avec soin mortaisée ou tenonnée à sa souche, car vers ce temps-là j'avais emprunté d'autres outils. Mes journées dans les bois n'étaient pas bien longues; toutefois j'emportais d'ordinaire mon dîner de pain et de beurre, et lisais le journal qui l'enveloppait, à midi, assis parmi les rameaux verts détachés par moi des pins, tandis qu'à ma miche se communiquait un peu de leur senteur, car j'avais les mains couvertes d'une épaisse couche de résine. Avant d'avoir fini, j'étais plutôt l'ami que l'ennemi du pin, quoique j'en eusse abattu quelques-uns, ayant fait avec lui plus ample connaissance. Parfois il arrivait qu'un promeneur dans le bois s'en vînt attiré par le bruit de ma hache, et nous bavardions gaîment par-dessus les copeaux.

Vers le milieu d'avril, la charpente de ma maison était prête à se voir dressée. J'avais acheté déjà la cabane de James Collins, un Irlandais qui travaillait au chemin de fer de Fitchburg, pour avoir des planches. La cabane de James Collins passait pour particulièrement belle. Lorsque j'allai la voir, Collins était absent. Je me promenai tout autour, d'abord inaperçu de l'intérieur, tant la fenêtre en était renfoncée et haut placée. De petites dimensions, cette cabane avait un toit en pointe et l'on n'en pouvait voir guère davantage, entourée qu'elle était d'une couche de boue épaisse de cinq pieds. Le toit en était la partie la plus saine, quoique le soleil en eût déjeté et rendu friable une bonne partie. De seuil il n'était pas question, mais à sa place un passage à demeure pour les poules sous la planche de la porte. Mrs Collins vint à cette porte et me demanda de vouloir bien prendre un aperçu de l'intérieur. Mon approche provoqua l'entrée préalable des poules. Il faisait noir dans la cabane, et le plancher, rien qu'une planche par-ci par-là, était en grande partie recouvert de saleté, humide et visqueux. Mrs Collins alluma une lampe pour me faire voir l'intérieur, et pour me

montrer que le plancher s'étendait jusque sous le lit, tout en me mettant en garde contre une incursion dans la cave, sorte de trou aux ordures profond de deux pieds. Suivant ses propres paroles, c'étaient « de bonnes planches en l'air, de bonnes planches tout autour et une bonne fenêtre ». Il y avait un poêle, un lit, et une place pour s'asseoir, un enfant là tel qu'il était né, une ombrelle de soie, un miroir à cadre doré, un moulin à café neuf et breveté, cloué à un plançon de chêne, un point, c'est tout. Le marché fut tôt conclu, car James, sur ces entrefaites, était rentré. J'aurais à payer ce soir quatre dollars vingt-cinq cents, et lui à déguerpir à cinq heures demain matin sans vendre à personne autre d'ici là : j'entrerais en possession à six heures. Il serait bon, ajouta-t-il, d'être là de bonne heure, afin de prévenir certaines réclamations pas très claires et encore moins justes rapport à la redevance et au combustible. C'était là, m'assura-t-il, le seul et unique ennui. A six heures je le croisai sur la route, lui et sa famille. Tout leur avoir — lit, moulin à café, miroir, poules — tenait en un seul gros paquet, tout sauf le chat ; ce dernier se lança dans les bois, où il devint chat sauvage, et, suivant ce que j'appris dans la suite, mit la patte dans un piège à marmottes, pour ainsi devenir en fin de compte chat crevé.

Je démolis cette demeure le matin même, en retirai les clous, et la transportai par petites charretées au bord de l'étang, où j'étendis les planches sur l'herbe pour y blanchir et se redresser au soleil. Certaine grive matinale lança une note ou deux en mon honneur comme je suivais en voiture le sentier des bois. Je fus traîtreusement averti par un jeune Patrick que, dans les intervalles du transport, le voisin Seely, un Irlandais, transférait dans ses poches les clous, crampons et chevilles encore passables, droits et enfonçables, pour rester là, quand je revenais, à bavarder, et, comme si de rien n'était, de son air le plus innocent, lever les yeux de nouveau sur le désastre ; il y avait disette d'ouvrage, à ce qu'il disait. Il était là pour représenter l'assistance.

Je creusai ma cave dans le flanc d'une colline, là où une marmotte avait autrefois creusé son terrier, à travers des racines de sumac et de ronce, et tout l'opprobre de la végé-

tation, six pieds carrés sur sept de profondeur, jusqu'à un sable fin où les pommes de terre ne gèleraient pas, quelle que fût la rigueur de l'hiver. Les côtés furent laissés en talus, et non maçonnés ; mais le soleil n'ayant jamais brillé sur eux, le sable s'en tient encore en place. Ce fut l'affaire de deux heures de travail. Je pris un plaisir tout particulier à entamer ainsi le sol, car il n'est guère de latitudes où les hommes ne fouillent la terre, en quête d'une température égale. Sous la plus magnifique maison de la ville se trouvera encore la cave où l'on met en provision ses racines comme jadis, et longtemps après que l'édifice aura disparu la postérité retrouve son encoche dans la terre. La maison n'est toujours qu'une sorte de porche à l'entrée d'un terrier.

Au commencement de mai, avec l'aide de quelques-unes de mes connaissances, plutôt pour mettre à profit si bonne occasion de voisiner que pour toute autre nécessité, je dressai la charpente de ma maison. Je commençai à occuper cette maison le 4 juillet, dès qu'elle fut pourvue de planches et de toit, car, les planches étant soigneusement taillées en biseau et posées en recouvrement, elle se trouvait impénétrable à la pluie ; mais, avant d'y mettre les planches, je posai à l'une des extrémités les bases d'une cheminée, en montant de l'étang sur la colline deux charretées de pierres dans mes bras. Je construisis la cheminée après mon sarclage, en automne, avant que le feu devînt nécessaire pour se chauffer, et fis, en attendant, ma cuisine dehors par terre, de bonne heure le matin ; manière de procéder que je crois encore à certains égards plus commode et plus agréable que la manière usuelle. Lorsqu'il faisait de l'orage avant que mon pain fût cuit, j'assujettissais quelques planches au-dessus du feu, m'asseyais dessous pour surveiller ma miche, et passais de la sorte quelques heures charmantes. En ce temps où mes mains étaient fort occupées je ne lus guère, mais les moindres bouts de papier traînant par terre, ma poignée ou ma nappe, me procuraient tout autant de plaisir, en fait remplissaient le même but que l'*Iliade*.

Je bâtis donc la cheminée ; et je couvris les côtés de ma maison, déjà imperméables à la pluie, de bardeaux impar-

faits et pleins de sève, tirés de la première tranche de la bille, et dont je dus redresser les bords au rabot.

Je possède ainsi une maison recouverte étroitement de bardeaux et de plâtre, de dix pieds de large sur quinze de long, aux jambages de huit pieds, pourvue d'un grenier et d'un appentis, d'une grande fenêtre de chaque côté, de deux trappes, d'une porte à l'extrémité, et d'une cheminée de briques en face.

J'appris qu'il en coûterait incroyablement peu de peine de se procurer la nourriture nécessaire même sous cette latitude ; qu'un homme peut suivre un régime aussi simple que font les animaux, tout en conservant santé et force. J'ai dîné d'une façon fort satisfaisante, satisfaisante à plusieurs points de vue, simplement d'un plat de pourpier que je cueillis dans mon champ de blé, fis bouillir et additionnai de sel. Et, dites-moi, que peut désirer de plus un homme raisonnable, en temps de paix, à l'ordinaire midi, qu'un nombre suffisant d'épis de maïs vert bouillis, avec un peu de sel? Même la petite variété que j'introduisais dans mes repas était une concession aux exigences de l'appétit, et non à celles de la santé. Cependant les hommes en sont arrivés à ce point que fréquemment ils meurent de faim, non par manque de nécessaire, mais par manque de luxe ; et je connais une brave femme qui croit que son fils a perdu la vie pour s'être mis à ne boire que de l'eau.

Le lecteur remarquera que je traite le sujet à un point de vue plutôt économique que diététique, et ne s'aventurera pas à mettre ma sobriété à l'épreuve qu'il n'ait un office bien garni.

Le pain, je commençai par le faire de pure farine de maïs et sel, vrais « hoe-cakes [1] », que je cuisis devant mon feu dehors sur un bardeau ou sur le bout d'une pièce de charpente ; mais habituellement il prenait un goût de fumée et un arome de résine. J'essayai de la fleur de farine, mais je finis par trouver un mélange de seigle et de farine de maïs aussi convenable qu'appétissant. Par temps froid, ce n'était pas un mince amusement que de cuire plusieurs petits pains de cette chose les uns après les autres, en les surveillant et les retournant avec autant de soin qu'un Égyptien ses œufs en cours d'éclosion. C'étaient autant de vrais fruits de céréales que je

1. Galettes minces de farine de maïs, propres aux États-Unis.

faisais mûrir ; ils avaient un parfum rappelant celui d'autres nobles fruits, parfum que je conservais aussi longtemps que possible en les enveloppant d'étoffe. Je fis une étude de l'art aussi antique qu'indispensable de faire du pain, consultant telles autorités qui s'offraient, retournant aux temps primitifs et à la première invention du genre sans levain, quand, de la sauvagerie des noix et des viandes, les hommes en vinrent à la douceur et au raffinement de ce régime ; en avançant peu à peu dans mes études, je découvris cet aigrissement accidentel de la pâte qu'on suppose avoir révélé le procédé du levain, et les diverses fermentations qui s'ensuivent, jusqu'au jour où j'arrivai au « bon pain frais et sain », soutien de la vie.

Il n'est pas un habitant de la Nouvelle Angleterre qui ne puisse aisément faire pousser tous les éléments de son pain en ce pays de seigle et de maïs, sans dépendre à leur égard de marchés distants et flottants. Si loin sommes-nous cependant de la simplicité et de l'indépendance, qu'à Concord il est rare de trouver de fraîche et douce farine dans les boutiques, et que le hominy [1], comme le maïs sous une forme encore plus grossière, sont d'un usage fort rare. La plupart du temps le fermier donne à son bétail et à ses cochons le grain de sa production, et achète plus cher à la boutique une farine qui n'est pas plus salutaire que ne serait la sienne. Je compris que je pouvais facilement produire un boisseau [2], ou même deux, de seigle et de maïs, les moudre dans un moulin à bras, et m'en tirer ainsi sans riz et sans porc. Je découvris par expérience que je pouvais tirer une fort bonne mélasse soit de la citrouille, soit de la betterave ; puis je reconnus qu'en faisant simplement pousser quelques érables [3] je me la procurais plus facilement encore, qu'enfin dans le temps où ceux-ci poussaient, je pouvais employer divers succédanés en dehors de ceux que j'ai nommés. Comme les Ancêtres chantaient :

We can make liquor to sweeten our lips
Of pumpkins and parsnips and walnut-tree chips [4].

1. *Hominy*, bouillie de maïs, très connue en Amérique, et que l'on achète crue pour la faire cuire.
2. Bushel, boisseau : 35 litres 234 aux États-Unis.
3. Érable à sucre, originaire du nord des États-Unis et du Canada.
4. Nous savons faire une liqueur adoucissante aux lèvres
De citrouille et panais et copeaux de noyer.

Enfin, pour ce qui est du sel, ce produit si vulgaire d'épicerie, se le procurer pourrait être l'occasion d'une visite au bord de la mer, à moins que, arrivant à m'en passer tout à fait, je n'en busse probablement que moins d'eau. Je ne sache pas que les Indiens aient jamais pris la peine de se mettre en quête de lui.

Ainsi pouvais-je éviter tout commerce, tout échange, pour ce qui était de ma nourriture, et, comme j'étais pourvu déjà d'un abri, il ne me restait à me procurer que le vêtement et le combustible. Le pantalon que je porte actuellement fut tissé dans une famille de cultivateurs. Le ciel soit loué qu'il y ait encore tant de vertu dans l'homme ! Quant au combustible, on en est encombré dans un pays neuf.

Mon mobilier, dont je fabriquai moi-même une partie, consista en un lit, une table, un pupitre, trois chaises, un miroir de trois pouces de diamètre, une paire de pincettes et une autre de chenets, une bouillotte, une marmite, et une poêle à frire, une cuiller à pot, une jatte à laver, deux couteaux et deux fourchettes, trois assiettes, une tasse, une cuiller, une cruche à huile, une cruche à mélasse, et une lampe bronzée.

Je voudrais faire observer, en passant, qu'il ne m'en coûte rien en fait de rideaux, attendu que je n'ai d'autres curieux à exclure que le soleil et la lune, et que je tiens à ce qu'ils regardent chez moi. La lune ne fera pas tourner mon lait ni ne corrompra ma viande, plus que le soleil ne nuira à mes meubles ou ne fera passer mon tapis ; et s'il se montre parfois ami quelque peu chaud, je trouve encore meilleure économie à battre en retraite derrière quelque rideau fourni par la nature qu'à ajouter un simple article au détail de mon ménage. Une dame m'offrit une fois un paillasson, mais comme je n'avais ni place de reste dans la maison, ni temps de reste dedans ou dehors pour le secouer, je déclinai l'offre, préférant m'essuyer les pieds sur l'herbe devant ma porte. Mieux vaut éviter le mal à son début.

Je m'entretins de la sorte grâce au seul labeur de mes mains, et je m'aperçus qu'en travaillant six semaines environ par an, je pouvais faire face à toutes les nécessités de la vie.

La totalité de mes hivers comme la plus grande partie de mes étés, je les eus libres et francs pour l'étude. J'ai bien et dûment essayé de tenir école, mais j'étais obligé de m'habiller et de m'entraîner, sinon de penser et de croire, en conséquence, et je perdais mon temps par-dessus le marché. Comme je n'enseignais pas pour le bien de mes semblables, mais simplement pour gagner ma vie, c'était une erreur. J'ai essayé du commerce; mais je m'aperçus qu'il faudrait dix ans pour s'enrouter là dedans, et qu'alors je serais probablement en route pour aller au diable. Je fus positivement pris de peur à la pensée que je pourrais pendant ce temps-là faire ce qu'on appelle une bonne affaire. Lorsque autrefois je regardais autour de moi en quête de ce que je pourrais bien faire pour vivre, ayant fraîche encore à la mémoire pour me reprocher mon ingénuité, telle expérience malheureuse tentée sur les désirs de certains amis, je pensai souvent et sérieusement à cueillir des myrtils ; cela, sûrement j'étais capable de le faire, et les petits profits que j'en tirerais pouvaient me suffire ; car mon plus grand talent a été de me contenter de peu. Tandis que sans hésiter mes amis entraient dans le commerce ou embrassaient des professions, je considérai cette occupation comme valant au moins autant que la leur ; courir les montagnes tout l'été pour cueillir les baies qui se trouvaient sur ma route, en disposer ensuite, sans souci ; de la sorte, garder les troupeaux d'Amète. Je rêvai aussi de récolter les herbes sauvages, ou de porter des verdures persistantes à ceux des villageois qui aimaient se voir rappeler les bois, même à la ville. Mais j'ai depuis appris que le commerce est la malédiction de tout ce à quoi il touche ; et que, commerceriez-vous de messages du ciel, l'entière malédiction du commerce s'attacherait à l'affaire.

Comme je faisais particulièrement cas de ma liberté, comme je pouvais vivre à la dure tout en m'en trouvant fort bien, je n'avais nul désir pour le moment de passer mon temps à gagner de riches tapis ou de beaux meubles, à m'assurer une cuisine délicate, à acquérir une maison de style grec ou gothique. S'il est des gens pour qui ce ne soit pas interruption que d'acquérir ces choses et qui sachent s'en servir une fois qu'ils les ont acquises, je leur en abandonne la poursuite. Certains se montrent « industrieux », et paraissent

aimer le labeur pour lui-même, ou peut-être parce qu'il les préserve de faire pis ; à ceux-là je n'ai présentement rien à dire. A ceux qui ne sauraient que faire de plus de loisir qu'ils n'en ont actuellement, je conseillerais de travailler deux fois plus dur qu'ils ne font, — travailler jusqu'à ce qu'ils paient leur dépense, et obtiennent leur licence. Pour moi, je trouvai que la profession de journalier était la plus indépendante de toutes, en ceci principalement qu'elle ne réclamait que trente ou quarante jours de l'année pour vous faire vivre. La journée du journalier prend fin avec le coucher du soleil, et il est alors libre de se consacrer à telle occupation de son choix, indépendante de son labeur ; tandis que son employeur, qui spécule d'un mois sur l'autre, ne connaît pas de répit d'un bout à l'autre de l'an.

En un mot je suis convaincu, et par la foi et par l'expérience, que s'entretenir ici-bas n'est point une peine, mais un passe-temps, si nous voulons vivre avec simplicité et sagesse ; de même que les occupations des nations plus simples sont encore les sports de celles qui sont plus artificielles. Il n'est pas nécessaire à l'homme de gagner sa vie à la sueur de son front, si toutefois il ne transpire pas plus aisément que je ne fais.

Mais tout cela est fort égoïste, ai-je entendu dire à quelques-uns de mes concitoyens. Je confesse que je me suis jusqu'ici fort peu adonné aux entreprises philanthropiques. J'ai fait quelques sacrifices à certain sentiment de devoir, et j'ai sacrifié ce plaisir-là aussi. Il est des gens pour employer tout leur art à me persuader de me faire le soutien de quelque famille pauvre de la ville ; et si je n'avais rien à faire, — car le Diable trouve de l'ouvrage pour les paresseux, — je pourrais m'essayer la main à quelque passe-temps de ce genre. Cependant, lorsque j'ai songé à m'accorder ce luxe, et à soumettre leur Ciel à une obligation en entretenant certaines personnes pauvres sur un pied de confort égal en tous points à celui sur lequel je m'entretiens moi-même, lorsque je suis allé jusqu'à risquer de leur en faire l'offre, elles ont toutes sans exception préféré d'emblée rester pauvres. Alors que mes concitoyens et concitoyennes se dévouent de tant de

manières au bien de leurs semblables, j'estime qu'on peut laisser au moins quelqu'un à d'autres et moins compatissantes recherches. La charité comme toute autre chose réclame des dispositions particulières. Pour ce qui est de faire le bien, c'est une vraie profession. En outre, j'en ai honnêtement fait l'essai, et, si étrange que cela puisse paraître, je suis satisfait qu'elle ne convienne pas à mon tempérament. Le *bien* que je fais, au sens ordinaire du mot, doit être en dehors de mon sentier principal, et la plupart du temps tout inintentionnel. En pratique on dit : « Commencez où vous êtes et tel que vous êtes, sans viser principalement à plus de mérite, et avec une bonté étudiée allez faisant le bien. » Si je devais le moins du monde prêcher sur ce ton je dirais plutôt : « Appliquez-vous à être bon. » Comme si le soleil s'arrêtait, lorsqu'il a embrasé de ses feux là-haut la splendeur d'une lune ou d'une étoile de sixième grandeur, pour aller, tel un lutin domestique, risquer un œil à la fenêtre de chaque chaumière, faire des lunatiques, gâter les mets, et rendre les ténèbres visibles ! Non, il accroît continûment sa chaleur comme sa bienfaisance naturelles jusqu'à en prendre un tel éclat qu'il n'est pas de mortels pour le regarder en face ; et en même temps, il tourne autour du monde dans sa propre orbite, lui faisant du bien, ou plutôt, comme une philosophie plus vraie l'a découvert, le monde tourne autour de lui et en tire du bien. Lorsque Phaéton, désireux de prouver sa céleste origine par sa bienfaisance, eut à lui le char du soleil pour un seul jour, il s'écarta du sentier battu, il brûla plusieurs groupes de maisons dans les rues basses du ciel, roussit la surface de la terre, dessécha toutes les sources, et fit le grand désert du Sahara ; tant qu'enfin, d'un coup de foudre, Jupiter le précipita la tête la première sur notre monde, et le soleil, en deuil de sa mort, cessa toute une année de briller.

Il n'est d'odeur aussi nauséabonde que celle qui émane de la bonté corrompue. C'est humaine, c'est divine charogne. Si je tenais pour certain qu'un homme soit venu chez moi dans le dessein conscient de me faire du bien, je chercherais mon salut dans la fuite comme s'il s'agissait de ce vent sec et brûlant des déserts africains appelé le simoun, lequel vous remplit la bouche, le nez, les oreilles et les yeux de sable jusqu'à

l'asphyxie ; et cela de peur de me voir gratifié d'une parcelle de son bien — de voir une parcelle de son virus mélangée à mon sang. Non, — en ce cas plutôt souffrir le mal suivant la voie naturelle. Un homme n'est pas un *homme* bon, à mon sens, parce qu'il me nourrira si je meurs de faim, ou me chauffera si je gèle, ou me tirera du fossé, si jamais il m'arrive de tomber dans un fossé. Je vous trouverai un chien de Terre-Neuve pour en faire autant. La philanthropie, dans le sens le plus large, n'est pas l'amour pour votre semblable. Howard [1] était sans doute à sa manière le plus digne comme le plus excellent des hommes, et il a sa récompense ; mais, relativevement, que nous font cent Howards, à *nous*, si leur philanthropie ne *nous* est d'aucune aide lorsque nous sommes en bon point, moment où nous méritons le plus que l'on nous aide? Je n'ai jamais entendu parler de réunion philanthropique où l'on ait sincèrement proposé de me faire du bien, à moi ou à mes semblables.

Je voudrais ne rien soustraire à la louange que requiert la philanthropie, mais simplement réclamer justice en faveur de tous ceux qui par leur vie et leurs travaux sont une bénédiction pour l'humanité. Ce que je prise le plus chez un homme, ce n'est ni la droiture ni la bienveillance, lesquelles sont, pour ainsi dire, sa tige et ses feuilles. Les plantes dont la verdure une fois desséchée nous sert à faire de la tisane pour les malades, ne servent qu'à un humble usage, et se voient surtout employées par les charlatans. Ce que je veux, c'est la fleur et le fruit de l'homme ; qu'un parfum passe de lui à moi, et qu'un arome de maturité soit notre commerce. Sa bonté doit être non pas un acte partiel plus qu'éphémère, mais un constant superflu, qui ne lui coûte rien et dont il reste inconscient. Cette charité qui nous occupe couvre une multitude de péchés. Le philanthrope entoure trop souvent l'humanité du souvenir de ses chagrins de rebut comme d'une atmosphère, et appelle cela sympathie. C'est notre courage que nous devrions partager, non pas notre désespoir, c'est notre santé et notre aise, non pas notre malaise, et nous devrions prendre garde à ce que celui-ci ne se répande par contagion.

1. Howard (John), 1726-1790, célèbre philanthrope anglais à qui l'on doit l'amélioration du sort des prisonniers.

Nos façons d'agir ont été corrompues par la communication avec les saints. Nos recueils d'hymnes résonnent d'une mélodieuse malédiction de Dieu. On dirait qu'il n'est pas jusqu'aux prophètes et rédempteurs qui n'aient calmé les craintes plutôt que confirmé les espérances de l'homme. Nulle part ne s'enregistre une simple et irrépressible satisfaction du don de la vie, la moindre louange remarquable de Dieu. Toute annonce de santé et de succès me fait du bien, aussi lointain et retiré que soit le lieu où ils se manifestent ; toute annonce de maladie et de non-réussite contribue à me rendre triste et me fait du mal, quelque sympathie qui puisse exister d'elle à moi ou de moi à elle. Si donc nous voulons rétablir l'humanité suivant les moyens vraiment indiens, botaniques, magnétiques ou naturels, commençons par être nous-mêmes aussi simples et aussi bien portants que la Nature; dissipons les nuages suspendus sur nos propres fronts, et ramassons un peu de vie dans nos pores. Ne restez pas là à remplir le rôle d'inspecteur des pauvres, mais efforcez-vous de devenir une des gloires du monde.

Je lis dans le *Gulistan*, ou *Jardin des Roses*, du sheik Saadi de Shiraz, ceci : « On posa cette question à un sage, disant : « Des nombreux arbres célèbres que le Dieu très haut a créés altiers et porteurs d'ombre, on n'en appelle aucun *azad*, ou libre, excepté le cyprès, qui ne porte pas de fruits ; quel mystère est ici renfermé? » Il répondit : « Chacun d'eux a son juste produit, et sa saison désignée, en la durée desquels il est frais et fleuri, et en leur absence sec et flétri ; ni à l'un ni à l'autre de ces états n'est le cyprès exposé, toujours fleurissant qu'il est; et de cette nature sont les *azads*, ou indépendants en matière de religion. Ne fixe pas ton cœur sur ce qui est transitoire; car le Dijlah, ou Tigre, continuera de couler à travers Badgad que la race des califes sera éteinte : si ta main est abondante, sois généreux comme le dattier ; mais si elle n'a rien à donner, sois un *azad*, ou homme libre, comme le cyprès. »

HENRY-DAVID THOREAU

(*Traduction de* L. FABULET)

HINDENBURG D'APRÈS LUI-MÊME

Rentré dans la retraite en 1919, après avoir dirigé jusqu'au bout la démobilisation de l'armée allemande, le « feld-maréchal général » von Hindenburg a donné peu après un très vivant volume de souvenirs sur l'ensemble de sa vie. Ce volume, conçu sur un plan moins large que les *Souvenirs de guerre* de Ludendorff, est certainement moins instructif et moins complet que ceux-ci, comme source de l'histoire de la grande guerre. Mais par contre le lecteur y voit se dessiner peu à peu, avec un singulier relief, la rude et représentative figure de l'ex-généralissime allemand. C'est donc surtout cette figure-là qu'on va essayer de mettre ici en lumière, au moment où la *Vie* de Hindenburg paraît enfin en français [1].

***

C'est d'une longue lignée de hobereaux qui, depuis la fin du XIIIe siècle, avaient porté les armes soit au service des margraves de Brandebourg, soit dans les rangs ou à la solde des chevaliers Teutoniques, soit dans les troupes des ducs et des rois de Prusse, que le feld-maréchal est fier de tirer son origine. Leur histoire, qui commence dans la Vieille-Marche pour

1. C'est d'après le texte allemand (Generalfeldmarschall von Hindenburg, *Aus meinem Leben*, Leipzig, 1920, in-8) qu'a été composé le présent essai. Mais la traduction française (*Aus meinem Leben (Ma vie)*, par le capitaine breveté Kœltz, préface du général Buat, Paris, 1921, in-8 de XIV-386 p., a paru avant que nous en ayons corrigé les épreuves.

se continuer d'abord dans la Nouvelle-Marche, puis dans la Prusse ducale et royale, est comme une illustration de la tenace poussée vers l'Est, toujours plus avant dans les terres slaves, des féodaux allemands d'autrefois. Vers la fin du XVIIIe siècle, toute la famille était solidement établie entre la Basse-Vistule et la Passarge, sur les confins des deux provinces de Prusse occidentale et orientale. Parmi les « biens de chevalier » que possédaient ses divers représentants, le domaine de Neudeck, dans le cercle de Rosenberg, appartint successivement au bisaïeul, au grand-père et au père du futur feld-maréchal. Bien que né à Posen, en 1847, ce dernier a toujours vu dans Neudeck son véritable « chez-lui ». Aussi, partout où son service l'a appelé, s'est-il considéré non pas comme un Posnanien, mais « comme un Vieux-Prussien ». Pour un homme de cette trempe, se déclarer Vieux-Prussien, ce n'est pas seulement rappeler sa véritable origine ; c'est aussi proclamer son inébranlable foi monarchique, son attachement à la discipline, sa confiance dans la force de l'État ; c'est affirmer sa « fidélité de vassal » envers la dynastie ; et c'est enfin se classer, entre les Allemands et par droit de naissance, dans l'élite de l'élite.

Parmi les ascendants rapprochés de l'enfant, des militaires et rien que des militaires. Lors de sa naissance, son père est lieutenant au 18e régiment d'infanterie ; son grand-père Hindenburg a servi au régiment de Langenn, et son arrière-grand-père Beneckendorff-Hindenburg [1] au régiment de Tettenborn ; son grand-père maternel, le médecin-général Schwickart, a gagné en 1813 la croix de fer, à la bataille de Kulm, en ralliant et en ramenant au feu un bataillon de landwehr privé de ses chefs. Au service de ce grand-père Schwickart, il y a un très vieux jardinier, modeste serviteur qui a pourtant son prestige ; car, enrôlé en 1786 dans l'armée prussienne, il a compté pendant quelques jours parmi les soldats du grand Frédéric.

Dans ces conditions, les parents de l'enfant n'ont même pas à se demander vers quelle carrière ils dirigeront leurs fils.

1. Beneckendorff est le vrai nom des ascendants lointains en ligne masculine. Le nom de Hindenburg vient d'un collatéral, qui fit de l'addition de son propre nom (resté ensuite seul en usage) la condition d'une donation (1789).

Il va de soi que ceux-ci porteront « l'habit du roi ». On les élève donc en futurs soldats, dans la stricte obéissance, la frugalité et la simplicité, sans rien accorder à la mollesse. Toute l'éducation familiale tend à leur donner un corps vigoureux et le goût du service, avec le même amour respectueux pour le Tout-Puissant et pour la monarchie prussienne, qui réalise, sur la terre, la cité de Dieu, du Dieu des armées, cela va de soi. Au témoignage de Hindenburg, cette éducation réussit à souhait.

Le futur feld-maréchal est l'aîné de trois garçons. Il n'a pas douze ans, quand il endosse son premier « uniforme militaire » pour entrer à l'école des cadets de Wahlstatt, en Silésie et à quelque distance de Glogau, où son père est alors en garnison. Au moment de quitter celui-ci devant la grille de l'école, l'enfant commence à pleurer, quand il songe soudain à ce qu'il doit à sa nouvelle tenue : « Sous cet habit-là, on n'a pas le droit d'être faible et de pleurer », pense-t-il aussitôt ; et il refoule ses larmes. Souvenir assez important aux yeux du vieux feld-maréchal pour qu'il le mette en vedette, tout au début de son autobiographie. Et quel début conviendrait mieux à un livre, où il y a presque autant d'intentions « morales » (d'une morale à la prussienne, s'entend) que dans une *Vie* de Plutarque? Cette anecdote familière sur l'entrée de Hindenburg dans la carrière des armes pourra passer dans les recueils de lectures à l'usage des écoles allemandes. A des millions de petits Allemands, elle enseignera la leçon fondamentale qu'un « Vieux-Prussien » s'est donnée à lui-même dès l'âge de onze ans et demi, et qu'il professe encore au terme d'une carrière de labeur guerrier, couronnée tout à la fin par le prestige des grandes victoires : Point de faiblesse sous les armes ! Jeunes Allemands, domptez vos nerfs !

Aussi, en dépit ou plutôt en raison de la dureté de la vie et de l'exactitude de la discipline, Hindenburg a-t-il gardé le meilleur souvenir des écoles de cadets où se déroula désormais sa jeunesse, à Wahlstatt (1859-1863) et à Berlin (1863-1866). En matière éducative, on n'y négligeait rien pour développer les enfants et les adolescents « dans la bonne direction »; on cherchait à leur donner à la fois le sentiment de la responsabilité et le goût de l'initiative, autant qu'à développer leur

intelligence ou leur savoir ; on leur forgeait ainsi des âmes de chefs. Quant à l'enseignement, il avait le grand mérite d'être relativement concret, précis, utilitaire, et de faire connaître aux élèves le monde moderne plutôt que le monde ancien. D'abord médiocre et retardé par les maladies, le jeune Hindenburg se classe ensuite parmi les meilleurs des « cadets royaux ». Il aime dès le début la géographie ; plus tard il se passionne pour l'histoire, en particulier pour l'histoire militaire, laquelle prépare si bien, remarque-t-il, à la haute direction des troupes. Indifférent à la civilisation antique, il s'intéresse par contre, de bonne heure, à l'histoire romaine, qui lui semble « puissante et presque démoniaque ». Des anciens Romains il admire le discernement à reconnaître, l'art à utiliser les défauts et les qualités des autres peuples, mais surtout « l'égoïsme sans scrupule qui ne rougissait d'aucun moyen à l'égard des amis ou des ennemis » et « la vertueuse indignation quand l'ennemi en faisait autant ». C'est là ce qui a fait aussi, au jugement du feld-maréchal, la force de la politique britannique ; et après tout il est peut-être de bonne foi en évitant de penser ici à Frédéric II, à Bismarck, et à quelques autres disciples des Romains.

Parmi ses maîtres et instructeurs, l'enfant aime surtout un jeune lieutenant qui sera son professeur à Berlin après l'avoir été à Wahlstatt. Tout en enseignant de façon vivante la géographie aux petits élèves de *Sexta*, celui-ci utilise les promenades du dimanche pour leur faire exécuter, en terrain approprié, de petits exercices figurant les péripéties essentielles des batailles de Magenta et de Solférino, alors toutes récentes. Par des procédés comme celui-là, inconnus dans les gymnases, mais en honneur au corps des cadets, on « préservait les élèves de l'ignorance du monde ».

Est-il besoin d'ajouter que, dans ces collèges militaires, le zèle monarchique et l'ardeur patriotique animent tous les cœurs? Quelle fête quand on reçoit à Wahlstatt, en 1859, la visite du fils du prince-régent de Prusse ! « Jamais on n'avait lancé la jambe si haut au pas de parade. » A l'école de Berlin, quand survient, au début de 1864, la guerre contre le Danemark, toute la *Secunda* est en effervescence. Elle envie les camarades plus âgés qui partent pour les régiments en cam-

pagne. On va admirer les canons capturés, et plus tard assister aux beaux défilés des troupes victorieuses. A quoi bon « se casser la tête » sur les causes de la guerre? On sent souffler « l'air frais » des batailles dans cette confédération germanique, qui était vermoulue dès sa création, et on voit enfin, grâce à Bismarck, « l'acte remplacer la parole ». N'est-ce pas l'essentiel?

C'est donc plein de gratitude pour les écoles de cadets que Hindenburg, en avril 1866, quitte à son tour la classe de *Selecta* pour entrer au service. Il se sent prêt à dresser des recrues comme à mener au feu des soldats instruits, à prendre toutes les initiatives et les responsabilités que pourra comporter son grade de second lieutenant, à se donner corps et âme à sa tâche. Aussi lorsque, en 1917, il célébrera à Kreuznach son soixante-dixième anniversaire, aura-t-il plaisir à faire venir à la table de son déjeuner matinal, chargée des friandises qu'il aura reçues, trois tout jeunes cadets aperçus dans la rue. Avec ces enfants en uniforme, avec ces « jeunes camarades », le vieux feld-maréchal se permettra, cette fois, un peu d'émotion.

***

Affecté au 3e régiment de la Garde à pied le 7 avril 1866 et pourvu du commandement d'une section dans la 5e compagnie du 2e bataillon, Hindenburg a presque aussitôt le bonheur de participer à la courte campagne de 1866 contre les Autrichiens. Et, si son bataillon n'est à son gré que trop peu engagé dans les premiers combats à la frontière de Bohême, il prend par contre, à la grande joie de Hindenburg, une part très active à la grande bataille de Königgrätz (ou de Sadowa), le 3 juillet. Ce jour-là, le cadet de la veille ne montre pas seulement, dans son modeste commandement, la vaillance et le sang-froid qu'on est en droit d'attendre d'un jeune officier bien formé, mais aussi des qualités de décision rapide qui font déjà pressentir le chef et le stratège : d'ailleurs son coup d'œil, son initiative devant l'occasion ne l'empêchent pas de s'appliquer aussi à coopérer à la tâche commune.

Momentanément isolé avec sa section au cours d'une assez pénible progression en ordre dispersé, où il a vu tomber son capitaine et son sous-officier serre-file, Hindenburg est soudain mitraillé à courte portée par les huit pièces d'une batterie autrichienne, et tombe, légèrement blessé à la tête. Un instant privé de connaissance, il est à peine revenu à lui qu'il se lance sur la batterie avec ses hommes et s'empare de cinq canons, pendant que les trois autres disparaissent, enlevés au galop. Mais le jeune homme ne se livre pas longtemps à la mâle fierté de sentir, « parmi *ses* canons conquis », saigner sa blessure. Il lui faut repousser et poursuivre des chasseurs ennemis qui l'attaquent, puis décider ce qu'il fera de la poignée d'hommes perdus avec lui dans ce coin, maintenant désert, du vaste champ de bataille, au milieu de positions tenues par l'ennemi. Tout en envoyant des salves à des cavaliers autrichiens qui passent à bonne portée, il conduit par un chemin creux ses grenadiers vers un village où l'on se bat âprement : il y trouve des fractions de sa division aux prises avec des forces autrichiennes supérieures, doit participer à leur recul, puis a la joie de rentrer victorieusement avec elles dans le village, au moment où se dessine la retraite générale de l'ennemi accablé. A vrai dire le jeune lieutenant a perdu la moitié de sa section, mais il l'a perdue utilement. Aussi, en septembre, lors du triomphal retour à Berlin, reçoit-il sa première décoration, le modeste Aigle Rouge de 4e classe avec glaives. Il n'a pas encore dix-neuf ans. Et, lorsqu'en 1867 le roi Guillaume vient voir à Hanovre les grenadiers du 3e régiment, Hindenburg, placé dans la compagnie d'honneur, a la joie d'entendre son bien-aimé « souverain et seigneur » lui demander où et comment il a gagné sa décoration.

Les qualités que Hindenburg a montrées à Königgrätz sont celles qu'il déploie encore, le 18 août 1870, sur le champ de bataille de Saint-Privat, le seul de la guerre franco-allemande où le 3e de la Garde ait eu à donner sérieusement. Le jeune officier est alors lieutenant adjoint au chef du 2e bataillon, et il est ainsi associé à la direction d'une unité assez importante, dans des circonstances critiques. En effet, faisant partie de la 1re brigade du corps de la Garde, le bataillon prend part

à la téméraire et coûteuse attaque lancée de Sainte-Marie-aux-Chênes sur Saint-Privat, entre cinq et six heures du soir. Tout en jugeant tout de suite mal conçue cette attaque menée « contre un orage de grêle », où les bataillons engagés fondent rapidement sous les rafales lancées par les chassepots, Hindenburg s'efforce d'y apporter une collaboration judicieuse. Se portant sans cesse en avant à cheval, seul ou avec le major dont il est l'adjoint, pour reconnaître le terrain de la progression, il ne se borne pas à prouver son mépris personnel du danger. D'accord avec son chef, il cherche à faire jouer au bataillon un rôle utile dans l'attaque, à l'abriter dans la mesure du possible, à lui faire dessiner un mouvement débordant, bref à orienter l'héroïsme de cette troupe d'élite. Puis, les efforts de la brigade restant vains et celle-ci pouvant tout au plus s'accrocher au terrain, le jeune officier va voir seul ce qui se passe, sur la gauche, à Roncourt, village vers lequel se dirige alors le corps saxon, engagé dans une manœuvre débordante de grande envergure. Hindenburg trouve ce village vide, mais se rend compte que des éléments d'infanterie française, postés immédiatement à l'Est, dans des carrières, vont sans doute tenter d'y rentrer. Il se hâte alors d'aller chercher deux compagnies de son bataillon et de les amener dans le village, juste à temps pour repousser l'attaque prévue et pour alléger ainsi la tâche des Saxons. Encore une fois, son intelligence de la situation générale lui a inspiré un emploi de forces particulièrement heureux. Et c'est d'une série d'inspirations comme celles-là qu'est fait, en fin de compte, le succès de la grande attaque finale contre Saint-Privat, dont personne n'a dirigé l'ensemble.

Revenant d'ailleurs sur la façon dont la Garde fut engagée ce jour-là par son haut commandement, Hindenburg la juge, avec tous les techniciens, absolument malencontreuse. Mais une erreur tactique est après tout peu de chose, quand elle est l'occasion d'un dévouement qui donne une grande leçon morale. L'esprit de sacrifice avec lequel les grenadiers, privés de leurs chefs, s'efforçaient d'avancer et grâce auquel ils restaient capables, deux heures après leur échec, de jouer un rôle utile dans l'attaque décisive, a porté ses fruits jusque pendant la guerre de 1914, en inspirant abnégation et dévoue-

ment à des régiments placés dans des situations analogues. Et Hindenburg se plaît à rapporter les termes dans lesquels, deux jours après la bataille, le général de la division la plus éprouvée a félicité ses soldats. Ceux-ci « ont fait leur devoir » et rien de plus. Pour Hindenburg aussi, l'abnégation, le sacrifice prolongé, l'héroïsme même ne sont que des aspects du devoir militaire. L'expression « faire plus que son devoir » n'a point de sens pour un « Vieux-Prussien ».

Décoré de la croix de fer pour sa conduite à Saint-Privat, et restant l'adjoint de son chef de bataillon qui commande maintenant le régiment entier, Hindenburg n'assiste plus guère qu'en seconde ligne, avec sa brigade qu'on ménage désormais, aux divers épisodes de la bataille de Sedan et du siège de Paris. Mais il a la très grande satisfaction d'être délégué par son régiment à la cérémonie de la proclamation de Guillaume Ier comme Empereur allemand. Hindenburg est naturellement heureux d'assister à un aussi grand événement, à un « événement historique ». Mais ce qu'il admire plus que le décor, plus que la « pompe extérieure » de la journée, c'est la « simple et calme dignité du vieux souverain ». Et il se plaît à remarquer que, dans l'assistance, pendant que les Allemands du Sud étalent une joie exubérante, les Prussiens, anciens et principaux ouvriers de l'unité enfin réalisée, montrent une satisfaction plus calme et plus réservée. « Être et non paraître », remarque-t-il ailleurs, est le premier devoir de l'officier par excellence, de l'officier d'état-major.

Lorsqu'en juin 1871 le régiment, rentrant en Allemagne, fait à Berlin une nouvelle entrée triomphale avant de regagner sa garnison de Hanovre, Hindenburg se livre à l'espérance, « moins pour lui-même que pour la patrie et le souverain », de voir encore d'autres solennités de ce genre. Espoir assez naturel chez cet officier de vingt-trois ans, qui a déjà participé à deux grandes guerres victorieuses, mais espoir que l'avenir ne va réaliser ni immédiatement ni plus tard. L'Allemagne est « saturée » pour un temps, selon l'expression de Bismarck. Et, pendant plus de quarante ans, il ne va plus y avoir, pour les militaires les plus ardents, que du « travail de paix ». La carrière d'Hindenburg n'en sera pas moins brillante. Son attitude passée sur les champs de bataille, sa

qualité d'officier de la Garde, son exactitude et sa rigidité dans le service, son travail persévérant, méthodique et varié, suffisent à assurer son avenir.

Admis à l'Académie de Guerre en 1873, capitaine en 1878, major en 1885, colonel en 1894, Hindenburg ne revient en 1876, après ses trois ans d'Académie, que pour quelques mois seulement au 3e de la Garde à pied. Et, à partir de 1877, il ne fait plus que des stages assez courts dans les régiments : quinze mois comme capitaine au 58e d'infanterie (1884-1885), trois ans comme lieutenant-colonel et colonel au 91e (1893-1896). Pendant ces périodes-là, il s'applique d'ailleurs à remplir tous ses devoirs d'officier de troupe avec le sérieux, l'ardeur, l'intelligence dominatrice qui le caractérisent. Capitaine dans un régiment qui tient garnison à Fraustadt, aux confins de la Posnanie et de la Silésie, il n'a que des soldats polonais ; en dépit des difficultés spéciales de la langue, il s'efforce, pour les mieux dresser, de les connaître individuellement, et est agréablement surpris de leur trouver des qualités inattendues. Colonel, il s'applique à la fois à préparer son corps à la guerre réelle, à lui donner son « empreinte », et à perfectionner l'instruction et « l'éducation » même de ses officiers, dont dépend toute la valeur du régiment.

Mais Hindenburg considère nécessairement surtout ces passages rapides à la tête d'une petite, puis d'une grande unité d'infanterie comme des occasions de compléter sa propre formation de militaire appelé, tout l'annonce, à exercer des commandements importants. C'est en effet, soit au Grand État-major, soit dans des états-majors de corps d'armée ou de division, soit même à la tête d'un des services du ministère de la Guerre que s'écoule, dans des fonctions très variées, la plus grande part de la carrière de Hindenburg entre 1877 et 1900. Pendant cinq ans s'ajoute à sa laborieuse activité d'officier d'état-major l'enseignement de la tactique à l'Académie de Guerre, enseignement toujours confié à des hommes de valeur et d'avenir. Comme major, Hindenburg travaille un certain temps sous les ordres du colonel comte de Schlieffen, qui, mis plus tard à la tête du Grand État-major, sera considéré dans l'armée allemande, sans avoir dirigé aucune campagne effec-

tive, comme un homme de génie [1]. Et cela encore contribue sans doute à assurer à Hindenburg une carrière aussi rapide (du moins presque jusqu'à son terme) que peut l'être, en temps de paix, celle d'un officier n'appartenant pas à une maison régnante.

Enfin, au bout de vingt-trois ans d'un labeur souvent écrasant, Hindenburg, qui est depuis 1896 chef d'état-major du VIIe Corps, à Coblentz, reçoit, à cinquante-deux ans, au début de 1900, le commandement de la 28e division d'infanterie à Karlsruhe ; en janvier 1903, à cinquante-cinq ans, il est appelé à commander le IVe Corps d'armée à Magdebourg. Ses talents et sa jeunesse relative semblent le destiner à occuper, vers la soixantaine, des fonctions plus élevées encore, quoiqu'il ait été, affirme-t-il, plus que satisfait du chemin déjà parcouru et qu'il n'eût jamais espéré auparavant arriver aussi haut. Cependant on le laisse huit ans et demi à la tête du IVe Corps, sans faire de lui un inspecteur d'armée. En 1911 il se décide alors à se retirer du service actif. Il affirme à ce sujet que la légende selon laquelle il aurait été « disgracié » à cette date n'a pas ombre de fondement ; qu'il se retira du service uniquement en raison de son âge et pour faire place à « des forces plus jeunes ». En ce qui concerne sa personne, Hindenburg, dans son livre, se montre modeste et probablement véridique. Il faut donc admettre que cet homme de valeur ne fut pas éliminé de l'armée active, en 1911, par la défaveur impériale, et qu'il s'est bien retiré de son propre gré, d'ailleurs après plus de quarante-cinq ans de service.

Mais Hindenburg aurait-il senti le désir de céder la place « à des forces plus jeunes », si on ne l'avait pas laissé, depuis l'âge de cinquante-cinq ans jusqu'à celui de soixante-quatre, au commandement de son beau IVe Corps ? Il ne tomba pas dans la disgrâce, soit. Mais on reste par contre en droit de

1. Sur Schlieffen, chef de l'État-major général allemand de 1891 à 1905, et auteur du plan de concentration qui valut aux Allemands leurs victoires d'août 1914 sur le front occidental, Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, t. Ier, p. 42-43 : « Un des plus grands soldats qui aient jamais vécu » ; cf. Falkenhayn, *le Commandement suprême de l'armée allemande*, p. 12. D'après un compte rendu de M. Em. Laloy, *Mercure de France* du 15 mai 1920, l'auteur du livre récent paru à Berlin (*Der Deutsche Generalstab*), le général von Kuhl, attribue aussi un rôle capital à Schlieffen.

supposer avec quelque vraisemblance que Hindenburg, estimé de l'Empereur, du chef de l'État-major général et du « cabinet militaire », n'était pas cependant auprès d'eux *persona gratissima* ; qu'il était, si l'on veut, moins aimé ou moins appuyé que quelques autres. Loyaliste ardent, serviteur très respectueux de la dynastie, il ne se montrait certainement ni intrigant ni courtisan, et laissait ses services parler seuls pour lui. Il allait, au cours de la guerre, exprimer parfois, pour « le bien du service », des idées désagréables en haut lieu, et combattre au besoin énergiquement les hommes qu'il estimerait néfastes. Bref, il n'était pas de ces chefs militaires que Guillaume II honorait de son tutoiement, comme Moltke le jeune. Voilà sans doute pourquoi Hindenburg ne fut pas porté, avant la grande guerre, jusqu'au faîte de la hiérarchie. Il est particulièrement heureux pour nous qu'il n'ait pas tenu alors la place de son ancien protecteur Schlieffen. Car, dans la première quinzaine de septembre 1914, les armées allemandes de l'Ouest auraient été conduites d'une main plus ferme et plus vigoureuse qu'elles ne le furent.

Au reste, dans son livre, tout en parlant de son départ en termes extrêmement corrects et mesurés, tout en affirmant qu'il demanda son congé dans des sentiments de gratitude et de fidélité pour l'Empereur, Hindenburg ne cache pas qu'il trouva dur alors de se séparer de l'armée. Retiré à Hanovre de 1911 à 1914, il ne se sentait pas seulement confiant dans l'avenir et « soldat de cœur » ; il nourrissait aussi l'espoir assez anxieux qu'en cas de guerre on ferait appel à ce qui lui restait de forces. Aussi, plus ses réflexions sur la situation de l'Europe lui montraient la guerre imminente, et plus il se demandait : « M'emploiera-t-on? Pourquoi ne me pressent-on pas dès maintenant, à ce sujet? »

***

La grande guerre éclate enfin ; et, pendant trois semaines, tout en se réjouissant en bon patriote des premiers succès allemands à Mulhouse, à Liége et en Lorraine, Hindenburg se morfond dans l'inactivité ; est-il décidément oublié? Enfin, le 22 août, lui arrivent coup sur coup du grand quartier général de Coblentz, plusieurs télégrammes. Au premier, lui deman-

dant s'il est prêt à être employé, il répond laconiquement : « Suis prêt. » Le second lui annonce le passage prochain en gare de Hanovre du général Ludendorff, qu'on lui donne comme chef d'état-major et qui le mettra au courant. D'autres dépêches lui apprennent ce qu'on attend de lui : qu'il prenne le commandement en chef dans l'Est et qu'il y rétablisse la situation, sans évacuer d'un coup la Prusse orientale, sans se replier sur la ligne de la Basse-Vistule, comme on l'a proposé du quartier général de Marienburg, sous l'impression des échecs déjà subis et de l'immense supériorité numérique des Russes.

A trois heures du matin, Hindenburg, encore incomplètement équipé, attend à la gare le train spécial, annoncé de Coblentz, qui arrive bientôt. Ludendorff en descend de son « pas alerte », se présente et explique sommairement à son nouveau chef, d'après les renseignements que Moltke lui-même lui a donnés, la délicate situation où se trouve, en Prusse orientale, la VIIIe armée allemande. Refoulée peu à peu, depuis une huitaine de jours, sur Gumbinnen par l'armée russe du Niémen, venant de l'Est sous le commandement de Rennenkampf, elle voit de plus maintenant ses communications menacées à l'arrière. En effet, vient d'apparaître sur la frontière méridionale de la province une autre armée, celle de la Narew, sous Samsonoff, venant du Sud. Abandonnant par suite aux Russes le champ de bataille de Gumbinnen et renonçant à couvrir la place de Königsberg, la VIIIe armée a commencé, le 21 août, en partie à pied, en partie par chemin de fer, une retraite rapide vers le Sud-Ouest, en direction générale de la Basse-Vistule. Cette retraite, Ludendorff vient d'ailleurs, par télégrammes, de la ralentir et de l'infléchir plus au Sud encore, vers la région directement menacée par Samsonoff, au Sud-Ouest du principal chapelet des lacs masures. Le nouveau commandant de la VIIIe armée connaît particulièrement bien le théâtre d'opérations où la situation lui est ainsi décrite, remarquons-le en passant. Les points visés par Samsonoff, Wartenberg, Allenstein, Osterode, ne sont pas loin de son cher Neudeck ; il a jadis été employé à l'état-major de la division de Königsberg ; il a fréquemment pris part à des voyages d'état-major en Prusse orientale. Après

sa grande victoire, on racontera même qu'il a jadis empêché le desséchement des lacs masures, en faisant valoir auprès de Guillaume II leur extrême utilité stratégique. Il saura mieux que personne tirer savamment parti du terrain boisé, lacustre et marécageux où progresse lentement l'armée de la Narew. En « une demi-heure », il est d'accord avec son chef d'état-major sur les grandes lignes du plan à suivre pour chasser au plus vite les hordes cosaques de sa chère et familière Vieille-Prusse.

Le 23 août, au début de l'après-midi, débarquent à Marienburg, dans la vieille place créée par les Teutoniques pour contenir les Slaves, deux hommes résolus qui ne se connaissaient pas la veille et qui ont déjà pleine confiance l'un dans l'autre, se sentant nourris de la même doctrine de guerre et animés de la même audacieuse résolution. Dès le soir, ils peuvent télégraphier à Coblentz que toutes leurs dispositions sont prises pour attaquer, le 26 au matin, l'armée de la Narew. Il ne s'agit pas, Hindenburg le dit et le redit, de repousser celle-ci; il ne faut pas qu'elle revienne gêner les opérations contre Rennenkampf ; il faut donc « l'anéantir ».

Pour cela, on ne se borne pas à tirer des places fortes tout ce qui s'y trouve de soldats valides de tout âge ; on ose encore réduire les forces qui forment écran devant Rennenkampf à quelques régiments de cavalerie et à quelques brigades de landwehr. C'est à vingt-cinq mille hommes tout au plus, presque tous déjà assez âgés, qu'on confie, dans la quatrième semaine de guerre, la tâche d'observer, contenir ou ralentir les quatre cent mille soldats, jeunes et victorieux, dont dispose déjà Rennenkampf ; et cela au moment où les avant-gardes russes ne sont plus qu'à deux jours de marche du terrain choisi pour l'enveloppement d'au moins deux cent cinquante mille autres ennemis par cent soixante ou cent quatre-vingt mille Allemands. Et, si l'on gagne cette bataille, il faudra tout de suite en livrer d'autres, sans avoir à espérer de grands renforts avant octobre, tandis que de nouvelles masses russes viendront sans cesse renforcer ou remplacer les masses contenues, vaincues ou détruites. Dans les guerres modernes, il n'y a guère eu que l'aventureux Charles XII, le grand Frédéric, celui de la magistrale campagne de 1757, ou Napoléon Bona-

parte, le Bonaparte de la campagne d'Italie, le Napoléon de la campagne de France, pour oser prendre et conserver l'initiative dans des conditions non point identiques, mais comparables.

A leur tour, Hindenburg et Ludendorff se lancent pourtant, non sans bien des anxiétés, mais avec résolution, dans leur grande partie stratégique. En dépit de la tournure inattendue prise par les événements militaires en Occident, qui ralentira l'arrivée des renforts espérés pour l'automne et en réduira singulièrement la force numérique — Hindenburg se plaindra qu'on les lui mesure « au compte-gouttes » — cette partie sera poursuivie jusqu'au début de 1915, sauf un arrêt de quelques semaines imposé par l'hiver. Et sans doute les chefs allemands de l'Est subiront des revers au cours des trois phases de cette lutte ininterrompue. Mais ils ressaisiront alors bien vite l'initiative momentanément perdue ; et chaque phase se clora par un succès, tantôt considérable, tantôt relatif, mais toujours remarquable en proportion des effectifs allemands engagés. Hindenburg et Ludendorff devront sans doute en partie leurs victoires aux fautes des chefs des armées adverses, aux insuffisances de la tactique, de l'armement, du ravitaillement russes, et aux renseignements précis, parfois un peu trop providentiels [1] qui leur révéleront à temps les intentions du grand-duc Nicolas. Mais ils les devront plus encore à leur audace réfléchie, à la variété de leurs combinaisons, à leur maîtrise dans le déplacement rapide de leurs groupes de manœuvre et de choc. Et par-dessus tout, alors que, des chefs adverses, le seul grand-duc se montre malaisé à décourager, tenace, visant au grand, ils ont, eux, une foi invincible en leurs soldats et en eux-mêmes, une confiance illimitée dans la supériorité de l'effort bien conçu et de l'activité bien réglée sur le fatalisme, la passivité et la résignation.

Dans les opérations conduites exclusivement par Hinden-

1. Ainsi, c'est par « un ordre » trouvé sur un officier russe (tombé le 9 octobre sur le champ de bataille de Grojetz) que Hindenburg et Ludendorff auraient connu, de très bonne heure, le plan d'enveloppement « de grand style » de leur aile gauche devant Varsovie. (Hindenburg, *Aus meinem Leben*, p. 107 ; Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, p. 106.) Et le déchiffrement des radios du G. Q. G. russe (en soi très admissible) livre vraiment des renseignements d'un caractère bien confidentiel. (Hindenburg, p. 112, 115.)

burg et son état-major sur le front Est jusqu'en mars 1915, il est à la fois commode et conforme à la réalité des faits de distinguer trois phases, d'ailleurs d'inégale importance.

La première phase est celle de la lutte contre Samsonoff et Rennenkampf (août-septembre) pour la libération de la Prusse orientale ; elle débute par un véritable triomphe stratégique. A la bataille dite de Tannenberg (26-30 août), l'armée de la Narew, après s'être vainement acharnée contre le centre allemand, qui « mince, mais non faible » fléchit un peu, mais ne se rompt pas, est débordée, puis enveloppée par des attaques menées contre ses deux ailes, et presque entièrement détruite ou capturée. Les débris qui en restent se replient sur les places de la Narew, à une bonne journée de marche au sud de la frontière, et y restent désormais longtemps passifs. Mais le canon de Tannenberg ne s'est pas encore tu que Hindenburg et Ludendorff organisent et commencent déjà le transport vers le Nord-Est de la presque totalité de leur armée victorieuse : « Joyeuses et fières », les troupes reviennent contre Rennenkampf, contre l'autre envahisseur du sol sacré. Celui-ci, pendant que son camarade Samsonoff était peu à peu accablé, n'est pas resté absolument immobile, mais il ne s'en faut guère. Il a gagné un peu de terrain, mais lentement et surtout en direction de Königsberg, ne lançant d'ailleurs guère en avant que de la cavalerie, qui se replie à l'approche des vainqueurs de Tannenberg. Le 5 et le 6 septembre, les corps allemands se déploient et prennent contact avec les lignes russes ; le 7 s'engage la « première bataille de Masurie ». Fixé sur son front, du Kurisches Haff au chapelet des principaux lacs masures par l'attaque directe de neuf divisions allemandes environ, Rennenkampf est en même temps pris en flanc par cinq divisions d'infanterie et deux de cavalerie débouchant soit par le Sud des lacs, soit par les isthmes qui les séparent. Pour échapper au sort de Samsonoff, il n'a plus, le 9 au soir, qu'à battre en retraite. C'est ce qu'il fait dans la nuit du 9 au 10, évacuant, avec ses vingt-quatre ou vingt-cinq divisions d'infanterie fort éprouvées, tout le territoire prussien, et se repliant sur les forteresses du Niémen. On ne peut songer à le poursuivre, vu la situation des Autrichiens en Galicie, au delà du 14 septembre. Pourquoi, si lent à se mouvoir dans

l'offensive, Rennenkampf a-t-il su prendre si vite le parti de se replier, au lieu de chercher à « cueillir des lauriers » en contre-attaquant par son centre? La victoire eût été alors plus complète. En tout cas, à la mi-septembre, la Prusse orientale est momentanément dégagée; Hindenburg peut être employé ailleurs.

Alors commence (fin septembre) la deuxième phase ou « campagne de Pologne », qui se déroule tout entière, pour les Allemands, sur la rive gauche de la Vistule. Hindenburg et Ludendorff y conservent sans doute la haute direction de la VIIIe armée, d'ailleurs fort affaiblie. Mais ils assument plus spécialement le commandement particulier d'une IXe armée, organisée par eux sur la frontière silésienne, puis portée au nord de Cracovie, pour appuyer et couvrir un mouvement en avant des armées autrichiennes. Il s'agit pour celles-ci, battues à Lemberg au début de septembre, de revenir sur le San, de dégager Przemysl et ensuite la Galicie orientale; leur prestige et celui de la monarchie des Habsbourg exigent le succès. Mais, dans le déploiement de ses forces et dans la fixation des objectifs qu'il visera, Hindenburg doit, à son grand regret, se plier aux exigences du G. Q. G. allemand et du G. Q. G. autrichien, dont les conceptions sont dangereuses et exposent l'armée allemande à être débordée, si les Russes savent faire un judicieux emploi de leur supériorité numérique. A tous ses efforts pour qu'on assigne à la douzaine de divisions d'infanterie dont il dispose un front de déploiement et une direction de marche conformes à la saine doctrine de guerre, on oppose toujours, en raison des maudites « nécessités politiques », la même réponse : « Impossible ! » Ces gens-là n'ont donc pas lu ou pas compris Clausewitz?

Aussi, avant le milieu d'octobre, Hindenburg se trouve-t-il, sans en être très étonné, dans une situation extrêmement aventurée : à sa droite, les armées autrichiennes fléchissent ou vont fléchir sous le poids des masses russes; devant lui, les Russes tiennent bon sur la Vistule depuis le confluent du San jusqu'aux approches de Varsovie, et conservent, à Ivangorod et en aval, des têtes de pont sur la rive gauche du fleuve, qu'ils restent libres de franchir. Enfin au Nord, les « corps sibériens, complets et frais, élite des troupes russes », vont

déboucher par Varsovie contre l'aile gauche allemande, étirée et réduite à de bien maigres effectifs par les fatigues et les combats. Après quelques jours d'efforts pour remanier son dispositif, en y faisant place à des Autrichiens, après un essai pour opposer à l'aile marchante des troupes russes une sorte d'équerre (dont la branche Ouest-Est pourrait peut-être tenter de prendre en flanc l'ennemi lancé contre la branche Nord-Sud, mais se trouve bientôt elle-même trop découverte), il faut se rendre à l'évidence. Quel que soit le dispositif adopté, une soixantaine de bataillons allemands valeureux, mais anémiés, ne peuvent arrêter longtemps, à l'aile gauche, les « deux cent vingt-quatre » bataillons au grand complet que pousse en avant la « volonté de fer » du grand-duc Nicolas, d'autant plus que, sur le San et devant Ivangorod, les Autrichiens sont décidément eux-mêmes débordés et bousculés.

Alors, sans qu'on se laisse impressionner par l'inévitable contre-coup sur l'opinion européenne et allemande, on prend le grand parti. Et le 27 octobre commence la retraite générale, pour les Allemands vers la frontière silésienne, pour les Austro-Hongrois vers la Dunajec, un peu en avant de Cracovie : retraite bien réglée s'il en fut jamais, et qui rend la poursuite difficile. Cependant, et non sans raison, les Russes chantent victoire ; l'émoi se répand dans l'Allemagne orientale ; et même à Berlin on s'inquiète pour la riche Silésie. L'étoile du vainqueur de Tannenberg s'éclipserait-elle déjà? Jamais Bonaparte ne déploya plus de savante hardiesse et ne dressa de plus beaux plans d'action militaire qu'aux jours où il levait le siège de Mantoue, pour disperser les Autrichiens dans les combats de Castiglione, où il évacuait Vérone, pour retourner la situation par le vigoureux effort d'Arcole. Jamais, à leur tour, Hindenburg et Ludendorff n'ont davantage espéré de l'avenir qu'au cours de la quinzaine où les Russes poursuivaient, d'assez loin, en raison des destructions de chemins de fer et de routes, leurs arrière-gardes en direction de la frontière silésienne. Leur commandement sur tout le front Est, sur la VIIIe et la IXe armée est alors officiellement confirmé, étendu aux régions militaires de la frontière, rendu plus libre de ses mouvements par l'attribution d'un commandement spécial à chacune des deux armées dont ils disposent.

Et, dans le mystère et dans la hâte, Hindenburg et son *alter ego* rassemblent sur la frontière posnanienne, de Gnesen à Thorn, les meilleurs éléments de l'armée qui achève sa retraite, des divisions tirées encore de la Prusse orientale, un peu de cavalerie venue du front occidental : masse solide de troupes d'élite, éprouvées dans la fournaise des batailles antérieures, mais qui ne dépasse pas, tout largement compté, un effectif de deux cent cinquante mille hommes. Et, partout ailleurs, de Cracovie à Gnesen, le long de la Wartha, comme de Thorn au Niémen, sur la frontière des deux Prusses, il ne reste plus que des cordons minces de landwehr et de landsturm ; plus en arrière, dans les places fortes de Posen, de Thorn, de Graudenz, de Königsberg, il n'y a plus que des auxiliaires ou des éclopés.

Qu'importe? Ce n'est pas en la couvrant de front qu'on sauvera la Silésie ; c'est en tombant dans le flanc du grand-duc. L'ennemi, qui arrive sur la Haute-Wartha, compte — on le sait par un radio intercepté et déchiffré, naturellement — franchir partout la frontière silésienne le 14 novembre. Or, le 11, attaqué de la Wartha à la Vistule, là où il n'a lui-même qu'un rideau de surveillance, il est culbuté partout ; et le nouveau commandant de la IXe armée, Mackensen, pousse, rapidement d'abord, en direction de Lodz et de Varsovie même, remontant rapidement la rive gauche du grand fleuve polonais. A la vérité, plus alerte et moins facile à troubler que les généraux qui lui sont subordonnés, le grand-duc Nicolas amène lui-même des corps d'armée, cherche à son tour à prendre en flanc la contre-offensive allemande, l'arrête ici, la ralentit là, perd Lodz, mais tient bon sur la Bzura, à deux jours de marche en avant de Varsovie. En fin de compte, malgré les renforts qui arrivent peu à peu de l'Ouest à Hindenburg, la bataille d'Ypres étant close, les combats acharnés de la fin de novembre et du début de décembre aboutissent seulement à la stabilisation du front de la Dunajec à la Bzura par la Nida et la Pilitza. Mais ce front est plus voisin de Varsovie que de la Posnanie ou de la Silésie. Pour reprendre une expression de Hindenburg, « le monstrueux *rouleau* slave, que nous avions voulu faire rétrograder vers l'Est, ne se déplaçait plus que latéralement ». Disposant en tout, et seulement vers

la fin de la « campagne de Pologne », d'environ un demi-million d'Allemands, très inégalement répartis sur un front d'au moins six cents kilomètres, Hindenburg et Ludendorff ont d'abord fait reculer de plusieurs marches, puis fixé sur place un nombre au moins triple de Russes. Et le résultat acquis a d'autant plus de valeur que, sur toute leur étendue, les tranchées allemandes du front Est vont maintenant d'obstacle naturel en obstacle naturel; que des rivières, des marais, des lacs consolident la frontière militaire temporaire de l'Empire.

La troisième phase des opérations conduites sur le front Est par Hindenburg débute à la fin de janvier 1915 pour se terminer au début de mars. C'est celle de la délivrance définitive de la Prusse orientale, envahie de nouveau par l'Est, en novembre, mais beaucoup moins profondément qu'en août précédent. Pour la libérer, Hindenburg, sous le commandement duquel on vient de mettre une nouvelle armée, la Xe, engage, d'abord par des diversions, puis, à partir du 5 février, par de vigoureuses attaques directes contre les ailes ennemies, la deuxième bataille ou « bataille d'hiver » de Masurie. Ce nom seul évoque pour Hindenburg tant de fatigues et de trépas lamentables de jeunes soldats, tant de souvenirs sinistres sur le « vent glacial » et sur « l'engourdissement meurtrier » qu'il aime mieux se borner à rappeler, après un bref aveu du prix de revient [1], les grands résultats obtenus : la forêt d'Augustow devenant le « Sedan » de la Xe armée russe, cent mille ennemis emmenés prisonniers en Allemagne, toutes les diversions tentées par le grand-duc repoussées avec d'immenses pertes pour les Russes, et la frontière orientale de l'Allemagne complètement libérée et désormais mise en sûreté. Mais ces grandes hécatombes ne peuvent rien ajouter ni à sa gloire ni à son prestige. L'un et l'autre sont à leur comble depuis qu'en novembre 1914 il a arrêté la ruée russe. C'est alors que, le premier parmi tous les généraux des belligérants, il a reçu le bâton de feld-maréchal comme récompense pour ses victoires. En même temps son chef d'état-major, très jus-

1. Falkenhayn, *le Commandement suprême*, p. 47, constate que les troupes de la Xe armée allemande restèrent épuisées pendant longtemps de l'effort qu'elles avaient fourni en février 1915.

tement associé à sa gloire, a été fait général-lieutenant. Tannenberg et la fin de la campagne de Pologne ont suffi à rendre célèbre dans le monde entier le nom de Hindenburg, désormais rangé par l'opinion au nombre des grands capitaines. L'avenir peut accroître ses responsabilités et son rôle, non sa réputation et sa popularité.

(*La fin prochainement.*)

PIERRE CONARD

LES ENNEMIS DE LA FEMME [1]

Alice avait passé la première année de solitude dans l'attente des lettres qui arrivaient du front d'une façon irrégulière. Les joies étaient rares. Georges n'était venu à Paris qu'une fois en permission pour passer la moitié d'une semaine avec elle. De temps en temps, elle recevait aussi la visite des camarades de l'aviateur et accueillait leurs nouvelles avec des sourires et des larmes. Son fils avait été décoré de la Croix de guerre après un combat aérien. Elle avait découpé le petit entrefilet consacré à ce fait d'armes et l'avait épinglé sur la soie qui tapissait sa chambre à coucher. Elle passait des heures à contempler ces lignes : « Bachellery (Georges), aviateur, a donné la chasse à deux avions ennemis au delà de nos lignes, et... »

Ce Bachellery (Georges) était son fils — son fils ! Il lui était indifférent qu'on n'en sût rien. Son orgueil semblait s'accroître dans le mystère. C'est dans ses entrailles que s'était formé ce jeune homme beau, fort et pur comme un héros de légende. Tous les hommes qu'elle avait connus autrefois en étaient enlaidis et diminués ; c'étaient des êtres inférieurs, appartenant à une autre humanité, dont elle voulait oublier l'existence.

Survint l'accident stupide et la nuit s'abattit sur elle. L'avia-

[1] Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 février 1921.

teur était sorti par une belle matinée sur son avion de chasse et s'était élevé à travers les nuages à la recherche de l'ennemi, avec la confiance joyeuse d'un jeune paladin en quête d'aventures. Soudain, un léger dérangement du moteur, dû à une négligence des mécaniciens, quelque chose d'insignifiant en temps ordinaire, le mit dans l'impossibilité de poursuivre son vol ; il fallait descendre ; mais le vent et la malchance le faisaient atterrir dans les lignes allemandes.

— Cent mètres plus près et il tombait parmi les siens. Que veux-tu? J'étais trop heureuse ; je devais faire connaissance avec la vraie douleur... Je t'avoue qu'au premier moment j'éprouvai presque de la joie, la joie égoïste d'une mère. Prisonnier ! C'était son existence assurée. Je n'avais plus à craindre qu'on me le tuât dans un combat aérien. Il n'était plus exposé au danger de mourir écrasé ou brûlé sous son appareil en pièces. Mais ensuite !...

Ensuite, cette sécurité qui plaçait son fils en marge de la guerre devint son tourment. Elle envia l'époque où il affrontait le danger tous les jours, mais où il était libre. Les journaux parlaient des misères des prisonniers, de leur entassement dans des baraquements fétides, de la faim dont ils souffraient. Sa propre vie, confortable et facile, lui devint un remords continuel. En s'asseyant à table, en contemplant son lit moelleux, en percevant en hiver la caresse tiède du calorifère, alors que les carreaux étaient fleuris par la gelée blanche, elle croyait usurper indignement quelque chose qui ne lui appartenait pas. Son fils ! son pauvre fils vivant comme un chien sans maître, étendu sur la paille, tenaillé par le supplice de la faim ! Jamais elle ne s'était imaginé que le sort lui réserverait cette ironie.

Elle s'agita les premiers mois avec la tendresse agressive et irraisonnée de la femelle qui voit ses petits en danger. Elle courut de ministère en ministère et mit en jeu toutes ses relations. Mais les mères étaient si nombreuses !... On ne pouvait cependant pas engager, pour elle, des pourparlers diplomatiques. Elle envoyait tous les jours aux bureaux chargés des secours aux prisonniers de grands colis de vivres destinés à son fils. On finissait par ne plus les recevoir. Le service ne pouvait s'occuper uniquement du protégé de la

duchesse de Lisle. Des milliers et des milliers d'hommes se trouvaient dans le même cas. Et elle ne pouvait crier : « C'est mon fils ! » Cette révélation scandaleuse n'eût rien avancé. Elle continua donc à remettre ses colis régulièrement. S'ils ne devaient pas être pour son Georges, du moins serviraient-ils à rassasier d'autres faims. Elle connut la magnanimité des immenses douleurs. Elle fit ses présents comme une mère qui, en priant pour son fils mourant, prie aussi pour les autres malades, persuadée que, à cause de cette générosité, ses prières seront mieux exaucées.

Et puis, le doute cruel était venu !... Les employés, en prenant ses paquets, souriaient tristement. Il était presque sûr que les gardiens s'en empareraient. Tous les comestibles de prix qu'elle destinait à son fils serviraient aux réservistes boches chargés de la garde des prisonniers pour souper joyeusement en buvant à la gloire de leur kaiser et au triomphe de l'Allemagne sur le monde entier. Mon Dieu ! que faire ?...

Parfois, mais rarement, lui parvenait, avec un retard considérable, une carte postale contrôlée par la censure allemande. Pas plus de quatre lignes écrites comme par les enfants à l'école, sous le regard du maître placé derrière eux. Mais c'était l'écriture de son Georges. « Je vais bien. Nous sommes bien traités. Envoie-moi des colis. » Elle passait de longues heures à regarder ces lignes timides et trompeuses. Elles acquéraient pour elle une physionomie nouvelle. Elles signifiaient autre chose : la vérité. Elle se rappelait les récits de captifs moribonds venus de ces camps de suppliciés, et les lignes semblaient balbutier dans un gémissement d'enfant malade :

« Maman... faim. J'ai faim ! »

— Je suis allée trois fois en Suisse, Michel... J'ai même proposé à Paris qu'on me fournît les moyens de passer en Allemagne comme espionne, mais on s'est ri de moi... On avait raison. Il s'agissait bien d'espionnage ! Mon fils... c'est mon fils que je voulais voir. Je rencontrai, en Suisse, deux invalides qui venaient d'être échangés et qui arrivaient du camp où était interné mon Georges. Ils connaissaient l'aviateur Bachellery. Il avait tenté de s'évader à cinq reprises. Il jouissait d'une certaine renommée parmi ses compagnons

de misère pour la hauteur avec laquelle il affrontait les gardiens les plus cruels... Les dernières nouvelles étaient incertaines. Ils ne l'avaient plus revu, mais ils croyaient qu'il devait se trouver dans un autre camp de prisonniers, un camp de « représailles », très loin, près de la Pologne, où l'on entassait, sous une discipline cruelle, les soldats rebelles et ceux qui étaient considérés comme dangereux.

Sa voix tremblait de colère en prononçant ces mots. Elle voyait son fils traînant des chaînes et roué de coups comme un esclave. Ah ! que n'était-elle un homme pour qu'on la laissât seule en face du lugubre histrion à la moustache en croc qui faisait gémir de douleur tant de millions de femmes !...

— Et penser qu'il s'est trouvé des exaltés pour tuer des chefs de gouvernement insignifiants ou bons !... Et pas un n'a songé à supprimer le kaiser ! Qu'on ne me parle pas des anarchistes !... Je n'y crois pas.

Cette fureur s'évanouit aussitôt. Sa douleur désespérée la fit de nouveau gémir. Elle se souvint d'une photographie qu'elle avait vue dans les journaux : le supplice du poteau appliqué par les Allemands dans les camps de représailles. On voyait un Français, l'uniforme en haillons, attaché à un poteau, au milieu d'une plaine couverte de neige, exposé pour de longues heures à un froid meurtrier. C'était la peine de mort appliquée hypocritement, avec des raffinements sauvages. On ne pouvait distinguer les traits de ce malheureux Christ à la tête inclinée sur la poitrine. Peut-être était-ce son fils. Et si ce n'était Georges, il avait certainement dû subir le même supplice.

— Comment vivre dans cette angoisse sans fin?... On ne m'a pas laissée retourner en Suisse : le permis m'a été refusé. Je ne sais rien et il est des moments où je crois que ma tête va se briser. C'est pourquoi j'évite de rester seule, c'est pourquoi je joue : j'ai besoin de voir du monde, de parler, de fuir mes pensées... Je n'ai reçu, depuis, qu'une carte postale de Georges sans date, sans lieu de provenance et conçue à peu près dans les mêmes termes que les autres. C'est son écriture et cependant elle a l'air d'avoir été tracée par une autre main. Ah ! que ne me révèle cette écriture ! Je le vois comme l'autre,

comme le malheureux attaché au poteau, couvert de haillons, décharné comme un squelette... Mon fils !

Lubimoff fut obligé de lui saisir les mains fortement, de les tirer vers lui pour la retenir et l'empêcher de se jeter sur le lit dans des convulsions désespérées. Il regretta d'être venu et d'avoir provoqué, par sa curiosité, une confession qui éveillait les chagrins de cette femme.

Elle remarqua l'émotion de Michel, et elle en fut un peu calmée.

— Ah ! si j'étais encore riche ! Je connais la puissance de l'argent. J'aurais soulevé les hommes et même les gouvernements. J'aurais écrit au kaiser ou à Hindenburg en leur envoyant un million, deux millions, ce qu'ils auraient voulu. « Puisque vous rétablissez l'esclavage et pillez les populations, voici de l'or. Rendez-moi mon fils. » Et je l'aurais de nouveau près de moi. Mais je suis pauvre !... Si tu savais comme j'aime l'argent maintenant ! Je rêve de frapper un grand coup, de gagner en deux ou trois jours cinq cent mille francs ou un million. Quelle joie, quand je reviens du Casino avec quelques milliers de francs ! « C'est pour lui envoyer des paquets... pour que mon pauvre petit mange. » J'écris aux fournisseurs ou je cherche moi-même, en me rappelant ce qu'il aime le plus. Tu es riche, tu ignores les difficultés actuelles... Autrefois, moi non plus je ne savais rien de tout cela... Pourtant je lui adresse ce que je peux trouver de mieux et suis fière de lui dire par la pensée : « C'est avec l'argent que maman a gagné pour toi... c'est avec mon travail. » Ne ris pas, Michel. C'est la vérité. A quoi pourrais-je bien travailler?... La seule chose qui me tracasse, c'est l'adresse de ces envois. « Pour l'aviateur Bachellery, prisonnier en Allemagne. » C'est tout. Et il y a tant de prisonniers ! Presque tous mes envois doivent se perdre, mais il en recevra bien un, ne crois-tu pas?

Michel accueillit cette question anxieuse avec un vague geste de résignation. Oui, peut-être, c'était à peu près sûr.

Alice manifesta soudain une certaine confiance. Il y avait huit mois qu'elle ne savait rien de lui. Mais bien des mères étaient dans le même cas. Il ne fallait pas désespérer. Des hommes qu'on avait crus morts au début de la guerre ren-

traient chez eux après une longue captivité. Et puis, était-il logique que son fils mourût de faim et de misère comme un mendiant?...

— Tout m'annonce une bonne nouvelle. Le malheur ne peut durer aussi longtemps, ne crois-tu pas? C'est comme au jeu ; la malchance finit par se lasser. Ce qu'il faut, c'est avoir la force de lui résister... Je devrais être contente. C'est à peine si l'émotion m'a laissée dormir cette nuit... J'ai dépassé la trentaine, tu sais ! ces trente mille francs qui semblaient être la limite de ma veine. Hier soir j'en ai gagné quatrevingt mille. Ton ami Lewis était furieux. Gagner en se moquant des règles, il croit que cela n'arrive qu'aux femmes.

Elle devina dans le regard du prince son étonnement de cette gaieté succédant aux larmes.

— Je ne peux rester seule. Je suis hantée par les souvenirs ! Peut-être m'as-tu entendue chanter quand tu montais. C'est une chanson anglaise que chantait mon fils. Le matin j'allais l'écouter derrière sa porte, comme une amoureuse qui se contente d'entendre la voix de l'homme aimé pendant qu'elle l'attend. Je la répète machinalement quand je suis seule. Je m'imagine que c'est Georges qui chante, et mes yeux se remplissent de larmes.. Mais ce sont des larmes de tendresse... de douces larmes... En faisant mon lit, je croyais l'entendre comme lorsqu'il allait et venait dans sa chambre et que je l'épiais de l'autre côté de la porte. Ma voix était sa voix. Aussi, quand tu es entré, me suis-je sentie défaillir. J'ai cru un instant que c'était lui. Quelle émotion que de le revoir !... Car je le reverrai. Le malheur ne peut durer éternellement. Ne crois-tu pas que je le reverrai?...

Une lointaine vision d'espérance souriait à ses yeux entr'ouverts. Et Michel, qui était longtemps demeuré sans parler, voulut lui donner du courage. Pauvre femme ! Oui, elle reverrait son fils. A cet âge, on résiste à toutes les fatigues. Il reviendrait. Ils seraient encore heureux tous les deux et l'infortune présente ne serait plus qu'un mauvais rêve.

— Et puis, je t'aiderai. Il faut agir activement pour qu'on te rende ton fils. J'écrirai au roi d'Espagne. Je le connais. Il a

déjeuné un jour à bord de mon yacht, à Saint-Sébastien. J'ai d'excellents amis à Paris, des hommes politiques, des diplomates ; je vais leur écrire à tous... Et en dernier lieu, si nous n'aboutissons pas, je chercherai à faire parvenir par un gouvernement neutre une lettre à Guillaume II. Peut-être m'écoutera-t-il. Il doit se souvenir de moi, de sa visite à mon yacht...

Ce fut elle qui, cette fois, lui saisit les mains. Elle le regardait fixement, les yeux mouillés de larmes, et elle souriait.

— Comme tu es bon ! — s'écria-t-elle après un long silence. Comme nous nous connaissions mal ! Il a fallu ce malheur pour que nous puissions nous voir tels que nous sommes. Tu m'as d'abord offert de secourir ma pauvreté ; tu veux maintenant me rendre mon fils...

Elle se laissa entraîner par un élan affectueux. Lubimoff vit sa tête s'incliner, il sentit deux baisers sur sa main et il entendit une voix qui gémissait : « Merci... merci. » Il se leva. Il ne pouvait tolérer ce geste humble. Mais elle se redressa en même temps, s'élança sur le prince, lui prit la tête et le baisa au front.

Une vague de parfum charnel, semblable à celle qui l'avait enveloppé lorsqu'il avait reçu le drap en plein visage, bouleversa de nouveau son organisme. C'était sans doute un simple baiser de reconnaissance, l'impulsion d'une mère qui exprime ses sentiments un peu trop violemment. Malgré cela, le trouble qui le dominait, voluptueux et cruel à la fois, lui fit ouvrir les bras pour s'emparer de ce qui était à sa portée... Mais ses mains n'étreignirent que le vide.

Regrettant ce qu'elle avait fait, Alice s'était rejetée en arrière en reculant de quelques pas. Elle était dans l'embrasure de la porte toute prête à prendre la fuite. Elle arrangeait ses cheveux machinalement et séchait ses larmes pendant qu'une rougeur s'étendait sur son visage.

— Je suis folle ! — murmura-t-elle. — Pardonne-moi. Mais je te suis si reconnaissante de vouloir m'aider !...

En bas, dans le jardin, on entendait la voix du jardinier appelant son chien qui ne cessait d'aboyer devant la villa, comme s'il flairait la présence d'un intrus.

— Allons-nous-en ! — ordonna Alice avec gravité. — Les femmes de chambre vont rentrer de la messe. Je ne veux pas qu'on nous voie dans ma chambre. On pourrait croire...

Lubimoff qui s'était ressaisi admira son geste pudique, son inquiétude timide en prononçant ces mots. La femme du studio de l'avenue du Bois surgit à nouveau dans sa mémoire : il se souvint de ses théories audacieuses. Était-ce vraiment la même ?...

— Reviens me voir, — lui dit Alice à voix basse en l'accompagnant jusqu'à la grille. — Maintenant tu sais tout. Tu es le seul. Il me sera doux de parler de lui avec toi et d'être aidée et consolée par toi.

Pendant les heures suivantes le prince songea longuement à toutes ces nouvelles apprises d'un seul coup !... L'existence insoupçonnée de ce fils, l'amoureuse farouche convertie en mère, ses larmes, son tourment silencieux qu'elle traînait à travers une vie folle ! Et par-dessus toutes ces surprises, celle qu'il avait éprouvée en lui-même, la résurrection de l'homme de jadis, le retour à la servitude charnelle.

Pour oublier cette dernière impression, il concentra son attention sur les révélations de la duchesse et sur ses douleurs de mère. Malheureuse Alice ! En la voyant pauvre et attristée, sans autre aide que celle qu'il pourrait lui offrir, il commençait à éprouver pour elle une affection réelle.

Il la revoyait telle qu'il l'avait contemplée dans la chambre à coucher, les yeux humides, agrandis par la douleur, une larme perlant à ses paupières, tragiquement belle, comme les vierges qui gardent sur leurs genoux le corps du crucifié... *Mater Dolorosa !*

« Comme si j'allais devenir amoureux d'elle ! se dit-il. Je l'aime comme je n'aurais jamais cru que je l'aimerais. Mais elle n'est pour moi qu'une amie, une camarade digne de pitié que je dois protéger. »

A l'heure du déjeuner, Spadoni ne se présenta pas à la Villa. Atilio l'avait vu au Casino avec des Anglais de Nice. Ils devaient être en train de déjeuner à l'hôtel de Paris pour parler de nouvelles combinaisons. La dernière consistait à jouer à quatre, à différentes tables, en suivant un « système » commun que le pianiste jugeait infaillible.

Après le café, tous les hôtes de la luxueuse Villa se séparèrent.

Castro sortit le premier en annonçant qu'il se rendait au Casino. Quelque chose lui disait que ce serait une « belle journée ». Il songeait à un croupier qui commençait son service à trois heures et demie. Il connaissait sa façon de lancer la bille. Chacun a sa spécialité. Les uns ont la main longue, les autres courte. Celui-ci faisait tomber souvent la bille sur le 17, son numéro.

Novoa sortit derrière lui, mais avec moins de franchise. Il balbutia en rougissant pour prendre congé du prince. Peut-être passerait-il l'après-midi avec ses amis de Monaco, peut-être ferait-il une petite promenade sur le chemin de Nice jusqu'à Cap-d'Ail ou Beaulieu. C'était la confusion du monsieur que ne sait pas mentir.

Le prince resta seul. Il regarda la mer un instant, puis il changea de fenêtre et contempla ses jardins. Il pressa le bouton d'une sonnerie pour faire venir Don Marcos. Il n'avait rien à lui dire, mais il avait besoin de le voir pour ne pas se trouver seul. Une des vieilles femmes de chambre vint le prévenir que le colonel était parti pour Monte-Carlo.

— Lui aussi ! — dit le prince.

Il prit son pardessus et son chapeau et il traversa le jardin en laissant la Villa derrière lui. Abandonnée, elle lui parut plus grande et il lui sembla que son silence irrité équivalait à une protestation muette. C'est pour cela qu'elle avait été construite et qu'elle avait coûté tant d'argent !

Michel marchait vite, et il arriva bientôt an Casino. Il traversa le grand atrium à colonnes de jaspe et pénétra dans les salles de jeu. Une grande agitation y régnait. Tous ceux qui avaient accès aux salons privés s'y pressaient. Michel suivit le mouvement général.

Les curieux passaient avec indifférence devant les premières tables pour se masser autour de la dernière, celle du « trente et quarante ». Que se passait-il donc? En avançant la tête entre les épaules de deux curieux, le prince aperçut Alice assise devant la table l'air pensif. Tous les regards étaient fixés sur elle. Devant ses mains s'entassaient plusieurs liasses de billets de banque et de nombreuses piles de jetons, des jetons ovales de cinq cents francs et des plaques rectangulaires de cinquante louis.

Elle leva soudain la tête, elle aperçut Michel et le salua avec un sourire de bonheur. On eût dit qu'elle l'embrassait du regard. Avec cette soumission des foules qui se sentent dominées par l'enthousiasme ou l'étonnement, tous ouvrirent les yeux pour connaître l'homme ainsi accueilli par l'héroïne. Le prince se sentit flatté dans sa vanité, comme lorsqu'une artiste célèbre le saluait de la scène et continuait à chanter, les yeux fixés sur lui, pour lui dédier ses roulades. Alice semblait lui offrir sa gloire.

Elle ne tarda pas à se recueillir de nouveau. On aurait pu croire qu'un être puissant et invisible se tenait derrière sa chaise, et se penchait pour lui souffler à l'oreille le conseil avisé, la résolution inespérée, l'audace originale. Ses yeux, brillants d'une lueur phosphorescente, contemplaient ce que nul ne pouvait voir. Sa bouche muette frémissait dans des contractions nerveuses, comme si elle causait avec un être mystérieux. Michel devina près d'elle la puissance démoniaque des heures inoubliables, celle qui inspire aux artistes l'accord magistral, la parole lumineuse, le coup de pinceau suprême.

Elle s'était lancée dans le grand jeu. Elle avançait d'une main négligente une colonne de douze jetons rectangulaires terminée par un jeton ovale : douze mille cinq cents francs, la mise la plus élevée qu'il soit permis de risquer au « trente et quarante ». Le public, avec l'idolâtrie qu'inspirent les vainqueurs, s'intéressait à *la* duchesse, comme si chacun espérait partager ses bénéfices. Tous pressentaient son triomphe. Et lorsque, en effet, elle gagnait, un murmure de satisfaction, un soupir de soulagement s'élevaient du cercle de curieux qui se pressaient contre le dossier des chaises occupées par les joueurs. De temps en temps il lui arrivait de perdre, et le profond silence qui s'ensuivait était un silence de commisération sympathique. Quelquefois, après avoir avancé la pile de jetons, elle levait les yeux comme si elle écoutait son collaborateur invisible, remuait la tête en signe d'assentiment et reprenait sa mise. Un murmure de satisfaction se faisait entendre quand elle avait retiré son argent à temps.

Beaucoup calculaient d'un regard de convoitise les sommes qui s'entassaient devant ses mains.

— Elle en est déjà à trois cent mille... Peut-être plus... Je souhaite qu'elle gagne des millions !... Quel plaisir que de voir sauter le Casino !

Il s'en fallait de peu que quelques-uns n'accueillissent par des applaudissements les triomphes répétés de la duchesse. Ceux qui avaient perdu ce jour-là éprouvaient la joie de la vengeance. « Quelle journée !... Ce n'est pas souvent qu'on voit cela ! » Ils souriaient et se poussaient du coude en constatant le va-et-vient des inspecteurs, la présence d'employés importants qui s'efforçaient de dissimuler leurs impressions, la mine allongée de ceux qui revenaient de la caisse centrale avec de nouvelles plaques de mille francs pour payer cette dame qui, par trois fois, avait laissé la table sans un sou. La nouvelle de son succès circulait dans tout l'édifice. A l'heure actuelle, les membres de l'administration devaient être en train de commenter dans leur bureau du premier étage cette mauvaise plaisanterie que le hasard se permettait de leur infliger. Quelque chose d'extraordinaire et de troublant, pareil au souffle d'une révolution, s'étendait jusqu'aux derniers coins. Ceux qui n'étaient pas autorisés à entrer dans les salles réservées questionnaient ceux qui en sortaient et se répétaient les nouvelles avec l'exagération de l'enthousiasme. Dans les vestiaires, les lavabos, les corridors, les souterrains, dans tous les recoins où les domestiques, les femmes de chambre et les pompiers vivent éternellement sous une lumière artificielle, la nouvelle secouait la tranquillité somnolente du personnel subalterne et provoquait cette satisfaction mêlée d'inquiétude que les mauvaises affaires de leurs patrons inspirent aux petites gens.

— Il paraît qu'en haut une duchesse a raflé un million... Non : on dit maintenant qu'elle en gagne deux.

Et, après avoir fait tout le tour de l'édifice, les deux millions en avaient engendré un troisième. Une demi-heure plus tard, les modestes serviteurs qui vieillissaient en vivant du jeu sans l'avoir jamais vu de près, en ajoutaient encore un.

Michel éprouva soudain une grande colère contre cette femme chanceuse. Après un salut souriant, elle ne l'avait plus regardé. Ses yeux s'étaient posés plusieurs fois sur lui machinalement sans le voir. Il n'était qu'un des nombreux

spectateurs de son triomphe. En ce moment il n'existait pour elle au monde que les cartes.

Le dépit fit éprouver à Michel une indignation de moraliste. Il lui était parfaitement égal qu'Alice ne fît aucun cas de lui. Il se le répéta plusieurs fois : oui, parfaitement égal. Elle n'était pas sa maîtresse et il n'existait entre eux aucune affection profonde. Mais son fils !... Si quelqu'un lui parlait de l'aviateur prisonnier, il lui faudrait faire un effort pour se rappeler son existence. Et quelques heures auparavant elle pleurait sincèrement sur sa captivité !...

C'en était trop pour le prince. Sa sévérité ne pouvait accepter cette indifférence. Et se frayant un chemin parmi la foule, il se détacha de l'épaule de Spadoni, qui se trouvait par hasard près de lui et contemplait avec des yeux d'hypnotisé les trésors croissants de la duchesse.

Lubimoff se promena dans la salle. Il méprisait l'égoïsme d'Alice, mais n'avait pas la force de s'éloigner. Il avait besoin d'être près d'elle. Il voulait savoir jusqu'où pouvait aller son insensibilité.

Il se cogna contre un monsieur qui marchait parmi les tables en agitant ses mains derrière le dos et en mâchonnant des phrases inintelligibles. C'était son ami Lewis.

— Vous avez vu comment elle joue? — dit-il avec colère. — Comme une brute... comme une véritable brute... On ne devrait pas laisser entrer les femmes.

D'accord avec les règles et l'expérience, il avait perdu tout l'après-midi. Il ne lui restait même plus d'argent pour ses whiskys ; on devrait lui faire crédit au bar. Puis se rappelant soudain que madame de Lisle était parente de Lubimoff, il ajouta :

— J'en suis désolé pour elle, mais elle joue comme une imbécile.

Et il lui tourna le dos pour continuer son monologue furibond.

Don Marcos passa rapidement sans voir le prince, en se frayant un passage à travers les curieux, avec son autorité de personnage décoratif. La nouvelle avait circulé au théâtre, et nombre de spectateurs renonçaient aux dernières scènes de l'opéra, pour être témoins de cette chance invraisemblable.

Dans un angle à peine éclairé, Michel vit Novoa qui occupait un divan avec Valérie, la suivante de la duchesse. Ah ! le farceur ! C'est comme cela qu'il allait passer l'après-midi à Monaco ou se promener sur la route de Nice? Mais ceci était peut-être exact. Il avait dû attendre Valérie qui revenait de son déjeuner.

Tous deux devaient se trouver depuis longtemps dans la pénombre de ce coin, insensibles à ce qui les entourait, sourds aux commentaires.

Lubimoff passa plus d'une heure, moelleusement plongé dans un fauteuil du bar, en écoutant Castro qui n'avait pas tardé à le rejoindre. Les branches des grands arbres de la terrasse griffaient doucement les carreaux des fenêtres dans la pénombre du crépuscule.

Atilio vint à son tour auprès d'eux et extériorisa sa mélancolie en déplorant la frugalité du thé. Des amandes grillées et des pommes de terre frites à la vapeur, telles étaient les seules délicatesses gastronomiques qu'il était possible d'offrir, à cause de la guerre, dans cet endroit fréquenté par les riches. Puis, sans transition, il maudit la passion du jeu, qui tient les femmes, lorsqu'elles n'ont pas l'amour pour assouvir leur imagination.

Il signala discrètement une personne d'un certain âge, peinturlurée et modestement vêtue, assaillie avec des gestes suppliants par deux autres femmes, élégantes et jeunes. On devinait qu'elles n'étaient entrées là que pour traiter une affaire, loin de la curiosité qui règne dans les salles de jeu.

— Elles veulent lui emprunter de l'argent et la dame se fait tirer l'oreille, — continua Castro. — C'est peut-être la seconde ou la troisième fois de la journée. Cette femme est une rivale du petit vieux qui porte à sa boutonnière une médaille du Sacré Cœur. Un fameux usurier, celui-là ! Il a débuté comme garçon de café et doit avoir à peu près deux millions, après trente ans d'industrie honnête. Il destine tout ce qu'il possède au village de la Turbie qui l'a nommé son bienfaiteur. Il distribue des gravures de saints, il a reconstruit l'église... Attention ! La dame s'amadoue. Le prêt va s'effectuer.

Mais des joueurs qui entraient furent interpellés par les gens assis au bar.

— Est-ce qu'elle gagne toujours?...

Ils faisaient allusion à madame de Lisle. Les nouvelles ne concordaient pas. Les uns avaient l'air indigné, « oui, sa veine continuait d'être aussi insolente ». L'enthousiasme du premier moment avait disparu. Une pointe d'envie se manifestait dans les propos et les regards. D'autres, poussés par le même sentiment égoïste, prenaient plaisir à marquer une baisse dans cette chance merveilleuse. Elle perdait et gagnait. Ses bons coups n'étaient plus aussi fréquents, mais de toutes façons, si elle se retirait immédiatement, elle emporterait peut-être trois cent mille francs.

Atilio et le prince virent Lewis, debout devant le comptoir, buvant l'un de ces whiskys qui lui redonnaient du calme, et lui permettaient de renouer les combinaisons entortillées qui devaient lui restituer l'héritage paternel et lui permettre de restaurer son château.

Ils l'appelèrent pour s'informer de la chance de la duchesse. Lewis haussa les épaules d'un air scandalisé. Il était parfaitement absurde de gagner de la sorte en jouant si mal.

VII

Un nouveau personnage intervint dans la vie des habitants de la Villa Sirena. Le colonel avait annoncé avec enthousiasme cet ami qui lui avait été présenté par Doña Clorinde.

— C'est un lieutenant espagnol de la Légion étrangère. Il habite l'hôtel que le prince de Monaco a mis à la disposition des officiers convalescents. Il s'appelle Antonio Martinez, nom très commun qui ne dit pas grand'chose. Mais c'est un grand soldat, un héros, et je me demande comment il a pu survivre à ses blessures.

La « générale », qui tenait une liste de tous les militaires de quelque notoriété arrivés à Monte-Carlo, avait voulu connaître ce lieutenant, et l'avait pris ensuite sous sa protection. La duchesse de Lisle s'intéressait aussi à lui, et toutes deux, fières de l'avoir pour « filleul », l'exhibaient dans l'atrium du

Casino, louaient des voitures pour lui faire visiter les plus beaux endroits de la Côte d'Azur, le régalaient des meilleurs comestibles et friandises de guerre qu'elles pouvaient dénicher. Atteint à la poitrine par les gaz asphyxiants, il avait reçu de plus à la tête un éclat d'obus, et il souffrait de temps à autre de crises nerveuses qui le faisaient tomber par terre sans connaissance. Les médecins ne parlaient de son état qu'avec tristesse. Peut-être vivrait-il ainsi pendant des années, peut-être mourrait-il dans un de ces accès. Ce qu'il lui fallait c'était une existence placide et dépourvue d'émotions. Et les deux dames, qui connaissaient son véritable état, déploraient son cas, en son absence. Si jeune ! si affectueux et si timide ! Sur le devant de son uniforme jaune moutarde il portait, avec la fourragère rouge, symbole d'héroïsme conféré aux bataillons étrangers, la Légion d'honneur et la Croix de guerre.

Doña Clorinde prit un jour sur elle de l'emmener visiter les jardins de la Villa Sirena, sans solliciter la permission de Lubimoff. Celui-ci put donc contempler de près le héros dont le colonel lui avait tant parlé. Il ne trouva rien en lui qui révélât ses prouesses extraordinaires. C'était un tout jeune homme qui rougissait chaque fois qu'on lui demandait de raconter ses exploits sur le front. Dépouillé de son uniforme et de ses insignes honorifiques, on l'eût pris pour un pauvre employé de commerce. Il avait vingt-sept ans et semblait beaucoup plus jeune, mais d'une jeunesse maladive, affaibli qu'il était par les blessures et les souffrances.

Lubimoff, qui détestait les vantardises des héros fanfarons, fut d'abord déconcerté, puis attiré par la simplicité de cet officier.

Quelque peu intimidé par la présence du fameux propriétaire de la Villa Sirena, Martinez avouait son humble origine sans orgueil ni fausse honte. Il était pauvre et fils de pauvres. Il avait essayé de suivre une carrière, mais la nécessité de gagner sa vie lui avait fait abandonner les livres pour se livrer aux occupations les plus diverses. Il était si difficile de gagner son pain en Espagne !... Après avoir fait la guerre au Maroc, dans les rangs espagnols, il avait erré dans différentes républiques de l'Amérique du Sud, toujours en lutte avec la misère et la malchance.

— Là où tant de brutes ont fait fortune, — disait-il, — je n'ai connu qu'une pauvreté semblable à celle de ma patrie... Quand cette guerre a éclaté, j'ai été révolté, comme beaucoup, par la conduite des Allemands, par leurs atrocités dans les pays envahis. Je me trouvais alors à Madrid. Un soir, nous convînmes, plusieurs camarades de café et moi, de nous battre pour la France. Celui qui reviendrait sur sa décision paierait dix douros. Tous reculèrent, excepté moi. N'allez pas croire que ce fut pour n'avoir pas à payer mon pari. J'ai mes idées et quelques lectures. Je suis républicain... et la France est le pays de la grande Révolution. Je me suis engagé dans un bataillon de la Légion étrangère qui s'organisait à Bayonne, composé, en majorité, d'Espagnols. C'est à peine s'il en reste : la plupart sont morts ; ceux qui survivent sont éparpillés dans les hôpitaux ou bien infirmes pour toujours. Je connaissais la guerre, une guerre de montagnes contre les Marocains du Riff, et j'étais arrivé sans effort, dans ma patrie, au grade de lieutenant de réserve. C'est peut-être ce qui m'a valu d'être sergent dans la Légion au bout de quelques semaines... mais la réalité est quelquefois pénible ! Les hommes appelés sous les drapeaux par les lois de leur pays nous regardaient avec méfiance. Pour les autres régiments nous n'étions que des mauvais sujets, peut-être des repris de justice. « Ce que tu devais crever de faim chez toi, me disait-on, pour être venu bouffer ici !... » Et parmi nous, il y avait des étudiants, des journalistes, des jeunes gens appartenant à des familles riches qui s'étaient enrôlés par enthousiasme... Mais laissons cela. Il y a dans tous les pays des êtres incapables de comprendre autre chose que des appétits matériels.

Son histoire militaire était circonscrite à la guerre de tranchées, interminable et monotone, aux attaques à courte distance. Il était arrivé après la bataille de la Marne, et lui qui s'attendait à des combats gigantesques, à des mouvements de millions d'hommes, au fonctionnement d'énormes canons, il ne prit part qu'à une série de luttes entre des forces réduites et terrées dans le sol, à des rencontres corps à corps pour la conquête de quelques mètres de terrain. Il gardait de sa vie aux Dardanelles un souvenir néfaste. Il ne voulait pas se

rappeler cette campagne horrible. La lutte en France lui semblait calme comparée à ce combat livré sur une étendue de quelques kilomètres de côte, avec la mer dans le dos, et devant soi des lignes inexpugnables.

Après cela, il se taisait et le colonel devait insister avec un orgueil presque paternel pour que Martinez poursuivît son récit.

— Des blessures, beaucoup de blessures, — ajoutait-il simplement. — Je ne compte plus les hôpitaux par lesquels j'ai passé en trois ans, les voyages accomplis pour la France dans des wagons de la Croix-Rouge. Quand nous ne mourons pas du premier coup, nous ressemblons aux chevaux qu'on emploie dans les courses de taureaux. On nous recoud la peau en dehors du cirque, on nous fortifie un peu, puis on nous renvoie dans l'arène, jusqu'au coup de corne final.

Toledo, que la modestie du jeune homme impatientait, expliquait dans quelles glorieuses conditions il avait été blessé à plusieurs reprises. Le prince Lubimoff ne pouvait s'empêcher d'admirer ce jeune homme. Il semblait impossible qu'un organisme humain pût résister à tant de coups, que tant de secousses pussent ébranler un faible corps sans le terrasser.

Mais lui repoussait les louanges. C'est à la Légion tout entière qu'il en eût fallu donner. Il parlait de la Légion, comme le marin de son navire, persuadé qu'il l'emporte sur tous les autres. C'est à travers la Légion qu'il voyait toute la guerre. Les Français étaient tous braves. Mais la Légion étrangère !...

— En fait d'hommes résolus, je n'en connais pas de comparables à ceux de la Légion. En est-il assez tombé !... Au début, la Légion étrangère comprenait des hommes de tous les pays. Mais dès que les États-Unis sont intervenus dans la guerre, les Américains sont partis, et il en a été de même des Italiens et des Polonais. Par contre, de nombreux Russes, après la dissolution de leurs régiments, se sont engagés dans la Légion.. Ce que j'ai fait n'a rien d'extraordinaire. Et que de récompenses pour si peu ! J'ai deux galons... Et puis je ne peux oublier le jour où, une semaine avant d'être tué, mon colonel m'a appelé : « Martinez,

le général m'a donné quatre croix de la Légion d'honneur à distribuer. Il y en a une pour toi. » Et il me l'épingla sur la poitrine devant tout un bataillon de braves qui présentaient les armes. Comment oublier cela ! Il y a de quoi remplir une vie.

Dans les jardins, Don Marcos regardait son héros d'un air de protection attendrie, de même qu'un artiste vieilli contemple l'ascension d'un camarade jeune et triomphant. C'est que toute la pensée du colonel était absorbée par la guerre.

Aussi était-il contrarié de ne pouvoir aborder ce sujet ni parler à la Villa des dangers de l'offensive. Mais les amis du prince vivaient là comme à l'hôtel et semblaient ne se soucier que de leurs affaires personnelles. Ils n'étaient au complet que dans les premières heures de la matinée. Il était rare de les voir tous à table. Une force extérieure semblait les chercher dans la maison pour les pousser vers Monte-Carlo. Le prince lui-même déjeunait ou dînait souvent à l'hôtel de Paris, ce qu'il faisait savoir au dernier moment par téléphone.

Toledo acceptait ce dérangement domestique comme quelque chose de providentiel ; le personnel avait souffert d'une perte irréparable avec le départ d'Estola et de Pistola appelés sous les drapeaux.

Le prince ne s'en était d'ailleurs que médiocrement ému, car il s'ennuyait maintenant à la Villa et passait la plus grande partie de son temps à Monte-Carlo.

Les désœuvrés qui se promenaient autour du « fromage » le voyaient pénétrer au Casino d'un air préoccupé. Le public des salons l'avait vu s'approcher des tables comme si les péripéties du jeu l'intéressaient. Mais c'est en vain que quelques-uns s'attendaient à le voir risquer une mise. Ses yeux semblaient voir derrière lui, et à peine la duchesse de Lisle abandonnait-elle sa place pour changer de table, que le prince se portait à sa rencontre, la main tendue, et avec un sourire juvénile.

Ils restaient à causer sur place, mais, devinant instinctivement les regards fixés sur eux, ils allaient s'asseoir sur un divan écarté et là poursuivaient leur conversation. Tout à coup le murmure du public autour d'une table faisait

accourir la duchesse, qui abandonnait momentanément Lubimoff.

Alice avait le sourire orgueilleux et amer d'une reine détrônée. Les jours précédents il n'avait été question que d'elle. Son nom avait volé jusqu'à Nice et Menton. Les familles monégasques qui ne pouvaient entrer au Casino s'informaient de sa chance à l'heure du dîner. Son nom retentissait dans les cafés et les restaurants comme ceux des généraux qui dirigeaient la guerre. En face de l'affiche annonçant les dernières nouvelles, les gens interrompaient leurs commentaires sur la prochaine offensive pour se demander : « La duchesse de Lisle a-t-elle gagné hier? » L'après-midi, en arrivant au Casino, les curieux couraient pour la voir de plus près et ses amis lui baisaient la main avec orgueil. C'était une ovation silencieuse de coups d'œil et de sourires.

Sa bataille contre le Casino dura près de quinze jours. Elle gagnait, perdait, gagnait de nouveau. Son « travail » commençait à trois heures de l'après-midi, pour se prolonger jusqu'après minuit, et l'heure du thé, puis celle du dîner s'écoulaient, sans qu'elle s'en aperçût. Le jeu terminé, elle partait en s'appuyant sur Valérie, et en saluant ses amis avec une amabilité exténuée et triomphante. Parfois, comme une malade qui se laisse nourrir en rechignant, elle acceptait les sandwichs et la tasse de thé que sa suivante faisait apporter à la table de jeu.

Un soir, — soir mémorable ! — le Casino ferma ses portes sans qu'elle eût cessé de gagner. Elle compta les billets que les hauts fonctionnaires lui avaient remis avec un sourire opaque. Quatre cents billets de mille. Ils s'échappaient de son sac à main et de celui de Valérie. Son amie « la générale » elle-même dut venir à son aide, et en prendre plusieurs liasses.

— S'ils n'avaient pas fermé je les aurais fait sauter, — fit Alice avec la vanité des triomphateurs.

Clorinde l'accompagna dans la voiture jusque chez elle en lui recommandant d'agir avec prudence :

— Ne joue plus, garde ton argent. Il est impossible de faire mieux.

Valérie, au cours de la nuit, lui répéta la même chose :

— Ce serait offenser Dieu que d'insister.

Alice refusa de les écouter. Son inspiration n'était pas épuisée. Il lui restait à exécuter de grandes choses, et quand viendrait le moment de se retirer, elle s'en rendrait compte avant les autres.

Michel avait assisté à cette lutte, irritante pour lui. Tous les jours en arrivant au Casino, il s'insultait en pensée comme s'il commettait une vilenie. Pourquoi assistait-il aux actes de cette folle?... Elle ne semblait pas remarquer sa présence : un regard au début, un sourire, et le reste du temps elle n'avait d'yeux que pour le jeu et les croupiers. Malgré cela, le prince se présentait à l'heure exacte.

Pour s'excuser, il se remémorait quelques mots de la duchesse.

Le lendemain de son premier et bruyant succès, elle s'était levée en le voyant entrer dans le salon, et l'avait pris par les deux mains pour lui parler à l'écart.

— Tu me portes bonheur, — lui avait-elle murmuré à l'oreille. — J'en suis sûre. C'est depuis que je t'ai revu que je gagne. Viens ! viens tous les jours. Je veux te voir chaque fois que je lève les yeux.

Ce n'est que de temps en temps qu'elle les levait : elle avait d'autres préoccupations. Mais Michel, pour calmer son dépit, se disait qu'il était là pour tenir sa parole. Et puis peut-être disait-elle vrai...

En entrant un jour au Casino, il flaira l'événement extraordinaire. Les gens se portaient tous à la même table.

Son ami Lewis passa près de lui sans s'arrêter.

— Cela devait arriver... Elle ne sait pas jouer... Je m'y attendais.

Un peu plus loin il rencontra Spadoni.

— Elle n'a jamais voulu m'écouter... Elle joue au hasard... ne suit aucun système. La voilà par terre.

Tous les joueurs s'entretenaient comme s'ils déploraient une mort, mais avec une componction hypocrite, car ils triomphaient de voir s'évanouir cette chance absurde qui empoisonnait leurs nuits.

Lubimoff avança la tête entre deux épaules et aperçut Alice au moment où elle levait les yeux. Leurs regards se croisèrent. Elle le fixa, d'un air découragé, comme pour le

rendre responsable de son malheur. « Pourquoi m'as-tu abandonnée? »

Le prince s'enfuit : il souffrait de la voir avec cet aspect humble de mouton en danger.

Le soir venu il retourna au Casino. On s'occupait encore de la duchesse, mais à voix basse, avec des gestes tristes, comme s'il était question d'un moribond. Les curieux avaient diminué autour de la table. Il vit Alice à la même place. Derrière sa chaise se tenait Valérie, la mine déconfite, tandis que Doña Clorinde se penchait vers son amie et lui parlait à l'oreille. Il devina ses paroles. Elle l'engageait à se lever : elle aurait plus de chance le lendemain. Mais la duchesse n'avait pas l'air d'entendre. Elle avait les yeux fixés sur une poignée de plaques de cinq cents et de mille francs, les dernières qui lui restassent. Soudain elle s'impatienta, et tournant la tête elle répondit si brutalement que Doña Clorinde quitta la table, après avoir durement riposté. Michel s'enfuit de nouveau. Il était effrayé du visage d'Alice.

Il erra dans les salons pendant une demi-heure, en écoutant de loin les propos de ceux qui s'occupaient encore de la duchesse. Un après-midi avait suffi pour emporter les gains de nombreux jours de succès. Son infortune était aussi inouïe que sa chance. Elle n'avait pas gagné une seule fois.

Il sentit soudain à l'épaule le contact d'une main nerveuse. Il tourna la tête. C'était Alice qui s'adressait à lui avec un geste avide, une expression à la fois implorante et hardie.

— As-tu de l'argent?

Ce visage, cette voix, n'avaient rien de nouveau pour Michel. Avant la guerre, le Casino avait été le théâtre de ses victoires les plus foudroyantes et les plus inespérées. Des femmes qui le traitaient avec une indifférence visible, des femmes d'une vertu reconnue s'étaient approchées brusquement de lui pour lui emprunter de l'argent et lui demander à brûle-pourpoint à quelle heure il pourrait leur offrir une tasse de thé à la Villa Sirena. Il se souvint du colonel qui considérait le jeu comme le plus grand ennemi de la femme. Il ne servait qu'à leur faire perdre toute pudeur. En quelques heures c'en était fait des préjugés de leur vie antérieure. Elles

offraient spontanément ce qu'elles n'avaient jamais voulu concéder, pour pouvoir continuer à jouer.

Lubimoff accueillit avec surprise cette demande brusque. Il avait sur lui très peu d'argent. Il n'était pas joueur. Combien lui fallait-il?

— Vingt mille francs.

Elle lui jeta ce chiffre comme elle aurait dit cent mille ou cinq mille. Elle avait perdu la notion des valeurs.

Michel lui répondit en riant. Le voyait-elle arrivant au Casino avec mille louis dans son portefeuille, comme un usurier ou un marchand de bijoux?

— Emprunte, — fit la duchesse. — On te donnera ce que tu voudras.

Il continua à rire de cette proposition absurde, mais il se sentait vaincu d'avance par la simplicité avec laquelle Alice la formulait.

— Et toi?... Pourquoi n'empruntes-tu pas?

Oh ! elle !... Dans l'orgueil de son triomphe, elle avait oublié de régler plusieurs dettes contractées avant ses journées de veine. Maintenant il était inutile de demander. Elle était dans une mauvaise passe. Tout le monde la considérait comme incapable de se refaire.

— Mais on se trompe, Michel. Je sens que la chance va revenir. Rends-moi ce service !... Tiens ! demande les vingt mille au petit vieux qui nous regarde. Il ne peut te les refuser : tu es le prince Lubimoff ! Si tu le veux, nous nous associerons. Je partagerai avec toi mes bénéfices.

Michel conserva son sourire, mais il était scandalisé de cette proposition. A quelles démarches cette femme ne prétendait-elle pas l'obliger ! Lui, Lubimoff, demandant de l'argent à un usurier du Casino !

Mais, comme certains malades, qui exécutent les actes les plus contraires à leur volonté, Alice ne se fut pas plutôt éloignée avec un geste de protestation, que ses jambes le portèrent machinalement vers un divan où se tenait le petit vieux à la barbe dure, avec sa plaque du Sacré Cœur à la boutonnière, son chapeau à la main et un bonnet de soie sur son crâne chauve.

— J'ai besoin de vingt mille francs.

Le prince resta indécis devant le petit homme qui s'était levé, surpris et méfiant de se voir interpellé par un si grand personnage. Était-ce réellement sa voix qui venait de retentir?... Il eut envie de se retirer sans attendre la réponse du gnome, mais celui-ci ouvrait déjà la bouche en bredouillant :

— Prince... une si grosse somme ! Je ne suis qu'un pauvre. Je rends quelquefois service à des personnes distinguées... deux ou trois mille francs... mais vingt mille ! vingt mille !

Pendant qu'il murmurait ce chiffre avec un accent torturé, ses yeux astucieux fouillèrent Lubimoff. Ce regard irrita Michel, et l'incita à s'intéresser à l'opération comme si son honneur en dépendait. Sans doute, l'usurier pensait à la Russie, aux désordres de la révolution, à l'impossibilité de recouvrer son argent, le grand personnage lui offrît-il toute sa fortune.

— Vous devez me reconnaître, — dit Michel d'une voix courroucée. — Je suis le prince Lubimoff; je suis le propriétaire de la Villa Sirena. Il me faut vingt mille francs, pas un de moins. Si vous ne pouvez pas...

Il allait lui tourner le dos, quand le nain l'arrêta humblement, considérant cette fois comme inutiles toutes les excuses et les retards qu'il faisait subir d'ordinaire à ses clients. Il se glissa entre les groupes, après avoir supplié « Son Altesse » de l'attendre un moment. Peut-être ne possédait-il pas toute la somme et avait-il besoin de demander un renfort à la caisse du Casino ; peut-être allait-il se cacher un instant dans les lavabos, pour tirer les billets des différentes cachettes de son habit, voire de ses souliers.

Michel sentit une main discrète frôler sa main droite et introduire entre ses doigts un rouleau de papiers. Le petit vieux était revenu sans qu'il s'en aperçût, surgissant entre deux groupes, menu et alerte, ainsi qu'un diablotin de théâtre qui sort de sa trappe.

— Connaissez-vous le colonel? Il vous verra demain pour le paiement et les intérêts.

Le prince lui tourna le dos sans plus de cérémonie, laissant l'usurier satisfait de son laconisme discourtois. Un grand seigneur ne pouvait s'exprimer autrement. C'est avec des hommes tels que lui qu'il aimait faire des affaires.

Alice, qui avait suivi de loin cette scène, se porta vers le prince en avançant une main discrète.

— Tiens.

La main droite de Michel lui tendit les billets si brusquement qu'on eût pris son mouvement pour un geste agressif.

La honte de la démarche récente se manifestait par de confuses protestations.

— Oh ! les femmes !... Tu m'en fais faire un métier !

Mais, ses billets à la main, elle ne pensait plus qu'au jeu.

— Tu vas être témoin de quelque chose de beau... Je t'ai dit que tu serais mon associé : la moitié t'appartient.

Elle s'éloigna sans le remercier, de nouveau dominée par ce démon invisible qui lui susurrait à l'oreille des numéros et des couleurs.

Lubimoff partit de son côté. Il craignait de rencontrer encore l'usurier et de subir son salut familier. Il s'imaginait que tout le public des salons avait suivi attentivement son entrevue avec le vieillard et souri de le voir accepter l'argent.

Il sortit du Casino. Jamais il n'y reviendrait : il se le jurait !

Castro, qu'il avait aperçu de loin jouant à une table, revint à la Villa à l'heure du dîner. Il avait une mine assez déconfite, mais il oubliait sa propre infortune pour se consoler par le récit des malheurs d'Alice.

— Après avoir tout perdu au trente et quarante, elle s'est présentée au dernier moment avec plus d'argent ; une liasse de billets de mille... Et elle qui ne l'aime pas, elle s'est lancée à la roulette. Quelle façon de jouer ! Au début elle a réussi quelques numéros pleins, deux ou trois, mais ensuite : rien. Elle a tout laissé sur la table. Je ne l'ai pas vue sortir, mais il paraît qu'elle avait l'air d'une morte, appuyée au bras de Valérie... On prétend qu'elle souffre du cœur. Non, vois-tu : n'est pas joueur qui veut. Un organisme robuste est nécessaire. La « générale » est moins joueuse, mais elle est plus calme : elle a le cœur solide.

Michel passa une mauvaise nuit. Il était indigné contre Alice. Une femme se mêlant de gagner de l'argent !... Les femmes ne le peuvent obtenir que des mains de l'homme et il est inutile qu'elles cherchent à se le procurer par elles-

mêmes, fût-ce en recourant au jeu. Le jeu aussi est une affaire d'hommes.

Et le prince se rappela l'une des scènes de sa vie passée, alors que son yacht était ancré dans le port de Monaco. C'était un soir après un grand dîner à l'hôtel de Paris. Comme il était passablement gris, il s'appuyait aux bras de deux femmes souriantes qui se disputaient ses faveurs sans succès. Ses amis, ses brillants parasites, plusieurs femmes invitées, toute sa cour, lui servaient d'escorte. Ils étaient entrés au Casino. Michel n'était pas joueur; il n'aimait guère à rester immobile devant une table. Mais ce soir-là, fier de son pouvoir, il éprouva le désir de lutter avec le sort. La fortune est femme et il la dompterait à coups d'argent comme les autres. La richesse finit par apprivoiser le destin.

Il posa devant lui une somme énorme pour engager la lutte, mais la fortune ne voulut pas de son or. Bien plus, elle se mit à lui céder le sien avec une prodigalité dédaigneuse. Le milliardaire voulut perdre et n'y parvint pas. Il variait son jeu, commettait des erreurs volontaires : le succès couronnait tous ses actes. A la fin il se lassa. Il avait devant lui d'étincelantes et nombreuses piles d'or, des liasses de billets de banque...

— Qui veut de l'argent?

Il se mit à le répandre au travers de la salle. Toutes les petites femmes qui pâlissent et se crispent autour des tables pour le sort d'un louis unique, s'élancèrent. Elles se poussaient, roulaient sur le tapis, jouaient des pieds et des mains pour attraper une parcelle de cette manne dorée. On en vit se battre et se griffer tandis qu'elles saisissaient d'une main le même billet de mille francs qui se déchirait. Les chapeaux roulaient sur le sol, les chevelures se dénouaient entièrement ou s'éparpillaient en une nuée de fausses boucles.

— Moi, prince... moi !

Elles sautaient autour de lui comme des possédées.

— Qui veut de l'argent?

Les hauts fonctionnaires intervinrent avec un sourire, étant donné l'auteur du scandale. « De grâce, Altesse ! Il va falloir suspendre la partie : cela ne s'est jamais vu. » Mais il continua de semer l'argent jusqu'à épuisement total de ses

gains — plus de soixante mille francs — et les jeux reprirent avec un public plus nombreux. Toutes les femmes qui avaient pu saisir un billet ou une pièce d'or s'empressèrent de les risquer sur un numéro ou une carte.

Lubimoff savourait ce souvenir comme un triomphe. Un tel succès se renouvellerait toutes les fois qu'il le voudrait : il en avait la certitude. Il reconnaissait que tous les joueurs finissent par perdre et ne se croyait pas une exception. Mais sa volonté commencerait par dominer la chance, et il lui suffirait de se retirer à temps.

Le prince finit par s'endormir en pensant à Alice.

— Pauvre fille !... Elle ne sait pas jouer. Parbleu, Lewis a raison. Il faut que je l'aide. Je suis un homme. Demain... demain peut-être...

Le lendemain, à l'heure du petit déjeuner, Don Marcos éprouva une grande surprise et non moins d'inquiétude. Le prince, qui ne se préoccupait jamais de l'argent de la maison, laissant à son « chambellan » le soin de s'entendre directement pour les dépenses avec son administrateur parisien, lui demanda de quelles sommes il disposait.

Le colonel fit un rapide calcul. Il ne croyait pas avoir plus de quinze mille francs. Il attendait un envoi du fondé de pouvoir.

— Donne-les-moi, — ordonna Lubimoff.

Et il parla avec indifférence de la dette contractée la veille. Toledo demeura pensif en apprenant qu'il lui faudrait s'aboucher avec le vieil usurier pour le remboursement des vingt mille francs et le versement d'intérêts inouïs qui pouvaient doubler la somme en quelques jours. Il se rappela le déjeuner où Son Altesse avait proposé une vie douce et solitaire. Où étaient maintenant les farouches « ennemis de la femme »? Car le colonel devinait dans ces gaspillages du prince, dans son goût subit pour le jeu, une influence féminine. Et lui qui n'osait jouer que quelques pièces de monnaie, de temps en temps, en pensant aux sommes énormes confiées à sa loyauté !

Pendant qu'il courait à la banque où se trouvait en dépôt l'argent de la maison, le prince se promenait aux alentours du Casino, en attendant avec impatience l'ouverture des salles.

Pendant les premières heures le public était rare et l'on pouvait compter les tables qui fonctionnaient. On n'y voyait que les joueurs enragés, qui, après une nuit blanche, tenaient à faire le plus tôt possible l'expérience de leurs nouvelles combinaisons, et les infirmes, désireux de s'assurer une bonne place.

L'impatience fit entrer Lubimoff dans l'atrium. Il venait de glisser discrètement dans une poche la liasse de billets de banque que lui avait apportée Toledo. Les employés du premier tour arrivaient d'un pas lent, comme des fonctionnaires entrant à leur bureau. Les femmes chargées du nettoyage et les garçons en manches de chemise finissaient de balayer la sciure de bois répandue sur le sol. Tous l'examinèrent du coin de l'œil, en se poussant discrétement du coude. Le prince à cette heure au Casino, quand ceux de son monde étaient encore au lit !... Ils regardèrent instinctivement dans toutes les directions, s'attendant à découvrir quelque dame. La réputation du personnage ne leur permettait de supposer qu'un rendez-vous d'amour.

A dix heures les portes s'ouvrirent et Michel entra en poussant devant lui les premiers joueurs, gens timides et modestes. Il éprouvait la nervosité, l'impatience, la colère sourde des matinées où il s'était battu. Il ressentait en même temps la confiance orgueilleuse du tireur qui sait qu'il atteindra la cible. Il méprisait d'avance la chance vaincue « Ah ! la gueuse ! » Elle allait se mesurer avec un homme.

Il s'assit à une table de roulette, entre deux vieilles femmes, sales et mal nippées, à l'air de sorcières.

— Faites vos jeux...

La partie commença. Michel ne possédait aucune combinaison Ses yeux parcoururent rapidement les trente-six numéros.

« Celui-ci », pensa-t-il. Et il plaça le maximum, neuf louis, sur le 13.

La bille roula sur le bord d'acajou. Un murmure d'étonnement. « Le 13 ! »

Un certain nombre de billets de mille, poussés par le râteau d'un croupier, se trouvèrent devant le prince qui demeura impassible. Il le savait : il était sûr de ne pas se tromper. Et il joua de nouveau le 13.

On vit des gestes de stupeur parmi les assistants. Quelle folie que de jouer deux fois le même numéro ! Mais le 13 sortit une seconde fois et le prince ayant touché un nouveau maximum, un murmure du public applaudit le vainqueur. Les curieux accouraient, désertant les autres tables. Cette matinée dans le Casino solitaire allait être aussi fameuse que les journées et les soirées les plus célèbres, alors que les gros joueurs s'escriment contre le sort.

Lubimoff changea de numéro. Il était absurde d'insister sur le 13. Et il mit neuf louis sur le 17... La bille partit. Le 13 gagnait une fois de plus. Il avait perdu.

Son geste se fit plus agressif et plus dur. La chance commençait à se moquer de lui, étant donné son manque de volonté. Un dominateur ne doit pas hésiter. Il avait eu tort d'abandonner le numéro. Les hommes doivent insister jusqu'à ce qu'ils s'imposent, ou qu'ils périssent. Il fallait rejouer le 13 au plus vite ! Ce fut le 17 qui sortit.

Il crut un instant que le sol s'effrondrait sous ses pieds. Il se sentit hésiter, entouré de forces mystérieuses qui brisaient et amollissaient sa volonté. Il se passa la main sur le front, comme pour repousser loin de lui cette faiblesse momentanée.

« Ah ! la gueuse ! », s'écria-t-il mentalement, en insultant la chance, persuadé de nouveau qu'il l'allait asservir.

Et il continua de jouer.

A trois heures de l'après-midi, il sortit de l'hôtel de Paris. Il venait de déjeuner seul, sans remarquer les regards qu'on lui adressait de diverses tables et en ayant soin d'éviter ces saluts aimables qui sont le prélude d'une conversation.

Du perron de l'hôtel il embrassa d'un regard la place, le Casino, les jardins. Il pensa avec joie à la possibilité de voir un des nombreux cuirassés qui guerroyaient dans les mers d'Europe mouiller devant ce palais de confiserie et lui envoyer quelques obus. Magnifique spectacle ! Puis, dans son imagination, il fit atterrir la compagnie de débarquement avec ses mitrailleurs, pour s'emparer de tous ceux qui remplissaient la ville, hommes et femmes, sans épargner les enfants. Le monde n'y perdrait rien. Ville corrompue ! Quel démon

avait poussé sa mère à acheter le promontoire de la Villa Sirena, en l'obligeant à vivre, lui, à côté de cet antre?

Promenant ses regards sur la foule élégante et joyeuse qu'il destinait à l'esclavage, il aperçut Alice qui, seule et debout devant le « fromage », contemplait le Casino.

— Tu vas entrer? — fit-il en s'approchant d'elle.

Comme s'il lui proposait une démarche humiliante qu'elle ne se fût jamais permise, la duchesse se montra indignée. Elle, entrer au Casino?

— C'est une boîte infecte ! Les employés sont infects. Le public est infect !

Tout était infect ! Après cela ils se serrèrent la main comme s'ils venaient de se reconnaître.

Quand Michel, insistant sur ses bonnes intentions, lui parla du bombardement et du débarquement qu'il avait imaginés, la duchesse faillit applaudir. On pouvait tout détruire, faire prisonnier le prince souverain lui-même, et, si par-dessus le marché les envahisseurs lui restituaient ce qu'elle avait perdu, cela n'en vaudrait que mieux.

Soudain, comme si les fantaisies de Lubimoff l'avaient avertie, elle fixa sur lui des yeux scrutateurs, des yeux méfiants de malade qui pressent chez son voisin les symptômes de son propre mal.

— Tu as joué?

Michel remua la tête tristement :

— Et tu as perdu, — continua-t-elle. — Cela ne se demande pas : cela se voit tout de suite... Comment ! toi aussi...

Mais sa surprise fut courte.

— Tu as joué pour moi, je le devine... Tu t'es dit : « Je vais gagner ce que perd cette folle ; les hommes sont plus malins que les femmes. » Ah ! mon pauvre petit, mon pauvre ami, comme je te remercie ! Et combien as-tu perdu?

Elle eut un geste apitoyé en apprenant la somme, mais elle sourit aussitôt, comme si cette camaraderie dans l'infortune lui rendait plus supportables ses propres pertes.

Ils demeurèrent un instant silencieux. Puis elle lui expliqua sa présence sur cette place. Elle s'était juré la veille au soir de ne plus s'approcher du Casino. Mais l'habitude avait été plus forte.

— Je suis seule. Valérie est partie aussitôt après déjeuner. Et je m'ennuie toute seule. Je pense à un tas de choses attristantes. Je sors et je viens ici machinalement, sans même m'en rendre compte.

Puis elle ajouta avec une moue gracieuse.

— Emmène-moi quelque part... où tu voudras. Promenons-nous loin d'ici... Où pourrions-nous bien aller?

Le prince parut aussi indécis. Ils ne connaissaient l'un et l'autre que Monte-Carlo, se trouvaient désorientés à l'idée d'aller plus loin. La guerre avait supprimé les automobiles particulières. Il fallait une autorisation pour les excursions. On ne trouvait que des voitures traînées par des rosses dont la mobilisation n'avait pas voulu.

— Si nous allions à Monaco? — proposa Alice, comme s'il s'agissait d'un pays lointain.

Tous deux avaient passé là plusieurs années, apercevant à toute heure le rocher qui porte la vieille cité, sans jamais avoir l'idée de pousser jusque-là. Alice se souvenait vaguement d'une visite au palais du souverain ainsi qu'au Musée Océanographique. De son côté Lubimoff avait aperçu de son auto, — la seule fois qu'il était allé rendre visite dans son vieux château au prince de Monaco, — des jardins, de vieilles maisons et une grande place.

Ils décidèrent cette promenade avec une gaieté d'écoliers, mais, au moment où la duchesse allait héler une voiture, Michel porta une main hésitante à ses différentes poches.

Il n'avait pas d'argent. La roulette lui avait tout raflé, absolument tout. Il avait fait marquer son déjeuner et donné ses dernières pièces de vingt sous aux garçons comme pourboire.

Alice accueillit sa préoccupation par de grands éclats de rire. Un Lubimoff n'ayant pas de quoi payer un fiacre! Ce n'est qu'à Monte-Carlo qu'on pouvait voir cela...

— Je paierai, va, pauvre vieux. Ce sera sur les vingt mille que je te dois. Ou plutôt je t'en ferai cadeau. Toi qui as tant donné aux femmes! Je veux être la première à subvenir à tes besoins. Quel luxe! Me voilà entretenant le prince Lubimoff!

Ils avaient pris une voiture qui descendit au port de la

Condamine, puis commença à gravir la côte de Monaco. Les navires et le port semblaient s'enfoncer graduellement à chaque tour de roue.

Après être passés entre deux tourelles recouvertes de tuiles, qui marquent l'entrée dans l'enceinte de Monaco, et avoir longé une avenue asphaltée, conduisant au Musée Océanographique, ils s'arrêtèrent devant les jardins de Saint-Martin. Alice paya le cocher.

— Il faut faire des économies, — dit-elle avec gravité. — Nous rentrerons à pied.

Ils suivirent des sentiers tortueux, à travers les ravins de la côte. On avait converti les petits plateaux en belvédères de pierre, d'où la vue embrassait un espace immense. Certains jours, on pouvait distinguer à l'aube le lointain profil des montagnes de Corse. Les pins formaient des colonnades légères et noires. Leurs bruissantes coupes d'aiguilles émergeaient seules sur le ciel azuré. La végétation basse se composait de plantes sylvestres au parfum âcre : des nopals dont les pattes verdâtres étaient terminées par des fruits rouges, de petits aloès aux pointes contournées. A travers les arbres on apercevait à l'horizon cinq goélettes immobiles à la voilure repliée.

En se penchant sur les balcons de pierre on voyait la mer à une profondeur qui semblait énorme. La falaise rouge s'enfonçait verticalement dans les eaux noircies par l'ombre ou bien se défendait par des rochers détachés, éternellement ceints d'écume. Le Cap Martin s'avançait d'un côté, repoussant l'assaut des vagues. Plus loin, c'était la côte d'Italie, dorée par le soleil couchant et, à l'extrémité opposée, le Cap d'Ail et le Cap-Ferrat, enveloppés d'une brume rose.

— Que c'est beau !... Que c'est beau !

La duchesse montrait une gaieté enfantine. Ils s'étaient assis en face de la mer pour savourer le calme bruissant où le frémissement des pins se mêlait à la plainte profonde des vagues.

— Et penser que nous n'étions jamais venus ici !... — dit Alice. — Toi, au moins, tu as tes splendides jardins. Mais moi, qui n'ai pour tout panorama que le bâtiment d'en face,

je suis assez stupide pour passer mes journées dans ce Casino, sombre comme une cave. Quelle horreur !

Elle tressaillit en pensant au Casino. Il lui semblait incroyable d'avoir pu vivre dans la pénombre ou sous une lumière artificielle, en respirant une atmosphère malsaine, aux heures où ce jardin étalait devant la mer sa magnificence lumineuse.

— Et penser, — poursuivit-elle, — que si nous n'avions pas perdu nous ne serions pas ici ! Il est presque préférable d'être pauvre ! '

— Nous-mêmes, — répondit Michel après une longue pause, — nous ne nous connaissons vraiment que depuis que nous ne sommes plus riches. Si nous étions nés dans la pauvreté, ne nous serions-nous pas mieux entendus dans notre jeunesse ?... J'y ai souvent pensé.

Elle lui semblait maintenant fort différente de ce qu'il se l'était imaginée jadis. Et lui aussi devait paraître à ses yeux un autre homme. Autrefois ils étaient séparés par un mur immense : la richesse, génératrice de l'orgueil et de la soif de domination. Il éprouva encore le besoin de parler. Quelque chose bouillonnait en lui qui précipitait ses paroles dans sa bouche comme une marée montante.

« Tu vas commettre une grosse sottise... Attention ! Tu ne cherches qu'à te compliquer l'existence... »

C'était l'ancien Lubimoff qui parlait au fond de lui, le Lubimoff arrivé de Paris pour se réfugier dans son petit domaine, loin de toutes les affections vaines qui forment le bonheur de la majorité des hommes, l'âpre maître des « ennemis de la femme ».

La voix rauque et plaintive ne trouva aucun écho. Le prince méprisait ce fantôme qui subsistait encore en lui.

— Notre vie n'a été qu'un leurre, — dit-il avec une certaine violence pour dissimuler son émotion. — Tu dois en avoir la conviction... Et tu te doutes aussi que telle est ma pensée... que je reconnais mon erreur... Parce que, parce que... il y a longtemps que je t'aime... Te voilà prévenue : tu peux rire à présent si tu veux.

Elle ne voulut pas rire. Elle lança une légère exclamation, le regarda un instant, et détourna la tête comme si elle fuyait l'interrogation de ses yeux. Elle avait pressenti qu'il en vien-

drait là un jour ou l'autre. Mais quelle surprise pourtant de l'entendre parler ainsi !

Il y eut un long silence.

— Que me réponds-tu? — questionna enfin timidement le fameux prince Lubimoff, que tant de femmes avaient adoré.

— Ce n'est pas une plaisanterie?... un caprice suggéré par la beauté de cette journée si... poétique?

Michel protesta du geste. Considérer comme un caprice un sentiment irrésistible !

— Si j'étais comme la plupart des femmes, je te répondrais : « A combien d'entre elles as-tu dit la même chose? » Mais c'est une question stupide. On peut avoir murmuré à une femme « je t'aime » en toute sincérité, et quelque temps après en dire autant à une autre, plus sincèrement encore... Et puis, peut-être ne l'as-tu dit à aucune. Tu n'avais pas besoin de feindre la comédie d'un grand amour pour arriver à tes fins : on t'attendait avec impatience. Il te suffisait de jeter le mouchoir comme un sultan... Mais moi... Rappelle-toi, Michel ! Nous nous détestions quand nous étions jeunes. Puis, tu t'es dérobé, lorsque je me sentais attirée... Et maintenant que nous commençons à vieillir !... maintenant que je ne suis que l'ombre de moi-même, c'est une folie, et c'est pourquoi je ris. Non, jamais.

Ce fut au tour du prince de s'expliquer. Ils s'étaient détestés, c'est vrai, et cette haine il la considérait maintenant comme un bonheur. Quel malheur eût été le leur, s'ils avaient uni par le mariage leurs deux immenses fortunes et leurs deux orgueils !

— Nous nous serions séparés au bout de huit jours et peut-être le jour même, — continua Michel. — Je parie que je t'aurais battue.

— Il est certain, — répondit Alice, — que nous ne serions pas ici. Tu garderais de moi un souvenir effrayant. Mais pourquoi me parler d'amour?... Ça n'est plus de notre âge. Ce temps est fini. Que trouves-tu maintenant en moi que je n'aie possédé quand j'étais jeune?

— Ton malheur.

C'est d'une voix grave et profondément sincère que le prince prononça ces mots. Il avait beaucoup réfléchi avant

de se répondre à lui-même, quand il se posait la même question. Il était sûr d'avoir commencé à l'aimer le jour où elle s'était présentée à la Villa Sirena pour lui demander d'oublier sa dette et lui avouer sa ruine. Pauvre duchesse de Lisle, habituée à dépenser plusieurs millions par an, et obligée de vivre du jeu comme une aventurière ! Ensuite, près de son lit, en voyant ses larmes, en écoutant le grand secret de sa vie, il s'était rendu définitivement compte de cet amour. Les derniers jours, quand il la voyait triomphante au Casino, sa passion s'était assombrie. Il l'appréciait moins. Puis, la voyant abattue de nouveau, son affection renaissait, et pour l'aider, il s'était mis à jouer, lui qui, fût-ce pour son propre salut, en semblait incapable.

Il continua sur un ton berceur, s'approchant d'elle, lui parlant presque à l'oreille, aspirant son parfum.

Il parla de l'avenir. Ils pouvaient encore être heureux. C'est un amour calme et durable qu'il lui offrait, un amour d'automne, tranquille, placide, et doux.

Elle rit avec une expression douloureuse.

— Tu oublies qui je suis et tout mon lourd passé. Si cette proposition m'était faite par un autre, qui sait !... Je suis lasse et un avenir paisible me séduit. Mais toi !... C'est impossible. Cela finirait mal. Je préfère rester ton amie. C'est plus sûr.

Michel répondit avec dépit :

— Je ne t'intéresse pas ; je le vois bien.

— Que tu es sot !... Tu crois vraiment que tu ne m'intéresses pas? Si tu m'étais indifférent t'aurais-je recherché à une autre époque?... serais-je ici avec toi?

Il demeura déconcerté. « Alors ? » Il s'efforça de découvrir l'obstacle qui s'opposait à son désir. S'il s'agissait des aventures de sa vie antérieure, il les avait oubliées. Le prince Lubimoff avait aussi beaucoup d'histoires qu'il était préférable de ne pas rappeler...

— Ne parlons pas du passé. Je te désire telle que je te vois actuellement, Vénus douloureuse, qui pleures, souffres et as besoin d'un conseil, d'une protection.

Elle cessa de sourire. Ses yeux brillaient de larmes.

— Non, — dit-elle d'une voix humble. — C'est impossible

pour cette raison même. Mon fils ! comme mon fils m'a changée !... Je n'ignore pas ce que signifie tout cet amour. Nous ne sommes plus deux adolescents qui se leurrent de puretés illusoires. Si j'accepte ton amour, je sais ce qu'il signifie immédiatement, peut-être même avant qu'un nouveau soleil ne se lève. T'imagines-tu cela?... Je ne sais où est mon fils. Il souffre... Il est mort... peut-être... Et je me livrerais à un grand amour, à une de ces passions qui dévorent tous les jours et la pensée entière, comme dans la première jeunesse?

Le prince se ranima en apprenant cet obstacle. Son fils était vivant, il en était sûr. Il avait écrit au roi d'Espagne et à ses amis influents de Paris. Il avait même fait parvenir des lettres en Allemagne par l'entremise de personnages diplomatiques. On le retrouverait d'un moment à l'autre ; il réussirait à le faire revenir auprès de sa mère. Pourquoi ce pauvre garçon gênerait-il leur avenir? Son fils connaissait la vie. Les années passées auprès de sa mère l'avaient familiarisé avec les irrégularités qui abondent dans le monde des heureux. De plus, Lubimoff l'aimerait comme un frère cadet. Il avait des amis puissants capables de l'aider s'il voulait travailler. Les débris de sa fortune seraient pour lui quand il mourrait.

Alice saisit une de ses mains avec une reconnaissance attendrie.

— Comme tu es bon !

Mais soudain elle sécha ses larmes ; une âpre résolution apparut dans ses yeux, et elle poursuivit d'une voix dure :

— Non, je ne veux pas. Je ne sais quel est le sort de mon fils, j'ignore s'il est vivant... Je te dis que non. Inutile d'insister.

Il se fit un long silence. Un soldat, la tête bandée sous son képi et une fleur à l'oreille, passa en souriant au bras d'une jeune fille blonde. Tous deux fredonnaient. Le prince et la duchesse s'écartèrent un peu sur le banc et restèrent silencieux. L'air préoccupé, les sourcils froncés, Michel regardait obstinément par terre, tandis que, les yeux fixés sur la ligne de l'horizon, Alice suivait la marche lente des goélettes qui, sous la brise du crépuscule, avaient largué leurs voiles.

La ténacité avec laquelle Michel regardait le sol trompa Alice.

— Tu regardes mes bas? — demanda-t-elle en changeant brusquement de ton. — Vois. Ce ne sont pas des dessins, là, que tu vois sur les côtés, mais des reprises. Ma femme de chambre est très adroite. Que veux-tu ! C'est la dèche.

Et pour distraire son compagnon, elle lui peignit sa misère avec enjouement.

Mais elle vit aux regards et aux gestes du prince combien ces confidences l'intéressaient peu. Il était inutile de vouloir détourner la conversation. La duchesse comprenant qu'elle devait revenir à ce qui intéressait son compagnon s'écria avec une franchise virile :

— Je sais ce que tu as. Je vais te parler comme une camarade. Je sais la vie que tu mènes. Je connais aussi ton invention des « ennemis de la femme » qui n'est qu'une sottise. Après plusieurs mois de solitude, c'est d'une femme que tu as besoin. Tu n'as qu'à choisir autour de toi. Tu en trouveras, quand tu voudras, de plus jeunes et de plus belles que moi. Pourquoi penses-tu à moi? Pourquoi troubler ma tranquillité, alors que je ne me soucie plus de tout cela?

Le prince sourit avec amertume. Ce remède, il l'avait envisagé maintes fois. Une voix intérieure lui répétait le même conseil. Bien souvent, il était entré au Casino de l'air résolu du boucher qui va choisir dans un troupeau la bête quotidienne. Il examinait la troupe féminine des salles de jeu affectant de regarder le tapis vert, tout en surveillant les hommes qui circulaient autour.

Il éprouvait une attraction violente pour certaines femmes. Le visage de l'une, la taille ou la stature de l'autre, la laideur originale ou l'inharmonie provocante de celle-ci agissaient sur ses nerfs comme un mets acide ou piquant agit sur le palais. Il n'avait qu'un signe à faire ou un mot à dire pour que nombre d'entre elles, se voyant observées par le fameux personnage, se déclarassent prêtes à le suivre. Mais il éprouvait tout à coup un dégoût profond. Il ne pouvait s'attendre à rien de nouveau. Il pensait avec horreur au vain papotage d'une inconnue qui veut se rendre intéressante, aux mensonges d'une sentimentalité subite et

fausse, à l'animalité grotesque de l'accouplement qui viendrait mettre fin à tant d'ennuis. Non, c'était impossible. Une seule fois, avec l'énergie désespérée du malade qui avale une drogue répugnante, il avait suivi une de ces belles pour se repentir ensuite de sa vilenie et avoir honte de son échec.

— C'est toi, toi seule, qu'il me faut, — dit-il d'un air sombre. — Toi ou nulle autre. Je t'aime... J'ai besoin de toi.

La sphère orangée du soleil descendait sur le Cap-d'Ail. Son bord inférieur effleurait déjà la ligne ondoyante des jardins et des édifices. Elle concentra, un instant, le faisceau de ses rayons à travers la colonnade d'un belvédère, comme si avant de mourir elle voulait se montrer sous un arc de riomphe. Une lumière d'azur, qui semblait émerger de la mer, refoulait peu à peu dans les jardins l'or défaillant du soir.

— Non !... je ne veux pas !

La voix d'Alice déchira le silence bourdonnant avec un tremblement de surprise, qui se convertit immédiatement en un cri sourd et prolongé, comme si quelque chose pesait sur sa bouche. Michel lui avait jeté ses bras autour du cou, et la dominant, il attirait son buste, le pressait contre sa poitrine. Sa bouche cherchait celle de la duchesse; Alice résistait. Enfin sa protestation cessa. Leurs deux têtes demeurèrent immobiles.

— Oh ! Michel ... Michel ! — soupira-t-elle, en échappant un instant à la caresse pour se soumettre de nouveau à ces lèvres qui la poursuivaient avec avidité.

Elle parlait comme une vaincue. Elle était soudain retournée à son passé, et elle frémissait au contact d'un monde oublié qu'une longue abstinence lui rendait complètement neuf. Cette bouche ardente qui la dominait la réveillait d'un sommeil qui avait duré des années.

Elle oublia ce qui l'entourait. Ses yeux demeurèrent ouverts, mais elle ne vit plus ni la mer, ni le ciel d'or, ni même les branches de pin qui formaient au-dessus de leurs têtes un dais rustique.

Mais tout à coup réapparut le sentiment de la réalité. Alice

repoussa brusquement l'homme dont les caresses se faisaient pressantes.

Lubimoff vit Alice debout devant lui, en train de réparer le désordre de sa toilette ; puis elle porta ses mains à ses cheveux, à son chapeau, à la fourrure qui glissait de ses épaules.

— Partons, — fit-elle d'un ton fâché.

Le prince la suivit, tête basse, honteux de sa violence. Après quelques pas elle parut s'émouvoir de ce mutisme qui marquait son repentir et elle sourit de nouveau.

— Je m'aperçois que dorénavant je ne pourrai plus te voir seule...

En sortant des jardins, ils firent une halte en face du Musée. Michel découvrit à côté de l'édifice un escalier rustique taillé en partie dans le roc et complété, dans les cavités, par des marches de brique. Il descendait jusqu'au rivage en formant plusieurs étages. A son extrémité se trouvait un chemin qui suivait la côte et conduisait au port.

La duchesse hésita sous l'arc qui en masquait l'entrée.

— Je te préviens, — fit-elle en menaçant Michel avec un doigt, — que si tu recommences, j'appelle au secours. Me promets-tu d'être sérieux?... Tu me donnes ta parole?... Bon. Marche devant. Je me méfie.

Il s'élança dans l'escalier comme un explorateur. Le palais du Musée semblait se dédoubler à mesure qu'ils descendaient. Outre l'édifice à fleur de terre, il y en avait un second, dont les murs de pierre, à larges fenêtres, reposaient sur les rochers de la falaise.

Ils se rejoignirent au bord de la mer, sur une large route qui serpentait entre les rochers détachés et frangés d'écume, et les parois presque verticales de la falaise. Sur ce promontoire, aux rares surfaces planes, on avait profité des plateaux et des cavités de la pierre pour construire quelques édifices destinés aux familles des employés de Monaco. Sur le bord de la falaise, la ligne des jardins élevés, coupée çà et là par de vieux ouvrages fortifiés, se répandait comme une chevelure verte.

Ils marchèrent lentement dans le crépuscule. En haut, la lumière orangée du couchant teintait légèrement les cas-

sures du rocher, les touffes d'arbres, les façades blanches. Une ombre d'azur, semblable à celle d'une nuit lunaire, s'étendait au bord de la mer. Le ciel ensanglanté par le coucher du soleil demeurait invisible à leurs yeux, derrière le rocher de Monaco. Ils ne pouvaient contempler que celui de la côte d'Italie, à chaque instant plus sombre, plus dense, prêt à livrer passage aux premières trouées lumineuses des étoiles.

Ils croisèrent plusieurs pêcheurs qui regagnaient leurs demeures, chargés de filets et de paniers.

En passant par certains tournants solitaires, Alice devenait inquiète. Dès qu'elle apercevait une maison ou quelque promeneur qui approchait, elle reprenait la conversation. Ce qu'elle redoutait surtout c'était de s'arrêter en chemin, de s'asseoir avec le prince sur le petit parapet qui longeait la côte.

Elle laissa Lubimoff lui prendre le bras et s'appuyer sur elle sans protester. Il s'exprimait si humblement ! Il lui parla de son fils avec un optimisme berceur. Aucune de ses craintes n'était fondée ; son fils reviendrait : il en était sûr. Elle recevrait d'un moment à l'autre une bonne nouvelle ; peut-être ce soir même.

C'était un homme, et il avait beau chérir sa mère, il finirait par aimer plus encore une autre femme et par se créer sa vie propre, comme les autres.

— Et toi, qui es encore jeune, qui as droit à de longues années de bonheur, tu veux renoncer à tout, comme une vieille femme? Pourquoi? A quoi cela t'avance-t-il?

Elle baissait la tête sans savoir que répondre, et son trouble était tel, qu'elle ne fit pas le plus petit mouvement quand Michel cessa de lui tenir le bras pour lui entourer la taille. Ils marchèrent ainsi, étroitement unis, avançant machinalement. Les yeux fixés sur elle, il épiait son visage, dans l'attente d'un regard, d'un monosyllabe d'acceptation. Alice redoutait ces yeux implorants et elle détournait les siens.

— Dis-moi, — murmura Lubimoff, — que tu consens. Nous allons refaire deux vies que la vanité et l'orgueil avaient gâchées. Soyons, fût-ce un peu tard, ce que nous aurions dû être.

— Non, — soupirait Alice, — je ne peux pas...

Puis elle s'empressa de murmurer comme si elle regrettait ses paroles :

— Oui, peut-être... plus tard... Mais pas maintenant. Quelle honte !... Quand je serai tranquille, quand je ne sentirai plus cette angoisse qui me déchire... Je t'aime. Est-ce que cela ne te suffit pas? Je t'aime...

Ces deux mots lui suffisaient, en effet. Lui qui avait goûté à tant d'amours, il se contentait de cette phrase brève, qui résonnait à ses oreilles comme une musique joyeuse.

Il éleva son bras au-dessus de la taille d'Alice tandis qu'il attirait sa tête sur une de ses épaules.

Un long baiser retentit. La femme n'opposa aucune résistance. Sa bouche s'unit même à ce baiser qu'elle rendit plus passionné, plus vibrant. Elle n'avait plus peur. Ils continuaient de marcher et il était impossible à Michel de renouveler ses gestes audacieux. Bien plus, elle savourait intérieurement, non sans une certaine honte, le plaisir que cette caresse ressuscitait en elle.

— Je t'aime, — soupira-t-elle sans savoir ce qu'elle disait, — je t'aime, mais pas cela !... Aimons-nous comme des enfants. C'est ridicule à notre âge... mais si doux !

A ce moment l'âme de Lubimoff était semblable à la sienne. Il lui sembla qu'il n'avait jamais connu de plaisir plus profond que ce simple baiser. Il trouvait à la vie un charme insoupçonné.

Ils s'avançaient comme des gens ivres, en zigzaguant du parapet au bord de la falaise, lèvre à lèvre, les yeux dans les yeux, comme si rien n'existait en dehors d'eux. On les aurait pris de loin pour deux adversaires en train de se battre et que les poussées de la lutte faisaient tituber.

Michel s'arrêta soudain et étreignit violemment Alice...

— Non !... non !

Elle protestait devant le danger, la volonté encore brisée par les émotions récentes, mais s'efforçant néanmoins de maintenir son refus.

Elle se tordit entre ses bras avec l'agilité d'un gymnaste et, tandis qu'elle échappait à son étreinte, on entendit un craquement d'étoffe déchirée.

— Regarde, barbare !... regarde ce que tu as fait !

Elle se tenait immobile, son boa de fourrure tombant d'une de ses épaules, tandis qu'elle cherchait le point où sa robe s'était déchirée.

Michel se plaça derrière elle. Il vit qu'une de ses manches était presque détachée, laissant apercevoir la peau blanche du bras.

Il regretta sa violence, et maudit ses fortes mains qui brisaient en caressant, comme celles d'un matelot ivre.

Alice eut pitié une fois de plus de sa confusion enfantine.

— Cela ne fait rien. C'est une robe d'il y a deux ans : elle est si vieille qu'il suffit d'un rien pour la déchirer. Voilà ce que c'est que de se promener avec une pauvresse.

Pourtant elle s'inquiéta de cet accroc si visible. Elle allait rentrer à Monte-Carlo à pied ou en tramway. Qu'allait-on dire de la voir dans cet état?

— Une épingle, as-tu une épingle?

Cette question augmenta le remords du prince. Où donc un homme peut-il trouver une épingle?.. Pendant qu'Alice cherchait sur elle inutilement, il eut l'idée de retourner au Musée ou d'escalader les rochers jusqu'à l'une de ces maisons habitées par les employés du prince. Il aurait donné cent francs pour une épingle... mais il se rappela que ses poches étaient vides.

Tout à coup il sourit d'un air de triomphe.

— Voilà l'épingle.

C'était celle de sa cravate : une perle splendide fort admirée des femmes, et dont il n'avait jamais voulu se défaire, car c'était un cadeau de la princesse Lubimoff.

Il dut se charger lui-même de réparer sa faute, avec un soupir d'angoisse.

— Tu ne sais pas, — fit en riant Alice. — Gare ! tu me piques... Quel maladroit !

Mais il finit par être enchanté de sa gaucherie. Il caressait le bras nu avec ses doigts. Il frémissait, en frôlant ce pli de la chair qui gardait dans son ombre veloutée comme un mystère sexuel.

— Assez ! — cria-t-elle. — Ne recommence pas. Ou je te préviens que je me fâche... C'est bien comme cela... Allons-nous-en !

Elle rejeta sa fourrure en arrière pour cacher la reprise ainsi que la perle, dont l'éclat ressortait avec une magnificence étrange. Elle reprit sa marche sans que Michel eût tenté de s'y opposer. Le dernier incident l'avait rendu circonspect.

Arrivés au dernier tournant ils sortirent de la pénombre bleue de la falaise. Ils voyaient au-dessus de leurs têtes le dernier bastion du rempart avec sa poivrière ; en face d'eux, le port flanqué à l'entrée de deux tourelles lumineuses, et sur le rivage opposé la hauteur de Monte-Carlo, ses édifices énormes, ses coupoles vernies qui reflétaient le dernier feu rose du crépuscule.

Tous deux s'arrêtèrent instinctivement. La présence de plusieurs groupes d'hommes disséminés en face des embarcations, les obligeait à la prudence. Ils n'étaient plus seuls. Ils venaient d'entrer de nouveau dans la vie.

— Comme le chemin m'a paru court ! — s'exclama le prince.

Elle avait eu la même pensée. « Oui, comme il est court ! »

Ils ne devaient plus marcher ensemble. Ils devaient se quitter là.

Alice lui tendit ses deux mains.

— C'est tout? — soupira Michel.

La duchesse hésita un instant. Puis, avec l'agilité d'une gamine, comme si elle était encore l'amazone endiablée du Bois de Boulogne, elle sauta vers lui avec les bras ouverts.

— Tiens... tiens... tiens !

Ce furent trois baisers rapides, fulgurants, qui ne durèrent qu'une seconde ; mais ces trois baisers démontrèrent à Lubimoff qu'il ignorait encore tout de la vie, car jamais il n'avait ressenti de frémissement semblable à celui qui parcourut tout son corps.

— Encore... encore un autre !

Son air suppliant la fit rire.

— Plus de folies!... un autre jour qui sait ?... Maintenant je retourne à mes préoccupations. J'ai peur de rentrer chez moi ; j'éprouve une frayeur mêlée d'espoir. Oh ! cette nouvelle que je peux recevoir d'un moment à l'autre !... Dis ! tu crois vraiment qu'il ne lui est rien arrivé?... tu crois qu'il pourra revenir?...

*
* *

La vie continuait, paisible, en apparence, à la Villa... Pourtant le colonel ne manquait pas de préoccupations graves. L'offensive allemande avait commencé, et les Alliés s'étaient vus contraints de reculer.

Le bombardement de Paris avait provoqué l'arrivée sur la côte de nombreux trains bondés de fugitifs. Novoa, lui, semblait peu s'en soucier. Il devenait chaque jour plus élégant et passait tous ses après-midi à jouer au Casino.

Quant à Castro, son humeur s'assombrissait. Toledo en devinait le motif. Doña Clorinde, consternée par les désastreuses nouvelles du front, accablait de ses sarcasmes les hommes qui ne portaient point l'uniforme. Castro n'osait protester, mais revenait exhaler son irritation à la Villa Sirena. Novoa subissait particulièrement les contre-coups de cette mauvaise humeur. Atilio l'avait pris en haine, sous prétexte que Doña Clorinde était brouillée avec Alice, dont Valérie était la protégée.

Sous des prétextes futiles, des paroles aigres furent échangées et, un soir, ils en vinrent à des paroles si blessantes qu'ils songèrent à se battre en duel. Ils s'en ouvrirent au colonel, qui put les en dissuader. Enfin, un jour, Novoa déclara au prince avec une émotion mal dissimulée qu'il allait quitter la Villa. Ses travaux scientifiques l'obligeaient à vivre à Monaco, mais jamais il n'oublierait ce qu'il devait au prince. Et, renonçant aux commodités de la Villa, il partit, en effet, s'installer dans une maison misérable de la vieille ville.

Michel paraissait soucieux. Il était moins heureux. Les jours s'écoulaient sans qu'il réussît à renouveler une promenade semblable à celle des jardins de Monaco.

— Je t'aime, — disait Alice. — Crois bien que je n'oublie pas cette journée... Plus tard nous recommencerons cette excursion. Mais pas maintenant, car je vois bien comment cela finirait. Cela m'est impossible... Je pense à mon fils.

Michel n'en doutait pas ; mais ce n'était pas seulement son inquiétude pour l'absent qui occupait sa pensée. Elle était remise à jouer avec des sommes qu'elle avait retrouvées

chez elle. Le prince se demanda même si elle n'avait pas engagé ou vendu l'épingle avec laquelle il avait réparé la déchirure de sa robe.

Alice gagnait peu, mais elle gagnait. Aussi, espérait-elle voir se renouveler cette période de veine qui avait révolutionné le Casino.

Le soir elle se retirait, satisfaite. Elle avait trois ou quatre mille francs de plus. Mais qu'était-ce que cela?... Elle se lamentait de l'insignifiance de son capital. Elle voulait jouer gros jeu pour recouvrer ce qu'elle avait perdu. Car, ainsi, peu à peu, elle n'y parviendrait jamais. Que ne pouvait-elle réunir de nouveau ces trente mille francs, qui lui avaient valu une si éclatante victoire?

Michel restait au Casino pendant des heures entières, près de la table où elle jouait, guettant une occasion propice, sans obtenir autre chose que de brefs entretiens pendant une interruption du jeu ou bien à l'heure du thé.

Un matin il alla la surprendre dans sa villa. Il était dix heures. Il rencontra Valérie qui venait de mettre son chapeau et qui semblait contrariée de cette visite. Peut-être se rendait-elle à Monaco; peut-être Novoa l'attendait-il dans quelque ruelle de Monte-Carlo.

— La duchesse est partie pour « l'usine », — dit-elle en souriant. — Elle doit être, à l'heure actuelle, en plein travail.

Elle avait dû passer une grande partie de la nuit à aligner des numéros, pour courir au Casino dès l'ouverture des portes, les yeux lourds de sommeil, sans se soucier de sa toilette, comme si elle n'avait que le temps d'utiliser quelque étonnante combinaison qu'elle venait d'inventer.

Chaque fois qu'il la rencontrait, le prince, avec une astuce puérile, faisait allusion au sort de son fils et obtenait ainsi qu'elle abandonnât ses hallucinantes préoccupations de joueuse.

Lubimoff lui montra, un après-midi, des télégrammes et des lettres datés de Madrid, de Paris et de Berne. Des souverains et des ministres s'occupaient de retrouver les traces de l'aviateur disparu. Berlin même promettait, par l'entremise d'une légation neutre, de rechercher ce jeune homme dans tous les camps de prisonniers. On croyait qu'il devait se

trouver confiné, en Pologne, dans un camp de représailles.

Alice se mit à compter les heures avec impatience, comme si la nouvelle désirée allait arriver d'un moment à l'autre.

— Le jour où je saurai avec certitude qu'il est vivant, tu verras comme je serai différente. Je ne t'ennuierai plus avec mes tristesses, tu trouveras en moi une autre femme.

Et, en effet, son sourire, ses regards prometteurs, lui faisaient retrouver cette Alice qui avait marché près de lui le long de la côte de Monaco.

Une fois seul, ses propres tristesses l'assaillaient. Il avait reçu des nouvelles de Russie par des fugitifs qui avaient pu échapper à la persécution révolutionnaire. Ceux qui administraient ses biens avaient été assassinés. Le palais Lubimoff servait de résidence à un comité bolchevik. Ses mines avaient été nationalisées, encore qu'on n'y travaillât point. On avait distribué ses terres. D'obscurs personnages, d'anciens fripiers et négociants de liquides alcooliques, avaient pris possession de ses immeubles, il ne savait comment. A ces nouvelles inquiétantes pour son avenir venaient s'en ajouter d'autres qui le blessaient dans ses plus chers souvenirs. Une grande dame de la cour, qu'il avait follement aimée, vendait maintenant des journaux dans les rues. Une autre femme, très élégante, qui lançait la mode à Pétersbourg, avait été obligée de balayer la neige. Elle avait eu plusieurs doigts gelés. Ses amis disparus se chiffraient par douzaines. Les uns avaient été tués, en tas, à coups de revolver, au fond d'un cachot; d'autres fusillés. Plusieurs étaient morts de faim.

Toutes ces horreurs réveillaient son égoïsme et il trouvait à sa situation un nouveau charme.

Un jour qu'il était avec Alice au bar des salons privés, elle lui parla résolument. Elle avait besoin d'essayer le grand jeu. Elle était lasse de « travailler » avec de petites sommes pour n'obtenir que des gains modestes. De plus elle dédaignait le Casino, avec ses mises limitées, sa roulette et son trente et quarante, jeux quasi mécaniques où, au lieu d'un banquier, on n'a devant soi que des employés, ce qui vous donne l'impression de lutter contre une machine formidable, d'un fonctionnement monotone, sans fantaisie et sans âme. C'est le baccara qu'il lui fallait. Elle avait pu réunir de nouveau

trente mille francs. Ou le gros bénéfice ou zéro. Elle préférait perdre et en finir une bonne fois.

— Ce soir, au *Sporting* ! Ne dis pas non : j'ai besoin de toi. J'ai l'impression que cette soirée va être décisive pour moi... et peut-être aussi pour toi. Tu te mettras en face de moi pour que je te voie. Rappelle-toi que tu étais près de moi quand j'ai eu tant de veine. Tu me porteras bonheur... Pourquoi hocher la tête? Je te dis que tu vas me porter bonheur.

Elle le lui affirma avec une telle conviction que Michel fut obligé d'accepter.

— Viens, je te promets que tu gagneras. Tu gagneras, quel qu'en soit le résultat. Si on me « lave », nous nous promènerons demain, comme l'autre jour, dans les jardins de Monaco. Et si je gagne... si je gagne ce que je veux !...

Elle n'eut pas besoin d'en dire davantage. Son regard et son sourire enthousiasmèrent Michel. Il irait la retrouver au club.

(A suivre.)

V. BLASCO-IBAÑEZ

GENÈVE ET WASHINGTON

Depuis plus de deux ans, Genève, naguère enfant chéri de Washington, en est devenu le cauchemar : dix-huit mois de luttes entre Démocrates et Républicains ; quatre mois de campagne présidentielle[1] ; puis, après la triomphale élection du président Harding, quatre nouveaux mois de discussions, cette fois entre Républicains. Enfin, le 4 mars prochain, avec la nouvelle Présidence, s'ouvriront sans doute de nouvelles discussions internationales, toujours et encore sur Genève et son œuvre.

Siège théorique de la Société des Nations jusqu'en novembre dernier, alors qu'elle consistait en un Secrétariat installé à Londres et en un Conseil qui se réunit une dizaine de fois dans les diverses capitales de l'Europe occidentale, Genève ne s'identifia vraiment avec la Société qu'au moment de la première Assemblée. Alors on put vraiment juger si l'arrêt de Washington contre Genève, entreprise mort-née, était justifié.

A la très grande majorité des membres de cette Assemblée, il parut, au contraire, que la Société était une œuvre destinée à vivre et qu'elle avait déjà travaillé avec un sens très sûr des réalités à mettre au point un système des relations entre les peuples qui, après quelques retouches nécessaires, doit correspondre en gros aux exigences du présent.

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er octobre, *la Campagne présidentielle aux États-Unis* et *la Défiance des États-Unis à l'égard de l'Europe.*

***

Quand, le 15 novembre, les délégués des quarante et un États membres de la Société entrèrent dans la salle austère de la Réformation et y prirent séance sans apparat, leur curiosité était extrême, mais leurs idées peu précises sur la physionomie que présenterait l'Assemblée. Tout de suite il apparut que ce ne serait ni une Conférence diplomatique ni un Congrès de juristes. En dépit de la salle qui n'avait ni Pas perdus, ni couloirs, ni buvette, ce fut plutôt un Parlement.

Qu'on était loin de la Salle à manger du Quai d'Orsay et de sa table au tapis vert, courbant en fer à cheval les Puissances à intérêts limités, immobiles et presque muettes ! A Genève, un perpétuel va-et-vient animait l'unique couloir, — véritable rue des Nations, — qui s'ouvrait entre les cinquante bancs où était assis l'univers, l'Afrique du Sud à côté de l'Argentine; la Chine souriant à l'extrême pointe des crânes britanniques qui émergeaient à peine des fauteuils qu'au mépris des lois de la pesanteur leurs occupants transformaient en chaises longues; la France contemplant les nuques sans nattes de la Jeune Chine, et les Sud-Américains si nombreux qu'eux, partisans de l'arbitrage obligatoire, auraient pu s'entremettre entre les nations de tous les autres continents en cas de mêlée universelle.

De glorieux souvenirs rapprochaient les quatorze pays parlant l'espagnol, dont les territoires reconstituaient l'Empire sur lequel jadis le soleil ne se couchait jamais. Ces souvenirs leur inspirèrent un télégramme au roi d'Espagne et une entente très étroite dans les votes. Joints aux pays de langue portugaise ils conquirent six des douze présidences et vice-présidences des Commissions et leur activité justifia cette remarque de Nansen « qu'ils étaient capables de se passer de la doctrine de Monroe » et aussi cette observation de M. Pueyrredon que « c'est un anachronisme d'opposer l'Europe et l'Amérique, car entre certains États européens et les États américains il y a des liens plus forts que ceux qui unissent ces derniers entre eux ».

A Genève, la race slave fit, elle aussi, une brillante rentrée dans

l'Histoire : Tchéco-Slovaques, Yougo-Slaves, Polonais avaient en Europe centrale et orientale des intérêts trop connexes pour ne pas surmonter certaines traditions de méfiance.

Ce fut, d'ailleurs, entre les membres de l'Assemblée à qui représenterait mieux que tout autre, à lui seul, l'esprit même de la Société des Nations. Le groupe scandinave, la Hollande et la Suisse étaient partisans d'une société englobant le plus vite possible toutes les nations du monde. L'Italie, dès l'accord de Rapallo, se mit à championner avec fougue les petites Nations et aussi les États déshérités contre les peuples détenteurs de matières premières. Le Japon rappela qu'il n'abandonnait rien de sa foi dans l'égalité des races ; l'Inde et la Chine suggérèrent que leurs civilisations inspirées par les idées d'harmonie et de juste moyenne formeraient un heureux contrepoids dans la Société naissante au matérialisme de l'Occident. Il apparut clairement que l'Europe n'était plus comme autrefois le seul personnage historique. Parmi les quatre membres non permanents du Conseil, il fut entendu qu'une place serait réservée à l'Amérique centrale ou du Sud, et une place aux pays hors d'Europe et des Amériques. La Chine remplaça la Grèce lors des élections au Conseil.

A aucun moment les quarante-deux nations de l'Assemblée, si peu accoutumées à parler entre quatre murs de leurs affaires communes, n'eurent le sentiment que, faute d'être au complet, elles ne faisaient que du provisoire. L'Assemblée mit à élaborer son règlement un soin qui trahissait sa volonté de durer. Les hommes qui eurent le plus de prise sur elle ne furent pas les sceptiques; ce furent les ardents, ceux qui avaient la foi. Lord Robert Cecil montrait à suivre les arguments et à pousser les questions vers leurs conclusions, l'animation, la science et le désintéressement d'un grand joueur d'équipe un jour de match international; Bourgeois joignait à son charme persuasif le grand prestige d'une vie dévouée à l'idée même de la Société des Nations. Quand Paderewski surgissait à la tribune, cambré, sa crinière rose rejetée en arrière, on cherchait le gonfalon de ce chevalier, tandis que dans les moindres interventions de Nansen se déployait tout entière la volonté qu'il avait mise à conquérir le pôle; enfin Viviani fut incomparable par son art de mettre à nu des sentiments éternels

et de les animer d'une prodigieuse vitesse de conviction. Quand ces hommes parlaient, une grâce vivifiante touchait l'Assemblée.

Alors, les représentants de peuples dont le sort commun depuis des siècles s'était réglé, le plus souvent à leur insu, par des conversations encombrées de formalités et coupées de silences, n'en revenaient pas, — le temps et l'espace soudain éliminés de leurs rapports, — de constater que du rapprochement de leurs sensibilités à propos des grandes affaires du monde se dégageait une moyenne de bonne volonté et d'entente fort encourageante. Dans les cinq cents pieds carrés de la salle de la Réformation, les réponses suivaient les questions, toutes chaudes, au lieu de se refroidir en glissant diplomatiques le long des câbles. Penser, sentir ensemble, se décider ensemble : on eut le sentiment à Genève que cela permettrait de régler très vite beaucoup de questions réputées insolubles au cours des dialogues alternés des chancelleries. Le jour où une phrase de M. Motta provoqua la foudroyante réponse de M. Viviani sur le cas de l'Allemagne, cette question en suspens depuis des semaines fut réglée à fond en trente minutes.

C'est ainsi que la Société des Nations, représentée par l'Assemblée, apparut comme une Chambre de compensations qui pourrait rendre à ses membres pour l'ajustement de leurs grandes affaires communes un service analogue à celui qu'une « clearing house » rend aux banques sur une grande place financière : en quelques minutes chaque matin, des centaines de millions sont compensés, qui maniés selon les méthodes d'autrefois exigeraient des correspondances sans fin.

Quand les quarante et un membres de la Société se sont séparés à Genève le 18 décembre, ils se sont donné rendez-vous pour le début de septembre prochain ; ils seront alors quarante-sept. La prochaine Assemblée a-t-elle chance d'être animée de la même vie que la première?

C'est probable, car, sachant se résigner à rester imparfaite sur le papier, elle aborda les difficultés inhérentes à sa constitution avec un sens très sûr des réalités.

La première difficulté tient aux rapports des Puissances

dites grandes et petites. Les grandes Puissances sont représentées de manière permanente au Conseil de la Société qui, entre les séances de l'Assemblée, mène seul les affaires. Avant Genève quelques Puissances dites à intérêt limité avaient aussi pris part à l'élaboration du Pacte, et quatre d'entre elles avaient occupé au Conseil les sièges non permanents. Mais il fallut l'Assemblée pour que trente-trois Puissances, membres originaires de la Ligue, ou invitées à accéder au Pacte, participassent vraiment pour la première fois aux travaux de la Société. Là toutes les voix se valent. C'est une garantie pour les petites Puissances d'avoir désormais cette tribune. La tentation était grande pour elles de transformer, par analogie avec les Parlements nationaux, le Conseil en ministère, de l'interpeller comme s'il était assis au banc du gouvernement, d'empiéter sur ses prérogatives (comme il en fut question un instant à propos des mandats coloniaux), et de lier à l'avance ses décisions pour les entresessions... L'Assemblée fit preuve d'un grand sens des réalités en acceptant que les relations du Conseil et de l'Assemblée demeurassent sans analogie avec les relations de pouvoir exécutif à pouvoir législatif ou de Chambre des députés à Haute Assemblée. La proposition de l'Argentine tendant à soumettre à la réélection tous les membres du Conseil, y compris les grandes Puissances, aurait eu pour effet ou de les confirmer dans leurs sièges ou de les détacher de la Société naissante.

L'opposition entre grandes et petites Puissances se doublait d'une opposition entre ex-belligérants et ex-neutres. A quoi bon prolonger l'amertume de la guerre au sein d'une Société qui devrait servir de terrain de réconciliation entre vainqueurs et vaincus? S'ouvrir toute grande à tous les peuples reconnus *de jure*, c'était pour elle réaliser son essence qui est d'être universelle. L'article Ier du Pacte parle, il est vrai, « des garanties effectives d'une intention sincère d'observer ses engagements internationaux » et Pacte et traités forment un tout, mais n'est-ce pas occasionnellement que le Pacte a été inséré dans le Traité de Versailles et les autres traités qui l'ont suivi? En droit et logiquement le Pacte aurait dû constituer un document à part puisque l'Allemagne qui est partie au Traité n'est pas partie au Pacte et que treize États invités à accéder

au Pacte ne sont pas parties au Traité. Donc la Société des Nations n'a pas à s'occuper de l'application des traités qui regarde les Puissances alliées et associées. Ainsi parlèrent la Suisse, la Hollande et M. Barnes au nom des ouvriers anglais.

Mais, comme le rappela M. Viviani, s'il n'y avait pas eu la victoire des Alliés, il n'y aurait pas eu d'Assemblée. Bien plus, si, la guerre achevée, le Pacte n'avait pas été conclu immédiatement, avant même que les Traités le fussent, le Pacte n'aurait jamais été conclu, et, sans le Pacte, certaines solutions des traités eussent été impossibles. Enfin, M. Pueyrredon, qui n'était pas suspect de dévotion à l'égard du Pacte, a fort bien indiqué la force qu'apporte au Pacte le fait qu'il est lié à des traités : « Je suis obligé de constater que le Pacte et le Traité lient les membres actuels de la Société par une solidarité d'intérêts qu'il serait difficile d'assurer à une nouvelle association où les nations ne seraient liées entre elles que par un accord formel, sans que leurs intérêts vitaux fussent solidaires comme ils le sont dans le Traité. »

D'ailleurs l'Assemblée de Genève témoigna qu'elle n'était pas insensible aux idées de réconciliation, quand les ex-ennemis y mettaient du leur : elle admit dans la Société l'Autriche et la Bulgarie.

Trois grandes Puissances restèrent en dehors, dont deux volontairement, et vraiment il ne dépendit pas de l'Assemblée qu'aucune des trois y entrât.

L'Allemagne ne posa pas sa candidature ; elle essaya de la faire poser. Tout en déclarant bien haut dans ses journaux qu'elle n'était pas pressée d'entrer dans une Société qui n'était qu'un syndicat de garantie de dépouilles de guerre, elle tenta de se servir de l'ardeur de néophyte de certains membres en faveur d'une société universelle pour démontrer que l'Allemagne était plus nécessaire à la Ligue que la Ligue n'était nécessaire à l'Allemagne. Elle manœuvra pour être admise sans conditions ; naturellement l'égalité de tous les belligérants quant aux responsabilités sur les origines et le développement de la guerre devrait être proclamée, et son entrée dans la Société ne devrait prendre, en raison de l'article Ier du Pacte, le caractère d'un engagement nouveau. Car s'engager ainsi devant les ex-neutres à exécuter le Traité,

c'eût été aller plus loin qu'à Versailles où cédant, disait-elle, à la force, elle ne s'était engagée que vis-à-vis des Puissances alliées et associées et encore avec toutes sortes de restrictions mentales. Hantée par la seule idée de ne pas exécuter le Traité, l'Allemagne essayait concurremment de deux méthodes pour parvenir à ses fins : ou bien entrer dans la Société des Nations si elle évoluait dans un sens où elle pourrait être utilisée pour reviser le Traité de Versailles, — et la note allemande sur les mandats coloniaux, envoyée en pleine session de l'Assemblée, était calculée pour exciter les petites Puissances contre les grandes, l'Assemblée contre le Conseil, les ex-neutres contre les ex-belligérants, — ou bien attendre hors de la société le moyen de lier partie avec l'une des puissances qui n'en faisaient point partie, Amérique ou Russie. Cette tentative des Allemands de pousser la Société dans des voies spirituelles afin de s'en servir, le moment venu, pour satisfaire leurs appétits matériels de revanche, voilà ce que brisa l'intervention de M. Viviani et de Lord Robert Cecil lorsqu'ils rappelèrent la nécessité des « garanties effectives d'une intention sincère d'observer ses engagements internationaux » et le lien indissoluble qui unit le Pacte et le Traité.

Comment l'Assemblée, « cette seconde Internationale en redingote », selon le mot de M. Branting, aurait-elle pu trouver grâce devant la troisième Internationale de Moscou? Le bien que peut faire cette Internationale des nations en cherchant des solutions pacifiques aux différends internationaux ne peut l'excuser, auprès des théoriciens de la lutte des classes, d'être bourgeoise et gouvernementale.

A M. Barnes, qui, à Genève, parlait non pas au nom du Gouvernement anglais, mais au nom des ouvriers anglais, et qui reprochait au Conseil de la Société de n'être pas intervenu entre la Pologne et la Russie, le printemps dernier, M. Bourgeois rappela de quel air Moscou avait éconduit la Société quand elle avait tenté de négocier l'envoi d'une Commission en Russie. L'Assemblée, néanmoins, n'admit pas dans la Société les États baltes et la Géorgie, pourtant indépendants de fait et que les Puissances alliées depuis ont reconnues *de jure*, afin de rendre possible un jour un accord entre la Russie reconstituée et ces États.

Et l'Amérique? Tout la rappelait à Genève. C'est à cause de Washington que l'Assemblée refusa de prendre en considération les amendements proposés au Pacte : à quoi bon les discuter, tant que l'Amérique n'aurait pas parlé ! C'est en pensant à Washington que l'Argentine proposa ses amendements et se retira de l'Assemblée parce que l'examen en fut différé. La politique entièrement arrêtée avant l'Assemblée par le président Irigoyen était tout à fait indépendante de Washington et pourtant inspirée par Washington. Qu'elle fût indépendante de Washington, il suffisait pour s'en convaincre de se rappeler l'attitude de Buenos-Ayres en 1917, après l'entrée en guerre des États-Unis, alors qu'en dépit des efforts de l'ambassadeur Naon, le président Irigoyen maintint sa politique personnelle de « belligérance diplomatique ». Au surplus, il suffisait d'observer que le pays dont l'Argentine déplorait expressément l'absence de la Société des Nations était le Mexique, et encore de peser la portée des amendements proposés par l'Argentine pour être tout à fait sûr que ce n'était pas la politique de Washington que M. Pueyrredon avait pour instruction de servir. Mais cette politique indépendante du président Irigoyen était pourtant inspirée par Washington : en sa méthode d'abord qui rappelait celle du président Wilson quand il s'adressait aux peuples d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie par-dessus la tête de leurs gouvernements, et aussi en ses fins. Le président Irigoyen a une très haute opinion de l'idéal américain ; convaincu que, d'ici à un an, l'Amérique du Nord, à qui la Société des Nations était prête à faire maintes concessions, aurait la gloire, lors de la prochaine Assemblée, d'américaniser le pacte, Irigoyen rêva de dériver cette gloire vers l'Argentine et il prit les devants. Le malheur fut que ces amendements argentins en faveur de l'admission d'office dans la société de tous les États indépendants, avec ou sans vote, et de l'élection de tous les membres du Conseil étaient peut-être dans la logique d'une Société des Nations, imaginée de loin et de haut, mais qu'appliqués à la Société présente ils lui auraient fait perdre immédiatement toute vie, toute réalité. Le geste de l'Argentine resta isolé et très vite l'on comprit qu'il ne fournirait à Washington aucun argument nouveau contre Genève.

C'est encore aux États-Unis que l'on pensa à propos de l'Arménie dont jadis ils avaient paru rechercher le mandat et surtout lorsqu'il s'agit de limiter les armements. Tant que l'Amérique garde son entière liberté, comment faire accepter par les Puissances intéressées le contrôle de l'exportation des armes dans certaines régions de l'Asie et de l'Afrique ? Et quant à la limitation des armements, comment la réaliser sur mer, malgré la disparition des flottes de l'Allemagne et de l'Autriche, tant que les États-Unis, restant en dehors de la Société, déclarent qu'ils ne peuvent arrêter leurs constructions navales ? Les délégués de l'Angleterre et du Japon votèrent la motion Lange, qui invite le Conseil à proposer aux divers gouvernements de s'engager à ne pas augmenter pendant deux ans leur budget de guerre du prochain exercice, sous la réserve expresse que leur gouvernement demeurait libre d'accepter ou de rejeter une telle proposition. La motion du sénateur Walsh que l'Amérique fût représentée à la Commission qui étudiera auprès du Conseil la limitation des armements fut rejetée par le Sénat américain en dépit du fait que l'Amérique avait pourtant accepté d'être représentée à la conférence financière de Bruxelles.

Ainsi, plus Genève fixait les yeux sur Washington, plus Washington détournait son regard de Genève, le Président encore en exercice, parce que l'élection du 3 novembre dernier tragiquement l'empêchait de prendre officiellement le moindre intérêt à la réalisation de l'idée au succès de laquelle il avait pourtant tout subordonné ; le nouveau Président, parce qu'il avait été élu pour avoir proclamé qu'en présence de la mort de la Société de Genève la nouvelle Association des nations que Washington proposerait après le 4 mars aurait le champ libre. C'est à peine si l'on entrevit à Genève le sénateur Mac Cormick qui n'y séjourna que le temps de justifier son parti pris d'hostilité contre la Société, et, que, tout à fait officieusement, l'on sut que M. Root suivait avec le plus vif intérêt le destin heureux de la Cour de Justice internationale. L'Amérique fut représentée pendant la durée de l'Assemblée par une douzaine de journalistes, d'ailleurs fort capables, qui envoyèrent outre-mer des dizaines de milliers de mots pour

expliquer que cette Société qu'on les avait envoyé enterrer n'était pas encore tout à fait morte.

***

Ainsi, d'une part, à Genève, une Société bien vivante et travaillant avec un sens très sûr des réalités à mettre au point une conception des relations entre les peuples, qui à quarante et un d'entre eux paraît, après quelques retouches nécessaires, devoir correspondre assez bien aux exigences du présent; d'autre part, à Washington, une Association des nations dont l'Europe ne sait rien de définitif, sinon qu'elle a chance de s'opposer trait pour trait dans ses grandes lignes à celle de Genève.

La première opposition peut se résumer ainsi : la Société des Nations ne devrait avoir ni un caractère politique ni un caractère économique; elle devrait consister en un simple accord juridique.

A la suite d'un entretien avec le président Harding, le 18 décembre, M. Murray Butler a déclaré : « Il n'y a que deux formes connues de coopération : la politique et la judiciaire. La forme judiciaire de coopération internationale qui se précise dans des conférences internationales spécialement chargées de fixer, de reviser ou d'imposer les règles de droit international, est la forme à laquelle le peuple et le gouvernement des États-Unis sont attachés par tradition et par des actes formels et nombreux. » Et le 24 décembre M. Taft, revenant de Marion, confirmait cette déclaration : « M. Harding est convaincu que le désir du peuple américain... est d'éviter les obligations politiques et militaires du Traité de Versailles et de la Ligue. »

Reste alors l'idée d'une Cour de Justice internationale dont la juridiction serait obligatoire et l'autorité incontestée, sans qu'il y ait lieu de prévoir l'emploi de la force.

C'est une idée familière aux États-Unis où la Cour Suprême est compétente pour trancher les différends qui peuvent survenir entre les quarante-huit États de l'Union. Ces différends, elle les a effectivement tranchés, sauf une fois, lors de la Guerre civile. Or, cette Cour n'a aucun pouvoir, sinon son autorité morale, pour faire exécuter ses arrêts et pourtant ils ont toujours été scrupuleusement respectés par les parties.

Pourquoi donc les États du monde refuseraient-ils le bénéfice de cette expérience américaine?

L'analogie est trompeuse : la Cour Suprême des États-Unis, à la différence de la Cour de la Haye ou de toute autre Cour Internationale de Justice, n'est que l'un des rouages d'un gouvernement national qui a le pouvoir de lever des taxes et des armées sur les territoires de tous les États de l'Union, et qui tire sa force d'une opinion populaire qu'une complète liberté dans les rapports économiques et sociaux par-dessus les frontières des différents États a de longue date unifiée; ainsi toutes les forces matérielles et morales de l'État fédéral sont derrière l'autorité juridique de la Cour Suprême.

Par contre, imaginons-la isolée, sans l'appui d'un pouvoir exécutif, d'un Congrès, de ministères, sans le prestige d'une séculaire tradition, sans le bénéfice d'un système scolaire commun, d'une langue commune, supposons-la aux prises avec des États réellement souverains, dont les destinées jusqu'ici auraient divergé, dont les armées resteraient distinctes, les systèmes douaniers dressés les uns contre les autres, les formes de gouvernement tout à fait disparates, — dans de telles conditions comment cette Cour Suprême pourrait-elle, à elle seule, garantir la paix, avec sa juridiction obligatoire, mais sans force exécutive ?

Une Cour de Justice internationale, pour fonctionner, suppose un certain « milieu » juridique, des mœurs, des traditions, des lois, bref une vie internationale. Sans doute, à la longue, elle peut être l'instrument le plus puissant pour développer cette vie même, mais à ses débuts elle la suppose. C'est pourquoi une telle Cour, bien loin de pouvoir à elleseule tenir lieu de Société des Nations, ne peut prospérer qu'à l'intérieur d'une telle Société.

L'activité de cette Cour suppose que les nations sentent qu'elles sont obligées de lui porter leurs différends. Il faut donc qu'elles aient le sentiment que, si elles s'obstinent à faire prévaloir elles-mêmes ce qu'elles estiment être leur droit, fût-ce par la force, elles risquent de se heurter aux forces unies des membres d'une Société de Nations. L'un des principaux avantages d'un tribunal, jouissant d'un grand prestige moral, c'est qu'il incite les parties en conflit à se mettre d'accord à l'amia-

ble, avant d'en appeler en dernier ressort à ses décisions. Or précisément la Société des Nations offre, à côté de la Cour de Justice, tout un ensemble de moyens de conciliation : arbitrage, enquête par le Conseil des Nations. En définitive l'autorité de cette Cour suppose des sanctions. Qui les assurera sinon une Société des Nations capable de mettre en œuvre des forces de pression, économiques et politiques?

Une Commission du Blocus va se réunir pour mettre au point l'usage de l'arme économique. Quant à la préparation des sanctions d'ordre militaire, un progrès à été réalisé à Genève. Des deux amendements français, rejetés naguère, l'un, sur le droit de contrôle des fabrications de guerre, a été repris par la Norvège et la sixième Commission a fait voter unanimement par l'Assemblée la mise à l'étude du mécanisme selon lequel pourrait se faire cette investigation, le jour où l'amendement serait adopté ; quant au second amendement sur la nécessité de prévoir l'organisation d'une force internationale, l'impuissance de la Société dans l'affaire arménienne et la formation d'un détachement international pour la surveillance du plébiscite autour de Vilna en ont confirmé le grand intérêt. Auprès des ex-adversaires les plus notoires de cet amendement, l'aveu fut recueilli privément qu'au moins pour ce qui est des forces aériennes et navales l'idée pourrait bien être pratique, l'air et la mer se prêtant mieux que la terre à l'organisation immédiate d'une force battant pavillon international.

Genève s'oppose également à Washington sur le caractère œcuménique ou régional qu'il conviendrait de donner surtout à la Société. Pour Genève l'universalité est essentielle; pour Washington, elle est secondaire : la Société gagnerait même à être scindée en groupements continentaux. Les conflits mondiaux qui intéressent la totalité des nations relèveraient d'une Cour de Justice analogue à la Cour de la Haye, mais les conflits n'intéressant qu'un continent relèveraient exclusivement du Tribunal international dont la compétence serait réduite à ce seul continent. Les États-Unis auraient l'autorité de déterminer pour eux-mêmes le caractère continental ou mondial d'une affaire.

Cette division des affaires du monde par continents paraît surannée. Elle était de mise au temps où le Panaméricanisme était fondé aux États-Unis sur la tradition d'isolement à l'égard des affaires de l'Europe et dans les Républiques de l'Amérique centrale et du Sud sur la crainte d'une entreprise coloniale de la part de l'Europe. Mais cette crainte paraissait bien oubliée à Genève par les représentants de ces Républiques dont les quinze voix étaient décisives dans la plupart des votes. Et puis, l'Europe aux Européens, l'Amérique aux Américains : les États-Unis sont-ils prêts à reconnaître la quasi indépendance des affaires du continent asiatique ? Enfin si l'idée directrice de la nouvelle Association des Nations est une division des affaires par continents, dans quelle division rentreront les affaires de l'Empire britannique qui intéressent tous les continents? L'Espagne renoncera-t-elle volontiers au rôle que lui assure dans la présente Société des Nations son crédit auprès de l'Amérique de langue espagnole ?

Au lendemain d'une guerre qui, commencée sur le Danube, a mis le monde en branle de l'Amérique à la Chine, et qui avait paru à l'Amérique, à la France et à l'Angleterre devoir se terminer logiquement par la conclusion d'un Pacte de garantie qui groupait pour la défense de la civilisation occidentale sur le Rhin les trois grandes démocraties Nord-Atlantiques, une Association des Nations scindée en groupements continentaux serait vraiment anachronique.

Il est essentiel au contraire d'insister sur le caractère universel de la Société. Ce qui ne veut pas dire que les accords régionaux soient interdits. Bien au contraire, à condition toutefois qu'ils ne soient ni agressifs, ni secrets. S'agit-il d'accords militaires? L'alliance défensive franco-belge et la Petite Entente sont non seulement admissibles par la Société des Nations, mais lui sont profitables. S'agit-il d'accords juridiques? On peut citer l'accord qu'ont déjà signé entre elles sept ou huit Puissances qui reconnaissent vis-à-vis l'une de l'autre le caractère obligatoire des citations de la Cour de Justice. Mais l'idée essentielle à sauvegarder, c'est que, quelque distant que lui apparaisse dans le monde un conflit ou une menace de conflit, aucun membre de la Société ne peut invoquer des raisons géographiques pour s'en désintéresser.

Ce qui ne signifie pas que tous ses membres aient à mobiliser leurs forces en même temps, pas plus d'ailleurs que tous les pompiers d'une ville se précipitent à la fois pour éteindre un incendie de quartier ; la mobilisation est progressive selon l'extension du sinistre, mais l'alerte initiale doit être générale.

La crainte de millions d'Américains de voir leurs troupes mises automatiquement en mouvement par une décision de Genève pour apaiser la moindre querelle de frontières dans l'Est de l'Europe est sans fondements. Mais si l'Assemblée de la Société des Nations avait existé en juillet 1914 alors qu'une querelle serbo-autrichienne était prise comme prétexte par certaines Puissances pour occuper de force la place qu'elles s'attribuaient au soleil, cette Assemblée aurait sans doute fait comprendre au monde, plus vite qu'il ne l'a compris livré à lui-même, qu'une telle querelle, impossible à limiter, intéressait dès son origine toutes les nations.

Maintenir le caractère universel de la Société des Nations est donc nécessaire. Ne peuvent être reconnus par la Société que les groupements régionaux qui dans certaines zones particulièrement menaçantes, ont pour objet de rendre l'action générale de la Ligue plus efficace et plus rapide. Et il n'est pas sûr du tout que ces groupements doivent se taire par continents.

L'objection que Washington a adressée le plus souvent à Genève est dirigée contre la Société des Nations conçue comme un sur-État, qui exigerait de ses membres la garantie réciproque de l'intégrité de leur territoire et de leur indépendance politique.

C'est la controverse autour de l'Article X. La 5e Commission de l'Assemblée en a déjà donné l'interprétation suivante : « On ne peut déclarer avec trop d'insistance que l'article X ne garantit pas l'intégrité territoriale des membres de la Société. Il se borne à condamner l'agression extérieure contre l'intégrité territoriale et l'indépendance politique d'un membre de la Société et il appelle le Conseil à délibérer sur ce qui peut être fait pour résister à une telle agression. »

Une importance extraordinaire a été attribuée à l'article X parce qu'on l'a isolé des autres parties du Pacte. Il vise le cas, qui probablement sera rare, où une agression n'ayant pu être

prévenue par tout le mécanisme d'arbitrage, de jugement, de médiation, de pression prévu aux articles XII-XVI, les membres de la Société avisent aux moyens d'empêcher au moins que la Puissance qui a rompu le Pacte ou qui a bravé la Société, ne supprime l'indépendance et l'intégrité territoriale de la puissance assaillie. Est-ce trop dire? Non, car le moins que puisse proclamer une Ligue dont l'objet essentiel est d'empêcher toute guerre d'agression, c'est évidemment de déclarer qu'en aucun cas elle ne devra rapporter des avantages à l'agresseur.

Si l'article X parle de la *présente* intégrité territoriale, c'est qu'il faut bien partir d'une situation de fait déterminée ; le Pacte ne peut évidemment prendre d'autre situation de fait en matière de frontières que celle qu'ont créée les traités auxquels il est lié.

Mais il n'y aura aucune difficulté à apporter des apaisements aux objections américaines sur les deux points suivants :

Il n'est pas question de faire reconnaître par les membres de la Société des Nations que les frontières « présentes » sont intangibles, parce qu'elles sont les seules justes : les membres de la Société n'ont pas à les protéger contre une poussée exercée du dedans par des populations qui se révoltent ; ils n'ont pas à s'opposer à une modification de frontière survenant à la suite d'un arbitrage, d'une décision éventuelle de la Cour de Justice, d'une décision motivée du Conseil (comme dans le cas des îles d'Aland) ou d'un accord nouveau des parties (revision du Traité de Sèvres). La seule protection que l'article X prévoit c'est contre une agression extérieure afin d'empêcher qu'elle ne « paye ».

Il n'est pas question non plus de mobiliser les armées d'un membre de la Société sur un ordre parti de Genève. Par l'article XVI, les membres de la Société s'engagent à user *immédiatement* de l'arme du blocus, s'ils sont convaincus que le Pacte a été violé. La 6e Commission de l'Assemblée a reconnu que, même dans ce cas, la décision finale appartenait aux membres de la Société. Le Conseil délibère ; il publie ses décisions ; si elles ont été prises unanimement, les membres de la Société qui se sont déjà engagés en vertu du 1er paragraphe de l'article XVI à employer immédiatement

l'arme économique n'auront évidemment pas de raisons à faire valoir pour s'abstenir de toute action; mais enfin, à charge pour eux de le justifier, un ajournement de leur décision reste concevable, car la décision finale leur appartient. A plus forte raison s'il s'agit d'une action militaire, car alors, selon l'article XVI, il n'est plus question d'une mobilisation « immédiate » comme pour le blocus : le Conseil se borne à « recommander » aux divers gouvernements intéressés les effectifs par lesquels les membres de la Société contribueront aux forces armées destinées à faire respecter les engagements de la Société. De même, l'article X dit : « En cas d'agression, de menace ou de danger d'agression, le Conseil avise aux moyens d'assurer l'exécution de cette obligation » (respect de l'intégrité territoriale et de l'indépendance). Rapprochés du texte anglais dudit article « shall advise upon » qui veut dire « donnera un conseil sur » et du texte de l'article XVI qui parle de « recommandation », il ne peut y avoir de doute sur le sens des mots : « Le Conseil avise ». Cela veut dire : Le Conseil propose et les membres de la Société disposent, en pleine souveraineté.

Enfin la quatrième objection que Wasghinton dresse le plus souvent contre le Pacte de Genève c'est qu'il est lié à des Traités dont, au moins par son article Ier, il garantit l'exécution. Dès lors toutes les critiques adressées à ces Traités se retournent contre le Pacte. Contrairement à ce qu'on croit assez couramment en France, c'est moins une revision du Pacte que des Traités auxquels il est lié que certains Américains envisagent.

A Genève, la Suisse, la Hollande ont soutenu qu'elles avaient adhéré au Pacte, mais que, n'ayant pas été parties aux Traités, elles les ignoraient. La situation était délicate pour les Puissances qui, d'une part, ne peuvent admettre que la Société des Nations se mêle un jour de reviser les Traités et qui, d'autre part, n'ont jamais eu la prétention de s'opposer à toute revision du Pacte. La thèse que M. Léon Bourgeois a fait prévaloir, c'est que tous les articles du Pacte peuvent être amendés par l'Assemblée, sauf les articles qui dans le Pacte se relient expressément aux Traités, car ce serait alors admettre une revision indirecte de ces Traités par des Puis-

sances qui n'y sont pas parties. Toute négociation à propos des Traités regarde les puissances alliées; toute négociation à propos du Pacte ne peut être menée qu'à l'intérieur de la Société des Nations et au nom de tous ses membres. Disjoindre ainsi les deux négociations, c'est le moyen d'assurer au Pacte l'indépendance qu'il doit garder vis-à-vis des Traités et en même temps sauvegarder le lien qui les unit.

***

Entre Genève et Washington, quelle est la politiqne de la France?

La France a confié à la Société des Nations trois de ses plus grandes affaires : la Sarre; le droit d'investigation sur les armements de l'Allemagne ; le droit pour l'Autriche de s'unir à l'Allemagne.

Les mines de la Sarre s'étendent sous un territoire qui a été partiellement français, il y a cent ans, et qui, soumis depuis lors à la pression du *Deutschtum*, ne peut redevenir français du jour au lendemain et sans plébiscite. Ce plébiscite, pour être équitable, ne peut avoir lieu avant quinze ans. Dans l'intervalle, comment la France aurait-elle pu exploiter les mines sans risques perpétuels de conflits si le gouvernement du territoire était resté à l'Allemagne? Le président Wilson avait proposé l'organisation d'un tribunal pour juger ces conflits. Les raisons que la France fit valoir pour faire écarter ce tribunal comme incapable d'assurer à lui seul la paix et la prospérité de la Sarre sont les raisons mêmes qui ont été invoquées plus haut contre une Cour de justice estimée suffisante à elle seule pour assurer la paix d'un monde. Le problème fut présumé insoluble jusqu'au moment où, grâce au Pacte qui venait d'être ébauché, il fut possible de faire appel à la Société des Nations. Nommée fidéicommissaire du territoire de la Sarre pour quinze ans, elle y est représentée par une Commission internationale qui concentre tous les pouvoirs de gouvernement. L'expérience a réussi et pour la Société des Nations qui a résolu un problème presque inextricable avec les anciennes méthodes, et pour la Sarre qui est plus calme et plus prospère que l'Allemagne, et pour la France qui tire des mines une partie du charbon que la destruction des mines du Nord

lui a retiré. Que deviendrait le gouvernement de la Sarre par une Société des Nations réduite à une simple Cour de Justice?

Quand les commissions militaires interalliées chargées de l'exécution de l'Armistice et du Traité, auront ramené l'armée et les armements de l'Allemagne aux dimensions stipulées, elles quitteront l'Allemagne. Quelle garantie internationale aura la France que les armées débandées ne seront pas à nouveau mobilisées et que les calibres dissimulés ne ressortiront pas des armoires pour la fabrication de nouvelles armes? Sa seule garantie sera l'article 213 de la partie V du Traité de Versailles qui est ainsi conçu : « Aussi longtemps que le présent Traité restera en vigueur, l'Allemagne s'engage à se prêter à toute investigation que le Conseil de la Société des Nations, votant à la majorité, jugerait nécessaire ». Que deviendrait cette garantie, si le Conseil, organe politique de la Société des Nations disparaissait?

Enfin l'union de tous les pays germaniques de l'Europe centrale serait aussi grave pour la France que pour la Tchéco-Slovaquie, et l'Italie, or par l'article 80 du Traité de Versailles l'Allemagne a reconnu que cette indépendance sera inaliénable, si ce n'est du consentement du Conseil, organe politique de la Société des Nations.

La France est donc plus intéressée qu'aucune autre nation à ce que la Société de Genève prospère. Entre les grandes Puissances, elle n'est ni la plus riche, ni la plus peuplée, ni la plus indépendante par sa situation géographique. Elle ne convoite aucun territoire ; le difficile pour elle est de faire face à toutes ses obligations continentales, maritimes, coloniales ; plus qu'aucune autre nation elle a besoin de paix. Certains disent : la Société des Nations pour la France, c'est un risque, le risque, pour elle si exposée, de s'endormir, victime d'une fausse sécurité ; à ce compte toute assurance serait dangereuse, qui vous est une dispense de veiller. D'autres disent : la Société des Nations, si nous voulons la défendre envers et contre tous, nous coûtera nos alliances avec les États-Unis et avec l'Angleterre. Or, aux États-Unis, le parti le plus hostile à la Société des Nations est le parti qui a repoussé également le Pacte de garantie signé par le Président Wilson, la France et l'Angleterre. Qu'on lise la motion Knox elle ne prend aucun

engagement ; on y trouve simplement l'expression de cette vérité que, si une situation analogue à celle de 1914 se représentait, l'Amérique ne pourrait plus s'en désintéresser. Comment en effet l'Amérique ne comprendrait-elle pas maintenant que les armées françaises servent de couverture à l'armée américaine et que le territoire français lui est indispensable pour débarquer et se concentrer en cas d'une agression montée à l'est du Rhin. Telle est l'évidence qui vaut tous les engagements du monde et ce n'est pas le sacrifice de Genève par la France qui ressuscitera l'Alliance, si l'influence du sénateur Knox et de ses amis les Irréconciliables prévaut auprès du président Harding. Réciproquement, ce fut le parti le plus enthousiaste de la Société des Nations aux États-Unis qui en 1919 proposa à la France le Pacte de garantie. N'est-ce pas la meilleure preuve que les alliances, à condition qu'elles soient défensives et qu'elles soient publiées, sont compatibles avec la Société des Nations? Quant à la Grande-Bretagne il est fort douteux qu'elle se lie jamais avec nous par une alliance à laquelle les États-Unis ne seraient pas partie, et l'hypothèse de la rivalité anglo-américaine aboutissant à un conflit qui donnerait à la France le choix d'une alliance entre les deux rivales est invraisemblable. Ce n'est donc pas la Société des Nations qui compromettra l'alliance franco-anglaise. Au contraire, serait-on tenté de dire, étant donné que le tête-à-tête entre les deux pays depuis plus d'un an n'a pas été sans difficultés, et que les délégués français ont trouvé à Genève des Anglais très préoccupés de faire servir à un rapprochement des deux pays la collaboration de la France et de l'Angleterre à l'intérieur de la Société des Nations.

A Genève, la France, quand elle prit séance, disposait d'une seule voix sur quarante et une, alors que l'Empire britannique pouvait compter sur six voix, et que seize membres parlaient l'espagnol ou le portugais. La France était précédée dans l'assemblée par la réputation d'être une nation impérialiste, qui, férue de coups de force, ne pouvait vouloir aucun bien à la Société des Nations. Ses propres journaux la représentaient comme sceptique à l'endroit de cette « parlote » et comme toute prête à la déserter sur un appel de Washington. Enfin le bruit mené par la presse internationale autour de la candidature

de l'Allemagne plaçait la France dans la position ingrate de défendeur devant une Assemblée assez encline à faire valoir des raisons de générosité en faveur de l'oubli. La chute de Venizelos, la collusion de l'Arménie avec les Bolchevistes, l'effondrement de Wrangel : tout conspirait à rendre ingrate la tâche de la France au sein de l'Assemblée. Or qu'y vit-on? Notre langue employée dans les deux tiers des discours prononcés en séances plénières, dans les huit dixièmes des discussions tenues en Commissions ; l'avis de la France recherché et suivi dans la plupart des votes importants ; de chaudes sympathies rencontrées un peu partout et spécialement parmi les Latins d'Amérique et les Slaves, sans parler naturellement de nos voisins d'Espagne et de Belgique et de nos Alliés de la grande guerre. Tout naturellement la France se trouva de plain-pied dans cette assemblée internationale par la vertu même de son Histoire. Des siècles de culture ; cent trente ans de traditions démocratiques et égalitaires, des formes d'art et des formules juridiques qui tout naturellement ont trouvé un cours universel; une réputation de chevalerie à l'égard des petites nations et d'humanité à l'égard des races qui ne sont pas blanches, tout ce passé de la France dont le secret des chancelleries trouve difficilement l'emploi, reprenait soudain sa valeur devant un public de quarante et une nations. Telle fut la révélation de Genève.

Il faut que la France pense au rôle qu'elle peut jouer dans une Société des Nations, au moment où elle devra prendre parti entre Genève et Washington. Deux conceptions : l'une plus ambitieuse, de caractère à la fois juridique, politique, économique, et de caractère universel ; l'autre de caractère plus traditionnel parce que, à l'imitation du système panaméricain, elle insiste sur les rapports juridiques et sur les groupements régionaux. Laquelle de ces deux conceptions est à la mesure des problèmes d'aujourd'hui?

Après deux ans de paix, on s'aperçoit qu'une Société des Nations est plus nécessaire encore qu'elle ne semblait l'être au lendemain de la guerre. La même crise enveloppe d'un bout du monde à l'autre vainqueurs et vaincus, belligérants appauvris et neutres enrichis. Production, consommation, crédits, transports : pour faire face au présent déséquilibre les méthodes

de solidarité avec lesquelles il avait bien fallu en fin de compte achever la guerre, sous la menace de la perdre, n'ont plus cours. Et ce n'est plus les méthodes strictement nationales d'avant-guerre qui pourront remédier à cette crise internationale. Le mérite de Genève c'est de mesurer le problème à sa taille, et de vouloir s'équiper en grand pour le résoudre.

La France, parce qu elle a ratifié un Pacte qui la lie maintenant avec quarante-six autres puissances ; parce qu'elle a constaté non sans surprise l'importance du rôle qu'elle pouvait jouer dans la Société, et qu'enfin elle est bien placée pour savoir que la crise ne se dénouera pas pour elle-même sans la collaboration de tous, doit comprendre et défendre Genève. Pas plus qu'aucune des quarante-six autres parties au Pacte elle n'est libre d'aller négocier isolément des amendements ni d'aller en ordre dispersé à Washington parler Désarmement ou Cour de Justice, toutes questions qui ne peuvent être discutées qu'à l'intérieur de la Société des Nations par une Commission des amendements ou une Commission de Limitation des armements.

Mais l'opinion française peut beaucoup pour rapprocher Genève et Washington. Le monde est plutôt disposé à tirer parti des Traités et des Pactes tels qu'ils sont qu'à en prolonger indéfiniment la discussion. La situation économique aux États-Unis illustre la solidarité qui unit tous les continents. Il y a là-bas dans l'opinion publique un pacifisme organisateur, qui lorsqu'il aura été rassuré sur le temporel du Pacte et des Traités, pourra mettre au service de la Société naissante, sa grande force spirituelle. Or c'est bien plus de l'aide spirituelle de l'Amérique que des formidables possibilités de son assistance temporelle que Genève a besoin, car il faudra à la Société une grande autorité morale pour vaincre parfois les résistances des nations dont elle entend respecter les souverainetés. C'est dans les écoles, les universités, les églises, les syndicats que cette autorité peut grandir. L'avenir de la Société des Nations est sur les genoux des Jeunes, — jeunes gens de tous les pays et pays jeunes du monde.

LOUIS F. AUBERT

LE CAHIER
DE BARBEY D'AUREVILLY

Depuis trente-deux ans qu'il est mort, on sait avec quel pieux dévouement mademoiselle Louise Read entretient la noble mémoire littéraire de Jules Barbey d'Aurevilly. Combien de volumes ont pu paraître, grâce à elle, tantôt inédits, tantôt disséminés dans les poussiéreuses collections des journaux où, comme tant d'autres, le pauvre illustre Connétable devait disperser en copie nourricière les plus beaux dons de l'écrivain (non parfois dénué de manies) et le plus innombrable savoir ! Grâce à elle, on a pu lire une partie de sa correspondance ; et les « barbeyistes » — il y en a — se réjouissent déjà à l'idée qu'ils vont être bientôt admis à prendre connaissance d'un fort curieux document conservé, parmi tant d'autres reliques, jusqu'ici fort jalousement, par mademoiselle Read. Nous voulons parler de ce gros cahier manuscrit (qui va être prochainement reproduit en fac-similé pour les bibliophiles et plus tard édité à l'intention du commun des mortels) que Barbey nommait avec rudesse son « Crachoir », et où, sous le titre de *Disjecta Membra*, il inscrivit pendant près de dix ans, presque au jour le jour, tout ce qui passait par sa tête agitée, dans un désordre singulier, mais éclatant,

et tel que la vue de ce recueil unique en peut donner l'idée, par son bariolage invraisemblable, comme si l'auteur d'*Une Vieille Maîtresse* s'était diverti à reconstituer dans ces pages bizarres l'extraordinaire kaléidoscope de sa pensée, à la fois pleine de feu, de piaffements, d'embardées, de génie et de mauvais goût.

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir étudier en détail le manuscrit des *Disjecta Membra*. C'est un fort volume in-quarto, relié en assez gros maroquin rouge, usé aux coins, fatigué, taché d'encre, et qu'on voit bien qui a beaucoup servi, traîné sur une table de travail qui ne devait pas être rangée tous les jours, si l'on en croit les souvenirs des anciens visiteurs du petit appartement de la rue Rousselet, où le vieux dandy se joua peut-être à lui-même, jusqu'au bout, une émouvante comédie. L'intérieur du volume n'est guère plus soigné : feuillets arrachés, taches d'encre, découpures de journaux collées de pains à cacheter y alternent avec une délicieuse aquarelle de Constantin Guys, échouée là on ne sait comment, et un superbe dessin à la plume de Forain, jeté à même l'album, avec une dédicace. Quant au manuscrit, il fait irrésistiblement songer, à première vue, à un travail d'enfant qui aurait à sa disposition la plus belle écriture du monde, lorsqu'elle consent à rester simple, mais à tout instant surchargée de paraphes, de majuscules débridées, de soulignures insolites ; et une multiple collection d'encres de couleurs, verte, jaune, rouge, bleue, violette, bistre, noire, utilisées en même temps, avec un goût de nègre à l'école primaire, déconcertant de faste et de puérilité. Le tout, agrémenté d'ornements et de dessins baroques entremêlés de pâtés multicolores, saupoudrés d'or et d'argent, figurant des dés, des cartes à jouer, des croix, des poignards, des flèches empennées, des fleurs de lis, des dominos, des chiffres, des fleurons, sans proportion, sans régularité, sans mesure ; mais bizarre, étonnant, unique, reconnaissable entre mille ; et qui justifie tout à fait ce que Sainte-Beuve, en 1852, distinguait déjà en Barbey d'Aurevilly : « ... Un critique de beaucoup de finesse, mais dont il faut détacher les mots piquants du milieu de bien des fatuités et des extravagances... » La première impression, on l'avoue, n'est pas particulièrement sympathique, et provoque tout d'abord

l'agacement. Toutefois, dès les premières lignes, l'attention du lecteur est étrangement attirée, et fixée. Elle le reste, tout au long des cent soixante-dix pages couvertes, recto et verso, de cette déraisonnable graphie polychrome ; et l'on ne peut fermer cet étrange bouquin qu'avec un profond sentiment d'admiration et de respect. Nous y avons retrouvé la pensée frémissante du vieil écrivain romantique, dans ce qu'elle peut avoir de plus émouvant : dans son bouillonnement original, brûlante encore, à peine jetée sur le papier. Nous y avons retrouvé son don du trait, ses coups de revers, son tour paradoxal, sa verve verte et drue, sa haute conscience, et surtout, sa puissante capacité de travail. Ne serait-ce qu'à ce point de vue, on fait fort bien de songer à reproduire ce document, qui, en même temps qu'une méthode de culture, montre de quel désir de connaître est faite et doit être faite la conscience d'un écrivain ; et, selon l'expression si juste d'un des plus récents biographes de Barbey, François Laurentie, sur quel « lit de rochers » s'écoulaient le flot fougueux d'images et les cascades diamantées de celui-là. Son savoir n'était pas feint, pour en faire accroire. Histoire, théologie, philosophie, littérature, il possédait tout ; et les analyses qu'il fait, dans les *Disjecta Membra*, de ses lectures sérieuses prouvent qu'il pensait bien. Mais, puisque nous avons ce manuscrit entre les mains et qu'on nous en a donné la libérale permission, entr'ouvrons-le pour quelques-uns. Il ne serait pas généreux de garder tant de belles fleurs pour soi tout seul.

*
* *

Ces miscellanées, écrits au hasard, et de jour en jour, contiennent à la fois des pensées, des notes de lecture, des projets de roman, des indications données à soi-même pour l'œuvre entreprise, des références, des idées, des vers. Beaucoup de ces fragments ont été utilisés, soit dans les articles qui furent ensuite réunis en librairie dans les diverses séries, des *Œuvres et les Hommes*, soit dans les *Pensées détachées*, publiées par Barbey lui-même en 1883. Néanmoins, on en trouve ici le premier jet, presque toujours sans retouches, et

dans son jaillissement de source. La page la moins curieuse n'en est pas, certes, cette première version de la préface des *Diaboliques*, datée de la fin décembre 1870 :

Voici (sauf modifications ultérieures)
la préface de mes *Diaboliques*.

Pourquoi les Diaboliques?
Est-ce pour les histoires qui sont ici?
Ou pour les femmes de ces histoires?...
Qui sait?...

Les histoires sont vraies. Rien d'inventé. Tout vu. Tout touché du coude ou du doigt. Il y aura certainement des têtes vives, montées par ce titre de *Diaboliques*, qui ne les trouveront pas aussi diaboliques qu'elles ont l'air de s'en vanter. Elles s'attendaient à des inventions, à des complications, à des recherches, à des raffinements, à tout le *tremblement* du Mélodrame moderne, qui se fourre partout, même dans le roman : quelque chose comme les *Mémoires du Diable*, qui n'ont donné à leur auteur qu'une peine du Diable... Les *Diaboliques* ne sont point des diableries. Ce sont des *Diaboliques*, des histoires réelles de ce temps civilisé et si *divin*, que quand on s'avise de les écrire, il semble que ce soit le diable qui ait dicté... Le Diable est comme Dieu. Le manichéisme, qui est la source de tant de grandes hérésies du moyen âge, le manichéisme n'est pas si bête ! Malebranche disait que Dieu se reconnaissait à *l'emploi des moyens les plus simples*. Le Diable aussi.

Quant aux femmes de ces histoires, pourquoi ne seraient-elles pas les diaboliques? N'ont-elles pas assez de diabolisme en leur personne pour mériter ce doux nom-là?... Diaboliques ! Il n'y en a pas une seule ici qui ne le soit à quelque degré. Il n'y en a pas une seule à qui on ne puisse dire le mot de « mon ange » sans exagérer. Comme le Diable qui était un ange aussi, mais qui a culbuté, si elles sont des anges encore, c'est la tête en bas, le reste... en haut ! Pas une ici qui soit pure, vertueuse, innocente... Monstres même à part, elles présentent un effectif de bons sentiments et de moralité bien peu considérable. Elles pourraient donc s'appeler *Diaboliques* sans l'avoir volé... On a voulu faire un petit Musée de ces Dames — en attendant qu'on fasse le Musée, encore plus petit, des Dames qui leur font pendant et contraste, dans la société, car toutes choses sont doubles. L'Art a deux lobes, comme le cerveau. La nature ressemble à ces femmes qui ont un œil bleu et un œil noir. Voici l'œil noir dessiné à l'encre... de la *petite vertu*, oh ! de la plus petite qu'on ait pu trouver !

On donnera peut-être l'œil bleu plus tard, si on trouve du bleu assez pur. Mais y en a-t-il?

En ce cas-là, après les *Diaboliques*, viendraient les *Célestes*...

Quelques pages plus loin, nous relevons, sur le même sujet, ces curieuses indications :

« Le volume des nouvelles que je prépare (1866 décembre) portera le titre de *Ricochets de conversation* et sera composé comme il suit... » (Suivent les titres de dix nouvelles, sur six qui ont paru dans les *Diaboliques*, dont le nom est ajouté au crayon, au-dessus de *Ricochets de conversation*, rayé.) Et en marge : « Épigraphe du volume des *Diaboliques* : Ce charmant monde est fait de sorte que si vous en écrivez simplement les histoires, c'est le diable qui paraît les dicter... »

Enfin, presque à la fin du cahier : « Ne pas oublier de citer ces mots vrais de Gœthe, dont *le Siècle* fait tant de cas, quand il s'agira de la défense, *qui dort, mais qui se réveillera*, des *Diaboliques* : « Les poètes et les romanciers, si corrompus » qu'ils puissent être n'ont pas encore appris à être aussi perni- » cieux que les feuilles quotidiennes qu'on rencontre sur toutes » les tables... »

Puis, ailleurs, c'est ce joli *Fixé d'impressions*, noté à Valognes :

« Une femme à mettre — comme image — dans mes *Diaboliques* — rencontrée hier dans une voiture publique, allant de Valognes à Saint-Sauveur.

» Une figure un peu busquée, — la femme d'un Cacique, — elle eût été superbe avec des plumes sur la tête. Les cheveux d'un jaune étincelant d'or, qu'ils appellent rouge ici, et qui ne l'est pas, tant leur haine du rouge pour les cheveux est profonde. Le blond d'or en est même compromis... Retroussés durement sous son bonnet, aux brides dans le dos, et montrant ainsi leur racine d'une vigueur de jaune étonnante; — les cils sont de la même couleur, ainsi que les sourcils très fins et comme s'ils étaient peints avec un pinceau trempé de gomme gutte. L'or ombre et estompe tellement cette fille qu'elle a comme des brumes d'or aux tempes et sur la nuque et que ses yeux — bleu vert, comme les ont les filles de race normande vraie, — ont leur prunelle bordée et rayée de fils d'or... Le teint est rose partout, d'un rose très doux et très égal, envahissant le visage jusqu'au cou qui est très blanc. Ce rose, on le retrouve aux mains d'un très beau galbe, et *patriciennes*... La bouche grande, de pur carmin — et d'un sourire qui n'est

ni rêveur ni mélancolique, ni tendre, mais franc comme celui d'un garçon. Il découvre des dents superbes qui ont résisté aux acidités du cidre (le breuvage de ces Normandes qui ne mettent aucune coquetterie à leurs dents et se soucient bien de les perdre, trait distinctif de la race). Mais ses dents, précisément, *comme celles des Caciques*, semblent plantées dans la forme d'un arc et avancent un peu sous la lèvre. Avec le front qui fuit un peu sous sa brume d'or, c'est cela qui lui donnait cet *air cacique* qui m'a tant frappé ! Je lui aurais voulu de la *panette* comme ils appellent *ici* ce semis de taches de rousseur qu'elles ont souvent parce qu'elles sont de couleur de la croûte du pain, mais Elle n'en avait pas... Moi, je lui en mettrai... »

Plusieurs autres fragments montrent avec quel soin Barbey songeait au perfectionnement de ses livres, longtemps même après l'impression. Témoin cette note : « Celui qui ne met d'importance à rien a l'air d'être au-dessus de tout, — dit-elle encore — et c'est même là une des raisons de l'ascendant du Dandysme. (Se rappeler cela pour une prochaine édition). » De même, ceci, relatif au *Chevalier Destouches* :

« Dans le livre de Guenaust (Léopold) intitulé *Recherches historiques sur la Basse-Normandie* on trouve le procès de Destouches (Jacques) condamné à mort le 11 nivôse an VII de la République française, par le tribunal criminel de la Manche, pour avoir eu des intelligences avec le Gouvernement anglais alors en guerre contre la France.

» Cet épisode de la chouannerie est du 21 pluviôse an VII 9 février 1799. Jacques Destouches avait dix-huit ans à peine. Dans ce procès figure Guintal (?), marin à Portfail, qui portait les lettres du prince de Bouillon à un nommé Auguste. Destouches était cet Auguste. (J'ai écrit dans mon roman l'enlèvement double d'Avranches et de Coutances de Destouches. Les renseignements suivants peuvent me servir dans une seconde édition.) Le grenadier Vincent Falluelle qui tenta de sortir du corps de garde cerné fut tué raide. Les douze chouans, l'enlèvement fait, se retirèrent par l'ouest de la ville et les Vignettes, prirent la direction de Bricqueville-La Blouette. La municipalité fit fermer les portes de Regneville et de Granville. Le cachèrent à Gurtot (?). Destouches s'évada à Jersey,

rentra dans une commune du littoral, où il fut caché par une jeune fille folle de lui, qui ne se maria jamais et lui fut fidèle jusqu'à la mort... »

Un assez grand nombre d'autres notes se rapportent à un roman que Barbey d'Aurevilly projetait d'écrire, et qui devait s'intituler *l'An Mil*. Malheureusement ces notes ne présentent qu'un intérêt documentaire, et ne donnent aucun renseignement sur la conception du roman même. Toutefois, on y peut voir comment l'auteur d'un *Dîner d'Athée* savait utiliser l'histoire, et la minutie extrême avec laquelle il préparait ses fonds. Ailleurs, voici au milieu de renseignements sur les faux-sauniers et la guerre des pieds-nus, qui ravagea la Normandie en 1639, « guerre du socialisme le plus prononcé », de quelle manière vient à l'écrivain l'idée d'un roman : « C'est un roman à écrire (jette-t-il en marge d'un minutieux résumé), dans le genre de ceux de Scott. Et quel beau titre, *les Pieds-nus*, un nom que porte d'ailleurs l'insurrection. La scène en Normandie, sous Louis XIII, et *Richelieu régnant*.... » Suit un magistral exposé des doléances émises par les cahiers des États de Normandie contre la dure politique fiscale du cardinal, et des sanglantes émeutes qui éclatèrent à Avranches, à Vire, à Coutances. Plusieurs références sont indiquées : renvoyant notamment aux Mémoires du Chancelier Séguier. De même encore pour *le Gentilhomme de grand chemin*.

Mais, d'une façon plus générale, pour donner une faible idée de la variété — et du sérieux — des lectures de Barbey, nous nous bornerons à indiquer quelques noms d'auteurs et d'ouvrages, auxquels renvoient, presque à chaque page, les *Disjecta Membra* : Guy Patin, Sterne, Rabelais, Klapproth, Zacharie Bogan, Mémoires de Gozzi, l'*Histriomastix* de Prynne contre le théâtre, *Mahomet législateur des femmes*, par M. de Sokolmiki, l'*Histoire de Philippe II*, de Prescott, longuement annotée et analysée ; le chanoine Muzarelli ; *Rome au siècle d'Auguste*, de Dezobry ; plusieurs ouvrages sur l'ordre de Malte dont ceux de Boisgelin et de Balby ; *Gesichte der Revolutionswelt* de Sybal, l'*Histoire de Saint Louis* par Lenain de Tillemont, les *Institutions de Saint Louis*, par Beugnot ; les *Lettres sur la Réforme*, de William Cabbet ; la correspondance de l'abbé Galiani ; sur le maréchal de Rais, l'*Histoire de Bretagne* de

Dom Lobineau ; la *Démonomanie* de Bodin, la *Mystique* de Gœrres, les *Apparitions* de Morton ; Jomini, les Mémoires de Napoléon ; le *Louis XI* d'Urbain Legeay ; le journal de l'Étoile, etc. Nous trouvons même jusqu'à une note pour demander quel est le meilleur ouvrage historique sur les Bagaudes; et, sur la Normandie, la Bretagne, Frédégonde, Rollon, le vieux Valognes, le blason normand, de nombreuses pages d'annotations d'ouvrages savants, qui témoignent d'un prodigieux esprit de recherche et d'une universelle curiosité. L'utilisation de ces lectures n'apparaît pas nettement. Quelquefois, on voit bien qu'il s'agit, pour Barbey, d'un article. Ainsi, les belles et pénétrantes pages sur Lauzun, inspirées par la lecture des Mémoires de la Grande Mademoiselle, et dont les stendhaliens nous sauront sans doute gré de rapporter ces lignes (tout le morceau serait à citer — ou à rechercher, peut-être, dans *les Œuvres et les Hommes*).

« Je viens de lire les Mémoires de la Grande Mademoiselle. Six volumes, édition d'Amsterdam, 1770. Très intéressé par le tout, mais plus qu'intéressé par le sixième volume consacré à Lauzun. *Cela vaut un roman de Stendhal* (souligné à l'encre rouge)... »... « Mathilde de la Mole (*Rouge et Noir*) ne se rend pas mieux compte de ses sensations que Mademoiselle... seulement Mathilde combat, et Mademoiselle est trop princesse pour combattre son sentiment... Puisqu'elle l'éprouve, c'est bien... L'ennui la prend quand elle ne le trouve pas dans la chambre de la reine,... etc. » Pour Lauzun : « La conduite de cet homme est un chef-d'œuvre. On en peut tirer des maximes générales et des axiomes pour se faire aimer des princesses. Mais qui a maintenant des princesses à aimer? Il y a des femmes qui ont le titre, mais l'âme *princesse*, il n'y en a plus... »

A ces pages si nerveuses et si drues, on pourrait opposer en pendant cet excellent portrait de Casanova, dont voici le début : « Je ne suis encore qu'au second volume des Mémoires de Casanova, qui en ont six, et je suis ravi. Écrivain aussi étonnant dans une langue étrangère que Hamilton. Délicieux français du XVIIIe siècle, que nous ne parlons plus, mais relevé par des trouvailles d'expression d'une saveur mordante incomparable. Casanova est très difficile à classer. Il est

littéraire et il n'est pas littéraire. C'est un aventurier de style aussi, mais heureux en cette aventure comme dans toutes les autres... » Suit, en trente lignes, un portrait du Vénitien, définitif en son raccourci : malheureusement difficile à citer, à cause de quelques détails un peu crus. Barbey n'avait pas peur des mots ; les *Disjecta Membra* ne manquent pas de saveur à ce propos-là.

***

On y chercherait vainement, néanmoins, quoi que ce soit d'intime et de personnel : ce n'est qu'un recueil de moraliste et d'historien. Les contemporains même n'y sont point admis, à l'exception de Sainte-Beuve cité une ou deux fois ; Hugo y est nommé aussi, mais en passant, et Michelet (« Michelet est un écrivain qui relève de Corvisart, il a des maladies de cœur. ») Et de la part d'un homme aussi mordant que le Connétable, on s'étonne à ne trouver ici que cette unique sévérité, à l'égard de l'inoffensif et charmant Banville : « Un sot qui n'a pas d'imagination et qui est simplement plat, mon Dieu, cela s'accepte... Mais un sot qui a de l'imagination et des phrases, c'est affreux. Ce n'est plus un dindon, c'est le paon des sots. (En lisant les *Camées* de M. de Banville.) » Et ceci, sur « la femme Sand » — sans doute s'était-il habillé en rouge, comme le bourreau, à son intention, ce jour-là aussi : « Je lis un article de la Sand sur mademoiselle Mars et madame Dorval jouant dans la même pièce, *le Mariage de Figaro* : « La foule s'en est allée émue, mais emportant des impressions différentes suivant l'âge, le goût, les opinions de chacun. » Mais ce n'est jamais que comme cela, ô grosse bête qui avez la bêtise-cubée de croire au suffrage universel ! »

De tels traits — celui-là n'est peut-être pas immérité — sont assez rares dans ce manuscrit. Sans doute Barbey supposait-il que ce cahier, toujours à portée de la main sur sa table et dont l'existence était connue de ses visiteurs (M. Paul Bourget nous disait récemment se souvenir de l'avoir vu chez son vieil ami), pourrait être lu. Nous n'en voulons pour preuve que le soin avec lequel il a remplacé, dans l'anecdote suivante, les initiales S. B. (Sainte-Beuve, probablement) par un anonyme « quelqu'un » :

— « Qu'est-ce que la gloire? disait S. B. qui fait beaucoup pour elle, un sillage sur de la poussière. — Si ce n'est que cela, objecta quelqu'un, pourquoi vous donnez-vous tant de peine pour laisser votre trace sur cette poussière? » — Et S. B. répondit fastueusement (*remplacé par : et j'entendis cette belle réponse*) : « C'est une manière de la fouler aux pieds... »

En revanche, Gœthe et Machiavel (d'amusantes marginalia sur les « prudhomeries » de Machiavel) sont, entre autres, assez malmenés dans les *Disjecta Membra*; et le pauvre Vauvenargues aussi, qui n'en peut mais : « le trop vanté Vauvenargues », dont Barbey cite un mot de « professeur » qui ravit les pédants : « *Ce n'est pas assez que d'avoir des facultés il faut en avoir l'économie.* » — « Mais, ajoute Barbey, toute économie de facultés n'est qu'une économie de bouts de chandelles. Quand on a les torches, on n'économise pas les bougies. Vauvenargues économisait, par exemple. Byron non. »

Car Byron est resté, jusqu'à la fin, la grande admiration de ce vieux romantique de Barbey. C'est à son propos qu'il se laisse aller à écrire ces lignes, les seules peut-être où il consente à faire état d'une émotion personnelle : « 4 juin 1875. Que les jours sont singuliers sous leurs différences. Je viens de lire, de relire, ce atin même, le *Giaour*. Quel charme amer ! Le poète y est pour beaucoup — d'abord pour la cause première — la cause ! — sans lui, rien ! mais il y a autre chose que sa poésie. Il y a toute ma jeunesse ressuscitée et debout autour de moi. C'est dans Byron que j'ai appris à lire *littérairement*. Ses poèmes sont la première guirlande de roses noires qui ait tourné autour de mon adolescence, et qui en ait fait le thyrse de bacchante qu'elle a été... Je ne puis dire — ce n'est plus littéraire — l'incroyable sensation que vient de me donner cette centième (peut-être) lecture du *Giaour*... »

Ce « ce n'est plus littéraire » indique la volonté de l'auteur, à l'égard des *Disjecta Membra* : n'en faire qu'un recueil d'ordre littéraire. Aussi bien, pour tout ce qu'on y rencontre de pensées détachées, qui pourraient donner à songer à des confidences, il y a lieu de faire remarquer qu'elles ne sont pas autre chose que le suc fortement condensé d'une longue expérience — et sans doute douloureuse ; mais qui, par leur généralité même, n'éclaire aucun des mystères sentimentaux de la vie

intime du dernier des Dandies. Au hasard, on rapportera quelques-uns de ces traits bien venus, relevés dans ce manuscrit, où ils semblent avoir été jetés de verve sous leur première forme, et, parfois, repris, amendés, corrigés, d'une encre différente. Mais la plupart ont été imprimés par Barbey, avant sa mort, dans ses *Pensées détachées*, *Fragments sur les Femmes*, trop peu connus à ce qu'il nous semble.

— « Les vieilles femmes avaient autrefois, pour dernière ressource, la dévotion, maintenant elles ont la littérature. Je ne sais pas, n'étant point femme, ce qu'elles y ont gagné. Mais nous... nous trouvions encore dans une dévote, qui l'était depuis peu, une résistance qui affriandait ; — il y avait là du ragoût, — mais les femmes littéraires n'ont aucune raison pour nous affriander d'une résistance, et dans le tête-à-tête, elles nous lisent leurs livres — ou elles les font. » — « Les femmes s'attachent comme des draperies, avec des clous — et un marteau. » — « Tiens ! une idée ! Je viens de faire l'aumône à une pauvresse qui ne vaut pas, dit-on, même le peu que je lui ai donné, mais qu'importe ! Il ne faut pas regarder au pauvre, car qui donnerait alors? Et quand on y regarde, c'est pour trouver une raison de ne pas donner. On ne fait pas l'aumône avec les yeux, mais avec la main. » Ceci est écrit à l'encre rouge. Ce qui suit, à l'encre noire : « Reprise ! on ne fait pas l'aumône avec les yeux? Les femmes exceptées ! qui elles seules peuvent le faire. » — « La femme de Loth se retourna et elle fut changée en statue de sel pour s'être retournée. Beau symbole. Quand on se retourne dans la vie, et qu'on regarde dans son passé, — on devient statue aussi, — on n'est plus capable de rien. » — « On voit dans le cœur des femmes par les trous qu'on fait à leur amour-propre. » — « C'est quelquefois une manière bien délicate de faire la cour aux femmes que d'avoir des torts avec elles. Ça leur donne la supériorité de pardonner. » — « Les sociétés, ces cocottes de passage, portent des robes à queue — et quand elles sont passées, et qu'on ne les voit plus, ces queues traînent encore... La politesse et le duel sont de ces traînes-là. »

Suivent de charmantes remarques sur la politesse.

« La politesse ! A quoi bon, dans un siècle raisonneur et utilitaire? C'est à renvoyer avec la danse — on ne danse plus,

on polke et on se choque... quand on ne fait pas pis, — avec l'escrime et l'équitation, ces trois formes de *beau* agile... Mais comme la politesse n'était pas toujours méritée, on lui avait donné une sœur qui s'appelait l'impertinence, — une sœur jumelle dont la vie, comme celle de certains enfants, tenait à la vie de sa sœur. Aussi, quand on a tué la politesse, du même coup on a tué l'impertinence, et nous n'avons plus eu que l'insolence, bête comme un parvenu et grossière comme quelqu'un qui n'est pas encore arrivé... » — « La politesse... c'est le meilleur bâton de longueur qu'il y ait entre soi et les sots, — un bâton qui nous épargne même la peine de frapper !... » — « Il n'y a plus que la gloire qui dispense de la politesse, et encore la gloire, quand elle s'appuie sur un tombeau.. »

Et voici quelques romantismes :

— « Il n'y a rien de plus beau que ce que nous ne voyons plus. » — « Le talent, c'est le désespoir. » — « Pourquoi n'y aurait-il pas un enfer? Il y a bien un haut et un bas dans l'espace? » — « Les bonnes pensées nous viennent on ne sait d'où. Ce sont les aérolithes du ciel. Les mauvaises sont les aérolithes de l'enfer. — Des pierres à volcans. » — « Les grands hommes sont comme les plus belles fleurs. Ils croissent sous le fumier et à travers le fumier, que jettent sur eux les envieux et les imbéciles. »

Enfin, ceci, écrit à l'encre rouge, naturellement : « Influence du rouge sur les hommes comme sur les taureaux. A la bataille de Cannes, Annibal fit placer les Gaulois au centre, vers les ailes, — tous nus, — et les Espagnols, aux chemises *couleur de pourpre*, ce qui épouvanta les Romains. Mais ce ne sont pas seulement des taureaux ou des Romains que le rouge épouvante, — c'est le bourgeois moderne, aux yeux chassieux, haïsseurs de tout éclat. Ils ne sont taureaux que par là, ces bœufs ! »

Il ne faudrait pas d'ailleurs croire, d'après le ton de ces propos cités, qu'il ne s'agit, dans les *Disjecta*, que de noires et amères pensées. Barbey d'Aurevilly savait rire aussi ; et même sourire, qui est plus difficile encore. Nous y avons trouvé l'original d'une historiette fort spirituellement et gaillardement troussée, qu'il prenait plaisir à conter : *Facettes de bague*, où il est question d'une cravache dont la poignée en corne de

cerf intriguait les demoiselles. Mais ce n'est pas le lieu, sans doute, d'en rapporter l'anecdote piquante. — La citation que voici, tout au moins, tirée des *Souvenirs d'un sexagénaire*, d'Arnault, brave l'honnêteté, par son latin, et nous ne pensons pouvoir mieux faire que de la rapporter à notre tour, puisqu'elle divertissait le Connétable.

L'année même de Rocroi, le Grand Condé fut surpris par un ouragan sur le Rhône. Au plus fort de la tempête il envoya gaiement ce couplet au marquis de la Moussaye :

Carus amicus Musseus
Ah ! Deus bone ! Quod Tempus !
Lon landerirette !
Imbre sumus perituri
Landeriri !

Ce à quoi, meilleur latiniste que le prince, le marquis répondit sur-le-champ :

Securæ sunt nostræ vitæ
Sumus enim sodomitæ.
Lon landerirette !
Igne tantum perituri
Landeriri !

D'autre part, rencontrant dans un recueil de vieilles chansons la jolie pièce attribuée au général Lassalle, *Fanchon*,

Amis, il nous faut faire pause,
J'aperçois l'ombre d'un bouchon...

Barbey de la citer *in extenso*. Et il ajoute, en marge :

« L'air que je sais est superbe et gante supérieurement la chanson. Quelle belle touche ! Quelle solennité ! Quel comique au fond ! Le comique dans la solennité, c'est d'un maître... »

*
* *

Mais ce qui fait l'intérêt supérieur, à notre goût, des *Disjecta Membra*, c'est que ce prodigieux recueil contient encore

la première version, où l'on voit, par les corrections, le travail même de l'artiste, de la plupart des poésies de Barbey d'Aurevilly, par la suite réunies dans *Poussières*. Ce n'est pas que les vers de ce prosateur-né soient de premier ordre ; il cheville, il est mal à l'aise dans le moule étroit de la prosodie. Toutefois, par bonheur, en plusieurs occasions, Barbey a rencontré d'assez beaux vers, larges, pleins et d'une seule coulée, comme celui-ci :

Une étoile planant sur les mers débordées,

et presque toujours, il a su y enfermer soit une belle image, soit un beau cri de révolte ou d'amour. Bien qu'il considérât son œuvre poétique comme accessoire, l'auteur d'un *Prêtre marié* tenait à ses vers. Plusieurs notes montrent qu'il songeait volontiers à les publier quelque jour. « Le recueil de vers, dit-il, que j'ai le projet de publier prochainement n'aura pour titre que ce simple mot, *Poussières*, et j'y mettrai cette épigraphe :

Vous m'avez aveuglé longtemps, viles poussières !
Allez, jouets des vents, et ne revenez pas !... »

Mais les *Disjecta Membra* renferment aussi certaines autres pièces, qui, pour être de circonstance, n'en méritaient pas moins d'être conservées. Barbey le pensait, sans doute, à voir le soin avec lequel il a, dans cet album, recopié telle dédicace des *Diaboliques* ou d'une *Vieille Maîtresse*, tels vers écrits sur le dos d'un portrait, ou déposés dans quelque album d'amie. Ceux-ci, par exemple, qui expliquent toutes ces flèches dont sont couverts, en tous sens, ses manuscrits :

Sur l'album de mademoiselle S. L.

Je me nomme « le Sagittaire » !
Je suis né sous ce signe et je le mets partout !
Et dans ce monde inepte, ennuyeux et vulgaire
J'aime à lancer ma flèche à tout !
Ma flèche... Ce n'est plus ce trait au vol de flamme
Qui partait de mon arc, en vibrant — autrefois,
Quand, amoureux archer, c'est au cœur d'une femme

Que j'envoyais tout mon carquois !
La flèche de mon arc à présent est cruelle.
Je n'ai plus de l'amour les traits brûlants et doux...
Mais si j'en avais un encor, mademoiselle,
Je voudrais que ce fût pour vous !

En voici d'autres, inscrits sur un recueil manuscrit de ses poésies :

Quand la vie assassine assassinait mon cœur,
Si je les ai commis en secret comme un crime
Ces vers dont pas un seul n'exprime le bonheur,
L'auteur de ce recueil veut garder l'anonyme...
Il faut étouffer ces sots cris de douleur !
C'est si bête d'être victime.

A madame ***, en lui envoyant « un portrait fait quand j'avais dix-sept ans », il adresse ce triste et charmant madrigal :

Le passé ! — lui seul intéresse,
Car des dons qu'il nous fit on ne peut rien garder.
A ce jeune portrait faites donc politesse !
Et si vous le pouvez rêvez avec tristesse
A ce spectre de ma jeunesse
Qui revient pour vous regarder...

Sur un autre portrait de la même époque, il a écrit :

Ce fut moi — comme au soir le jour *ce fut* l'aurore !
Ivre de vie alors, je foulais tout aux pieds !
Peut-être que mon front se reconnaît encore,
Mais mon cœur... si vous le voyiez !

Et « sur un livre donné à Lily » :

Comme à l'angle tournant d'un pâle mausolée
Un nom qui fait penser quelquefois vient s'offrir...
Ton œil rêveur, un jour, sur la page isolée,
Où je t'écris mon nom, verra mon souvenir.

Et tu le reliras, comme on lit sur la pierre
Le nom que l'on aimait préservé de l'oubli...
Et tu diras : « Ce livre est comme un cimetière,
Où pour moi dort son cœur, — son cœur enseveli. »

Sur un exemplaire des *Diaboliques* :

Les voilà donc, ces impudiques,
Des Bridoisons du temps le scandale et l'effroi.
Que ces damnantes Diaboliques
Soient un plaisir d'enfer pour toi !

Et sur un autre, qui était relié en blanc :

Vous avez donc mis une blanche chemise
Au dos des six drôlesses que voilà?
Merci, monsieur, de l'avoir mise.
Qui la met à présent, autrefois la leva !

Mais sans doute serait-il séant de borner là ces citations. En feuilletant le gros cahier bariolé, nous arrivons à une longue pièce de vers, qui débute ainsi : *Te souviens-tu du soir où près de la fenêtre...* écrite d'une main moins sûre, moitié à l'encre bleue, moitié verte, reprise, pour les corrections, à l'encre rouge. Nous tournons une page encore, où nous lisons ce seul quatrain :

De changer de nom parfois il importe,
Pour ne pas tromper de pauvres benêts.
Tu t'appelais Marthe, appelle-toi « Morte »,
Car vivante, morte, tu l'es !

Après, il n'y a plus rien, sur ce cahier. Les *Disjecta Membra* ne sont pas terminés. Et devant leurs derniers feuillets on ne peut se défendre de quelque émotion : c'est la mort qui les interrompt.

ÉMILE HENRIOT

DEUX ADAPTATIONS LYRIQUES

« Lieutenant della Rebbia, dit le colonel en le saluant à la manière anglaise, un verre de vin de Madère à la main... »

Bien que j'aie fait mes études sous la troisième République, Prosper Mérimée, en vogue sous le second Empire, détenait encore une place d'honneur en nos recueils de *Morceaux choisis*, et c'est sur les bancs d'une classe de cinquième, au lycée Henri IV, que nous apprenions par cœur ce récit de la bataille de Vittoria, tiré de *Colomba*. M. Henri Busser a sans doute été nourri de la même prose, et c'est pourquoi, lorsque l'idée lui est venue de composer un drame lyrique dont l'action se passerait en Corse, il n'a pas cherché davantage et a choisi, pour la transporter à la scène, la nouvelle de Mérimée.

Musicien de profession, M. Busser ne s'est pas cru d'abord capable de rédiger à lui seul son livret, et s'est adressé aux plus notoires spécialistes du genre. Je ne sais comment il se fit que ces projets de collaboration ne purent aboutir. En fin de compte, c'est le musicien qui, suivant d'illustres exemples, devint auteur dramatique pour la circonstance, et son œuvre, achevée en 1910, dont le Casino municipal de Nice nous a donné, le 4 février dernier, la première représentation, s'intitule « *Colomba*, drame lyrique en trois actes et sept tableaux, d'après Prosper Mérimée, paroles et musique de M. Henri Busser. »

Le lieutenant della Rebbia, mis en demi-solde par

Louis XVIII, revient en son pays natal : un devoir atroce l'y attend. Son père a été assassiné. L'enquête officielle accuse un bandit, tué peu après lui-même dans un combat avec les gendarmes. Mais cette enquête a été conduite par le maire du village, l'avocat Barricini. Une vieille inimitié divise les deux familles, et Colomba, la sœur du lieutenant, est persuadée que le crime a été commis par le vieux Barricini ou par l'un de ses deux fils. En effet, la seule pièce à conviction est le portefeuille du mort ; il a été trouvé par une femme qui ne savait pas lire, et qui l'a remis au maire. Le nom d'Agostini s'y trouve écrit. Mais par quelle main? Un feuillet manque. N'est-ce pas le maire qui l'a arraché, parce qu'il dénonçait le vrai coupable?

Si les soupçons de Colomba sont fondés, il faut que son frère Ors'Anton réponde au meurtre par le meurtre : telle est la dure loi de la vengeance corse. Colomba, demeurée au village, en a gardé toutes les coutumes ; elle porte le deuil de son père et le portera jusqu'au jour où celui qui l'a tué sera tombé à son tour ; à son lit de mort, elle a improvisé, poétesse d'instinct, une lamentation funèbre qui se termine par des imprécations.

Ors'Anton a vécu sur le continent. Il y a pris le respect des lois, et un sentiment différent de l'honneur. Il ne se croit pas tenu de se faire justice, puisqu'il y a des tribunaux pour accueillir une plainte et condamner un coupable par une procédure régulière ; tuer un homme par surprise, même si cet homme est criminel, lui paraît un assassinat. Colomba s'est imaginé naïvement qu'il revenait en Corse pour exécuter la vengeance nécessaire. Sa déception est profonde, mais elle ne se décourage pas, revenant sans cesse à son idée, plaçant sous les yeux de son frère les sanglantes reliques, lui rappelant les circonstances, recommençant obstinément son réquisitoire. Elle l'obsède et le tourmente. Aux prises, comme Hamlet, avec une obligation morale qui répugne à son caractère, il se débat d'abord, écarte les pensées qui lui sont constamment suggérées et peu à peu, malgré lui, pénètrent son esprit. Sa sœur est la plus forte, et les événements lui donnent raison. Le préfet de la Corse tente de réconcilier les deux familles ennemies. Les Barricini, pour se disculper, se sont procuré un faux témoignage. Mais Colomba ne s'y est pas trompée : elle a fait venir, du maquis où il s'est réfugié, un bandit qui a reçu confidence

de la fraude, et la dévoile. Ors'Anton outré provoque en duel un des fils Barricini. Mais les Barricini se refusent au duel. Ils attendent Ors'Anton au détour d'un chemin creux où ils savent qu'il doit passer, et lâchent à la fois leurs deux coups de fusil. Ors'Anton est blessé ; il a cependant le temps et la force de riposter : excellent tireur, il frappe à mort les deux frères.

Le vieux Barricini devient fou de douleur. Quelque temps après, Colomba le rencontre. Il la reconnaît. « Grâce, s'écrie-t-il. N'es-tu pas satisfaite? Cette feuille que j'avais brûlée, comment as-tu fait pour la lire? »

Colomba reste implacable : « Ne te plains pas, tu n'as pas longtemps à souffrir. Moi j'ai souffert deux ans ! »

Tel est, réduit à ses traits essentiels, le récit de Mérimée. On conçoit qu'en l'année 1840, où il fut publié, il ait fait grande impression par la force des sentiments, les touches brillantes de la couleur locale, et l'attrait puissant de cette figure de Colomba, pure de toute passion qui n'est pas la vengeance. Mais, afin de ne pas trop effaroucher le lecteur, Mérimée a évité de le mettre en contact sans préparation avec des personnages aussi singuliers ; il a employé, pour les lui présenter, un colonel anglais et sa fille qui font un voyage en Corse et se trouvent mêlés par hasard à la farouche aventure. Et c'est ce colonel, qui ayant rencontré le lieutenant della Rebbia sur le bateau, lui fait le récit de la bataille de Vittoria, bien digne en effet d'être détaché de l'ouvrage comme un modèle de narration. Le vieil Anglais, selon la convention littéraire de l'époque, est cordial et placide, sa fille fait de l'aquarelle, offre le thé ; elle est sentimentale et fière. Mérimée n'a pu résister à la tentation de la fiancer au jeune Corse, et cette nouvelle où le sang coule se termine par un riche mariage.

Le premier soin d'un adaptateur moderne devait être de jeter ces deux Anglais par-dessus bord. C'est ce que M. Busser, seul en présence de Mérimée, n'a pas osé faire. D'où des longueurs qui sont le principal défaut de son ouvrage. Il a fort bien vu que le meurtre du vieux della Rebbia, dont il est seulement parlé par allusion dans la nouvelle, devait être mis à la scène, puisque toute l'action doit en sortir. Il en a fait un prologue, qui se passe dans la maison des della Rebbia. Colomba,

seule avec une servante, y attend le retour de son père, en proie à des pressentiments sinistres. Et voilà qu'on le ramène blessé à mort. Il ne peut prononcer le nom de son assassin. Colomba d'abord accablée se ressaisit; pâle et droite comme une image funèbre, elle improvise la lamentation dont Mérimée lui-même, fort adroit au pastiche, avait sans doute imité les paroles de quelque authentique modèle. Ce premier tableau est fort bien venu. Le chant, qui affecte presque constamment cette forme intermédiaire entre le récitatif et l'air, traditionnelle depuis une trentaine d'années dans la musique européenne, y suit très judicieusement l'accent et le mouvement du discours ; l'orchestre vivement coloré est cependant assez léger pour ne jamais couvrir les voix ; le rythme est net et vigoureux, ce qui de nos jours est un mérite fort rare. Enfin, madame Lyse Charny campe avec beaucoup de décision la figure de Colomba.

Mais au tableau suivant nous ne sommes plus en Corse, ou plutôt nous n'y sommes pas encore. Sur le pont de la goélette qui vogue vers Ajaccio, par une nuit qu'illumine un joli reflet de lune, le lieutenant della Rebbia en uniforme, malgré sa mise en demi-solde, pour que nous le reconnaissions mieux, est aux prises avec le colonel anglais qui profite des loisirs de la traversée pour raconter ses campagnes. La seule allusion au deuil qui pèse sur la famille est, comme dans le récit de Mérimée, la lamentation de Colomba, devenue populaire, que chante un matelot. Il s'interrompt en voyant paraître Orso, pour ne pas lui infliger une cruelle injure en lui rappelant qu'il n'a pas encore vengé son père.

C'est ensuite la rencontre du frère et de la sœur dans le salon d'un hôtel d'Ajaccio, sous les yeux étonnés du colonel et de sa fille. Colomba improvise, pour satisfaire la curiosité des étrangers, une autre complainte. Le préfet donne de bons conseils, Orso échange des propos fades avec la jeune Anglaise. L'action ne se renoue qu'au quatrième tableau, qui nous ramène enfin à la maison des della Rebbia. Une fort belle mélodie, recueillie en Corse par l'auteur, et transcrite pour l'orchestre avec beaucoup de goût, lui sert de prélude. La scène de la réconciliation avec les Barricini, qui finit en dispute et en rixe, est vivement menée, et dès lors la musique

n'interrompra plus son cours rapide que pour deux diversions sentimentales : la rêverie amoureuse d'Orso, sur le chemin où ses ennemis l'attendent, et un duo avec la jeune Anglaise, venue le rejoindre dans le maquis où il s'est réfugié après le double meurtre, sous la protection des bandits. Pour le dernier tableau, qui se passe sur la place du village, l'auteur a très heureusement fondu ensemble deux épisodes distincts dans le récit : on rapporte au vieux Barricini, chargés sur deux mules, les corps inanimés de ses enfants ; Colomba paraît au seuil de sa maison ; c'est alors qu'il se traîne à ses pieds pour lui demander grâce et qu'elle lui promet, comme une délivrance, la mort prochaine. Cette dernière scène est, comme le prologue, d'un très grand effet. Il faut regretter que dans l'intervalle le musicien, mal secondé par son adaptation scénique, ait été entraîné à de trop nombreuses digressions. Le drame eût gagné à être dégagé de toutes les préparations, précautions et circonlocutions dont Mérimée a cru devoir envelopper le récit, et la musique, pathétique et véhémente à souhait quand la situation s'y prête, eût montré mieux encore ces qualités si nécessaires au théâtre. Telle quelle, l'œuvre est intéressante, distinguée, toujours agréable à entendre. Le Casino de Nice pouvait parfaitement se dispenser d'offrir une primeur à son public, qui se fût aussi bien contenté d'ouvrages du répertoire, avec un ou deux artistes en renom. Aussi a-t-il droit à toutes nos félicitations pour une aussi généreuse initiative, et ne faut-il pas le chicaner sur quelques inégalités d'une interprétation où le rôle principal, celui de Colomba, est par bonheur fort bien tenu. Les décors de plein air avaient été exécutés, d'après des dessins de M. Maxime Dethomas, dans le sentiment d'harmonieuse puissance qui appartient à cet artiste, devenu aujourd'hui un maître de l'art scénique.

*
* *

Peu de jours après, de retour à Paris, j'assistais, à l'Opéra-Comique, à la répétition générale de *Forfaiture*. C'est le dernier ouvrage que nous ait laissé l'auteur du *Juif Polonais* et d'*Aphrodite*, Camille Erlanger, mort le 24 avril 1919. Ce n'est pas le meilleur, il s'en faut de beaucoup.

C'est la première fois, à ma connaissance, qu'un livret de drame lyrique a été tiré d'un scénario de cinéma. Le film de *Forfaiture* avait eu beaucoup de succès en 1916, grâce à des effets de lumière, nouveaux à cette époque, et au talent des deux principaux interprètes, madame Fanny Ward et l'acteur japonais Sessue Hayakawa. C'est évidemment en faveur de ce dernier que l'on avait inventé cette singulière intrigue entre un prince japonais habitant à New-York une maison japonaise, et la femme d'un agent de change américain. Un cinéma voisin de l'Opéra-Comique vient justement de reprendre *Forfaiture*. Est-ce le souvenir de la transposition dramatique ou la comparaison d'autres films, où les mêmes artifices de mise en scène sont utilisés avec plus d'ingéniosité? Ni le masque expressif du Japonais, ni la grâce nerveuse et frémissante de l'Américaine, ni les reflets du brasier où chauffe le cachet de fer, ni les silhouettes aux aguets projetées sur les panneaux en papier du salon japonais n'ont pu cette fois dissimuler la puérilité des caractères, l'invraisemblance de l'action, la grossièreté des sentiments.

Édith Hardy est surnommée, par un de ces écriteaux qui expliquent les scènes dans le plus pur langage du roman chez la portière, le « papillon ». Aussi porte-t-elle, dans les fêtes qu'elle parcourt au pas accéléré, un chapeau élargi d'aigrettes tombantes. Ce même chapeau, adapté à d'autres épaules, a passé du panneau de projection à la scène de l'Opéra-Comique. Nous n'avons pas d'autre donnée sur la psychologie du personnage. Édith dépense beaucoup pour sa toilette. Son mari, sérieux homme d'affaires assis à son bureau couvert de télégrammes, la gronde amicalement. Alors elle se plaint de lui au prince Torii que nous venons de voir, en robe japonaise, occupé à graver au fer rouge le monogramme de son nom sur de précieux ivoires.

Édith est trésorière d'une fête de charité dont le bénéfice est considérable. « Votre mari, lui dit un autre homme d'affaires, a tort de s'emballer sur les *West Rand*. Les *United Copper* vont monter sûrement. » Édith sans hésiter, car le cinéma est pressé, monte à sa chambre, prend dans son coffre-fort les dix mille dollars dont elle est dépositaire, et les lui remet. Le lendemain, ils sont perdus. Édith apprend la mauvaise

nouvelle au cours d'une autre fête, dans la maison du prince Torii. Celui-ci a tout entendu. Il offre son secours, sous la seule condition qu'Édith viendra le voir le lendemain dans l'intimité. Édith refuse ; cinquante centimètres de bande passent : elle accepte.

De retour chez elle, son mari la surprend. Il est fou de joie, car le même coup de bourse qui a ruiné l'autre spéculateur l'a enrichi démesurément. Il paye aussitôt les petites dettes d'Édith : dix mille dollars qu'elle dit avoir perdus au bridge. Édith se jette à son cou. Il reste seul. L'écriteau annonce : « Soupçons ». Demi-jour. Front soucieux. Il part à la recherche de sa femme.

La chambre de Torii. Impatience. Coup de téléphone. Montre consultée. Désœuvrement : encore un magot d'ivoire marqué au fer rouge. Silhouette d'Édith angoissée derrière le panneau translucide. Entrée d'Édith. Elle rend l'argent. Torii ne l'entend pas ainsi. Elle résiste. Pourquoi résiste-t-elle si fort? Ne savait-elle pas, la veille, à quoi elle s'engageait? C'est peut-être qu'elle aimait moins son mari, quand il était moins riche. Aujourd'hui qu'il a payé toutes ses factures, son cœur de papillon ne bat plus que pour lui. Quoi qu'il en soit, elle menace de se tuer. Torii lui passe froidement un revolver chargé. Le courage lui manque. Il la rudoie. Elle se débat. Le fer est toujours au feu. Il s'en empare et le lui imprime sur l'épaule. La chair brûlée fume. L'auteur du film a fait, comme on l'a vu, tout son possible pour nous préparer à cette invention, qui n'en demeure pas moins saugrenue. Passion orientale, dira-t-on. A beau mentir qui vient de loin, mais au Japon comme en Europe, ce prince tortionnaire ne serait justiciable que du cabanon. Édith se roule à terre, trouve le revolver, tire, le prince tombe, et le mari arrive à point pour se déclarer coupable. Le prince, pour se venger, l'accuse aussi avant de s'évanouir. Prison. Visite d'Édith à la prison : elle a enfin échangé son chapeau empanaché contre une toque d'affliction conjugale. Visite d'Édith au prince : il va mieux, fume une cigarette, et refuse de retirer sa plainte. Cour d'assises. Condamnation. Horreur d'Édith. Elle bondit à la barre, découvre son épaule. La foule veut écharper Torii. Le verdict est annulé ; le mari redevenu libre

prend sa femme par le bras et l'emmène, félicité de toutes parts.

Sans doute ne faut-il prendre ce misérable scénario que comme un thème offert à la virtuosité du metteur en scène et des interprètes. Parmi ceux-ci, l'actrice américaine est de tout premier ordre ; son visage mobile prend, surtout dans la scène du fer rouge et celle de la Cour d'assises, les expressions les plus vives et les plus vraies. Peut-être a-t-on exagéré quelque peu le talent de son camarade exotique, dont le principal mérite est d'être Japonais. C'est à sa race qu'il doit cette élégance concentrée, cette face aux traits fins dont le sourire au moindre appel des muscles se déforme en un rictus de menace ou de douleur. Il tire un fort bon parti de ces avantages naturels, pour indiquer d'un froncement de sourcils, d'un regard jeté de côté, la convoitise, l'impatience ou la colère, et après sa blessure, lorsque près de défaillir, il ramasse ses dernières forces pour dénoncer le généreux mari, il atteint par des moyens très discrets à une grande émotion. Mais je crois pouvoir affirmer que nombre de ses compatriotes en eussent fait autant, et quelques-uns beaucoup mieux.

MM. Paul Milliet et André de Lorde sont des hommes de théâtre expérimentés. Mais le théâtre est un art traître : il inflige les pires déceptions à ceux qui pensent mettre toutes les chances de leur côté. Ici l'erreur devait sauter aux yeux de tout homme de bon sens que n'eût pas aveuglé la superstition du succès. Le cinéma et la scène lyrique ont des exigences opposées. Ce qui réussit à l'un sera funeste à l'autre, et réciproquement.

J'entends par scène lyrique, celle que trois siècles de tradition nous ont faite. En ces toutes dernières années, quelques musiciens de la jeune école italienne ont tenté, précisément sous l'influence du cinéma, de subdiviser la symphonie ou le drame en une suite de projections rapides : les pièces pour orchestre de M. Alfredo Casella, les *Sept chansons* de M. Malipiero, dont l'Opéra a donné l'été dernier une représentation unique, sont les premiers résultats de cette intéressante recherche. Mais MM. Paul Milliet et André de Lorde n'ont rien risqué de tel, et s'ils qualifient leur ouvrage, en souvenir du cinéma, de « comédie musicale en cinq épisodes », ces

épisodes sont bel et bien des actes, avec des scènes, des duos, des airs, des ensembles. Le musicien, de son côté, s'est appliqué, en disciple attardé de Wagner, à dessiner des motifs bien reconnaissables pour les développer ensuite, les accrocher l'un à l'autre, et les noyer à demi dans une pâte d'orchestre ductile, coupée en cinq tronçons, pour permettre les cinq changements de décors.

Premier tableau. La vente de charité. Musique gaie. Marchandages galants. Édith, son mari, le prince, l'homme d'affaires mal inspiré passent et repassent. Édith a sur elle la recette de la vente, dont elle se dessaisit.

Deuxième tableau. La maison de Torii. Musique orientale. Réception. Le mari est de la partie et chante des couplets sur les bibelots qu'il ôte sans façon des étagères pour les présenter aux invités et au public, puis sur les mousmés du Japon. Le prince lui donne la réplique en chantant une chanson japonaise, assez agréablement privée de demi-tons, mais terminée par une modulation majeure qui nous ramène en plein conservatoire et fait pousser au public un ah ! de soulagement. Entre temps, l'homme d'affaires est survenu. Édith s'est écriée : « Je suis perdue. » Le prince lui a signé un chèque. Tout cela en quelques instants, car il n'y avait vraiment pas moyen d'insister. Cependant, le théâtre étant toujours moins rapide que le cinéma, on a le temps d'être surpris de tant d'étourderie.

Troisième tableau. Le salon d'Édith. Musique pimpante et inquiète, par alternances régulières. Retour du mari enrichi. Duo sur le bonheur d'aimer quand on est riche. Coup de téléphone. Édith reçoit un chèque de son mari.

Quatrième tableau. La chambre du Japonais. Musique orientale. Entrée d'Édith. Lutte trop prolongée, pénible à voir. Fer rouge. Édith ne tombe pas, ne se roule pas à terre, comme au cinéma, car elle doit chanter. Debout, elle foudroie le prince, à cinq pas, avec un revolver qui traînait sur une table et n'était chargé que d'une capsule au fulminate. Son mari survient et se laisse arrêter. Sa scène muette avec le Japonais blessé a été supprimée.

Cinquième tableau. La Cour d'assises. Juge chantant. Jurés muets. Public de choristes. Duo entre Édith et son mari

laissés seuls pendant que le jury délibère. Sentence. Long récit d'Édith. Indignation de l'assistance, je veux parler de celle qui a pris place dans les bancs du prétoire. Tumulte sur la scène et à l'orchestre.

Les auteurs auraient voulu nous rendre sensible la niaiserie de leur sujet qu'ils ne pouvaient mieux s'y prendre. A cet égard, l'expérience est concluante. Mais nous nous en serions bien passés. Nous savions déjà qu'un film du genre de *Forfaiture* ne laisse à l'analyse qu'un tissu d'absurdités. La simplification et le grossissement du théâtre n'étaient nullement nécessaires pour nous en convaincre. On se demande pourquoi l'Opéra-Comique, qui cette année comme les autres a inscrit à son programme une liste imposante d'œuvres nouvelles, a accordé un tour de faveur à cette mauvaise adaptation. La mise en scène, alignant au même plan ses personnages dès qu'ils ont à chanter ensemble, les décors aux tons criards, chargés de détails inutiles, font regretter aussi le cinéma. M. Vanni Marcoux, desservi par sa haute taille, mais admirablement grimé, s'est acquitté avec son intelligence coutumière du rôle du Japonais.

J'exprimais, en mon dernier article, l'espoir de voir *Pelléas et Mélisande* entrer définitivement, entre *Manon* et *la Tosca*, au répertoire de l'Opéra-Comique. Espoir une fois de plus déçu. Malgré un succès qui faisait retenir les places plusieurs semaines à l'avance, l'œuvre de Claude Debussy a déjà disparu de l'affiche. Pourquoi? Est-il vrai que l'artiste investie du rôle de Mélisande, accaparée en ce moment par *Forfaiture*, ne peut le jouer et ne veut pas y être remplacée? De tels caprices seraient-ils tolérables en un théâtre subventionné?

LOUIS LALOY

LES SCIENCES PSYCHIQUES

I

Les journaux ont annoncé qu'un illustre Américain se proposait de construire un téléphone perfectionné permettant de communiquer avec l'autre monde. Les renseignements qui sont donnés sur cette invention manquent de précision et il est peu probable que nous soyons à la veille d'avoir un téléphone pour communications posthumes.

S'il est difficile de prendre au sérieux actuellement la nouvelle sensationnelle que la presse a donnée, l'accueil dont cette information a été l'objet montre l'intérêt que le public prend au problème de la survie.

Depuis plus d'un demi-siècle, les spirites affirment avoir trouvé le moyen d'obtenir des communications avec les morts. Ils sont en accord avec la tradition. Les événements produits en 1848 à Rochester chez les sœurs Fox ont des précédents. En 1526, un des aumôniers de François Ier, l'évêque Adrien de Montalembert, fut amené à faire une enquête sur des phénomènes surnaturels dont le monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon était le théâtre. Ce couvent avait été réformé, car la règle n'y était plus observée. Certaines religieuses refusèrent de se soumettre à la discipline nouvelle et quittèrent le couvent emportant avec elles « des aornements ou l'argent des reliques ». La « Secrétaine »

ou préposée à la sacristie, Alis de Telieux, fut de ce nombre. Elle vécut sa vie, tomba malade et mourut. Après sa mort, elle revint au couvent et apparut à une jeune sœur de dix-huit ans, Antoinette de Grollée ; quelques jours plus tard, celle-ci entendit « comme sous ses pieds frapper aucuns petits coups ». L'évêque de Montalembert dit : « Je l'ai ouy maintes fois et en me répondant sur ce que je l'enquerrais, frappait autant de coups que je demandais. »

C'est au moyen de ces coups que l'on obtenait des réponses de la défunte Alis, qui finit par sortir du purgatoire et aller au ciel. Ce sont des procédés encore employés par les spirites: c'est la typtologie, constituée par des coups frappés, donnant des signes convenus.

On trouve dans l'histoire de nombreux exemples de l'emploi de moyens analogues pour la divination. A la veille de la ruine de l'Empire d'Occident, les empereurs ont mutiplié les lois pour les réprimer avec la dernière sévérité. La législation s'est toujours montrée impuissante : les sorciers, magiciens et devins ont survécu à toutes les persécutions.

Leurs arts, aujourd'hui, peuvent être pratiqués ; ils sont punis d'une légère peine de police quand ils ne constituent pas des délits plus graves, comme l'escroquerie. Notre civilisation ne prend plus au sérieux le Diable, les esprits et la magie. Il en a été ainsi aux époques de grande culture, mais ce scepticisme est le propre d'une élite intellectuelle. Le commun des hommes y demeure étranger. Le développement de doctrines mystiques telles que le spiritisme, la théosophie, l'occultisme, l'ésotérisme, etc., n'est pas fait pour surprendre ceux qui ont étudié la psychologie collective.

Cependant l'humanité ne persiste pas dans la même erreur sans qu'il y ait une cause à cette persistance. Les croyances qui ne reposent sur aucun fait durent un temps variable, et sont remplacées par d'autres. La continuité de la croyance au surnaturel, et l'uniformité des faits allégués pour la justifier, quelle que soit l'époque ou quel que soit le lieu, soulèvent un problème particulier.

Ce problème ne se posait pas quand l'opinion générale, disciplinée par la religion, admettait le surnaturel. La question se résolvait par l'affirmative. Il n'en est pas de même

aujourd'hui, la solution négative ayant prévalu dans les milieux les plus éclairés.

Le problème comporte deux éléments : les faits, leur interprétation. On peut admettre les faits sans croire au surnaturel. Est-il prudent de les nier? Ils sont affirmés par de nombreux témoins, dont quelques-uns sont des savants éminents, ou des hommes intelligents et instruits. L'exemple des magnétiseurs donne à réfléchir ; les travaux de Braid, de Charcot, d'Azam confirment en partie la réalité des faits attestés par Du Potet, Puységur, Lafontaine et le colonel de Rochas. Du magnétisme animal est né l'hypnotisme, branche importante de la Médecine.

Un groupe de chercheurs, parmi lesquels étaient Lodge, Crookes, Myers, Sidgwick, Ch. Richet, s'est formé en 1885 pour faire des recherches sérieuses sur la réalité des faits soi-disant surnaturels. Les investigations portèrent spécialement sur les apparitions, les hallucinations véridiques, les manifestations de l'automatisme sensoriel ou moteur, les phénomènes de hantise, le spiritisme et la théosophie. L'œuvre de la Société anglaise des Recherches psychiques a été considérable, sa valeur est grande, quoiqu'elle soit inégale. Une société du même genre existe aux États-Unis. En France, nous possédons l'Institut général psychologique, dont l'objet primitif était l'étude des phénomènes « psychiques ». Il s'en désintéresse un peu maintenant. Une fondation privée, l'Institut métapsychique international, se consacre plus spécialement à l'étude des phénomènes spirites. En Italie, Lombroso, Morselli, Bozzano, Chiaia ont consacré leur temps à des recherches semblables.

On peut, aujourd'hui, mesurer les résultats obtenus.

Une science nouvelle s'est fondée ; M. Richet a proposé de la nommer « Métapsychique » ; le mot est mieux choisi que celui de « sciences psychiques », étant plus défini, moins compréhensif. Cette science est à ses débuts; elle n'a pas encore sa terminologie, ses méthodes ne sont pas fixées, sa technique est incertaine ; elle cherche à corriger ces défauts : le temps seul, et le patient travail des chercheurs les fera disparaître.

Malgré ces imperfections, cette science a déjà rendu des services ; elle se divise en deux grandes catégories compre-

nant, l'une les phénomènes physiques, l'autre les phénomènes intellectuels ; cette distinction est théorique ; dans la pratique les faits sont complexes, l'intellectuel ne se sépare pas du physique. Par exemple, dans une séance de spiritisme, on obtient des mots et des phrases au moyen des coups frappés par un pied de la table. Le fait est complexe, mais il peut être analysé à un double point de vue : les mots, les phrases constituent l'expression d'idées, de pensées. La formation psychologique de ces pensées, l'analyse de leurs éléments, la recheche de leur origine forment l'objet de l'étude du phénomène intellectuel. Les mouvements de la table, leur description exacte, leurs rapports avec le système musculaire des assistants constituent les éléments physiques du phénomène.

II

Les phénomènes physiques impliquent l'action d'une force agissant sur la matière. Ils se présentent sous deux aspects : ceux qui sont produits *avec contact*, ceux que l'on observe *sans contact*. Ces expressions sont un essai de langage technique et signifient que dans un cas l'objet matériel formant le siège du phénomène est en contact avec un organisme vivant, généralement l'opérateur, le sujet ou les assistants; dans l'autre il est isolé de ces organismes vivants.

Cette distinction est très importante, car les phénomènes sans contact ou télékinétiques paraissent fort différents des premiers. Ceux-ci peuvent, en effet, s'expliquer par les mouvements inconscients et involontaires d'un des opérateurs ; il n'est jamais possible d'éliminer cette explication. Elle s'élimine, au contraire, d'elle-même dans les phénomènes sans contact. Ils supposent une cause encore inconnue, ou des causes connues agissant d'une manière qui ne l'est pas.

Les principaux phénomènes avec contact sont les mouvements communiqués aux tables ou à d'autres objets par l'apposition des mains, le contact d'un doigt, ou de toute autre partie du corps, la production de sons, coups frappés, bruits de grincement, de frottement, de scie, etc.

Des expériences récentes soigneusement faites permettent de séparer ces deux catégories de phénomènes. Ils se rattachent soit à l'automatisme musculaire, soit à une cause plus obscure.

L'automatisme est un mot bien mal choisi. Les mouvements d'un automate ont leur origine dans un mécanisme intérieur caché, tandis que les phénomènes qui sont appelés dans le langage technique actuel « automatiques » n'ont pas toujours leur origine dans une excitation spontanée du muscle ou du système nerveux de l'organisme producteur. Il faut cependans l'employer pour se conformer à la terminologie usuelle ; mais le mouvement « automatique » peut avoir pour cause une stimulation d'origine extérieure.

La découverte de l'automatisme musculaire remonte à Chevreul, qui l'a trouvé sans le comprendre. Il avait été conduit à étudier la baguette divinatoire et le pendule « explorateur ». La baguette est l'instrument bien connu dont se servent les chercheurs de sources. Le pendule est un objet, par exemple une bague (dactylomantie), suspendu à un fil, dont l'extrémité supérieure est tenue entre les doigts. La bague oscille, on peut lui faire frapper des coups sur la paroi d'un verre, ou désigner les lettres d'un alphabet inscrit à l'intérieur d'un vase ou d'un bassin. Ammien Marcelin raconte à ce sujet une tragique histoire.

Chevreul reconnut que les mouvements de la baguette et du pendule étaient provoqués par des contractions musculaires inconscientes et involontaires de l'opérateur. Il n'alla pas plus loin et son analyse incomplète est l'exemple le plus frappant que l'on puisse donner de la fâcheuse influence des idées préconçues, même chez un homme de génie. Le problème qui se posait pour les chercheurs de sources était le suivant: y a-t-il une relation entre l'existence d'eaux souterraines et les mouvements de la baguette? Les explications données par les adeptes attribuaient ces mouvements à l'influence des masses liquides sur l'instrument. Chevreul a démontré que ce n'était pas vrai: que leur cause était due à l'organisme de l'opérateur. Il ne chercha pas si ce dernier était ou n'était pas sensible à l'action de l'eau souterraine. Là cependant était la véritable question à trancher.

La solution a été trouvée il y a quelques années, et l'on peut considérer comme démontrée la réalité de cette action sur certaines personnes. L'impression qu'ils reçoivent n'arrive pas jusqu'à leur conscience et ne stimule pas leur volonté: elle détermine cependant des mouvements, dont ils ne s'aperçoivent pas.

Un des faits les plus intéressants dans ce genre, est l'écriture automatique. Elle présente de nombreuses variétés; inconsciente et involontaire dans les cas les plus nets, elle a les apparences d'être consciente et volontaire dans les cas opposés. Certains sujets peuvent écrire à la fois des deux mains et soutenir une conversation : on constate que chaque main a écrit des phrases cohérentes, traitant de sujets différents tandis que le sujet parlait de tout autre chose. Il y a dans ces cas trois courants de conscience distincts coexistant dans l'organisme. Ces constatations ont profondément modifié la psychologie moderne.

Sans préjuger la cause de l'automatisme, qui n'est probablement pas unique, les recherches récentes ont porté sur les conditions dans lesquelles il intervient; on a reconnu qu'il s'accompagnait d'une diminution de la sensibilité, et quelquefois d'un état de la conscience analogue à celui du rêve.

Les phénomènes sonores, coups frappés ou autres bruits sont plus difficiles à étudier. Dans beaucoup de cas ils se confondent avec les précédents, quand par exemple ce sont des mouvements de pression inconsciente qui font craquer le plateau d'une table. Mais il y a des cas où cette explication ne suffit pas ; le doigt appuyé n'exerce aucune pression mesurable et cependant le coup frappé, ou *rap*, s'entend. Il semble qu'une onde comparable à celle du système nerveux parcourt l'organisme du sujet, passe dans la table d'expérience et y produit un bruit, comme un coup léger, mais dans des circonstances plus rares beaucoup plus retentissant, ou présentant de curieuses modalités, grattements, sciages, rythmes. Exception faite de la fraude, ces modalités du phénomène sonore ne sont plus explicables par les contractions musculaires inconscientes, elles conduisent aux mouvements sans contact apparent ou télékinésie.

Ces derniers sont d'un grand intérêt. Ils reproduisent tous

les phénomènes qu'on obtient par contact, mais ils excluent l'hypothèse de Chevreul. Leur réalité est encore contestée par les représentants les plus autorisés de la science ; on ne saurait les blâmer d'une circonspection aussi légitime. Leur prudence est justifiée par l'allure capricieuse de ce genre de phénomènes, la fréquence des fraudes, l'apparente contradiction avec les lois de la physique et de la physiologie, l'absence de méthodes expérimentales. Ils ont été cependant constatés par des observateurs sincères et dignes de foi. Je les ai observés fréquemment, dans d'excellentes conditions, et je ne doute pas de leur réalité.

Leur cause est encore inconnue, mais les observations les plus sérieuses permettent de soupçonner qu'ils sont en relation avec le système nerveux : leur production est accompagnée d'une diminution de la sensibilité, d'un abaissement de la température du corps, quelquefois d'un rétrécissement dn champ de la conscience personnelle, allant d'un simple état d'engourdissement à la trance complète. L'état de trance est celui dans lequel la conscience ordinaire disparaît ; il est accompagné d'anesthésies, et dans certains cas de catalepsies. L'énergie physique qui agit à distance a son origine dans l'organisme du sujet, mais les modes de transmission, le point d'appui, les conditions d'application de la force ainsi libérée sont inconnus.

Il existe encore d'autres phénomènes physiques, plus rares à observer. Ce sont :

La production de lumières ; je l'ai souvent observée dans des conditions satisfaisantes, quoique ces lumières ne puissent être vues que dans l'obscurité. Ces lueurs sont en général très faibles et l'observateur doit demeurer environ un quart d'heure dans les ténèbres pour que son œil acquière la sensibilité nécessaire. J'ai voulu les montrer à un savant anglais de mes amis, physicien éminent, mais les circonstances nous ont mis en présence d'un fait inattendu. J'en donne le récit, qui montre l'incertitude et l'imprévu des recherches psychiques.

L'expérience devait avoir lieu dans une pièce, éclairée par une petite fenêtre donnant sur l'escalier et fermée par des rideaux noirs disposés à l'extérieur. La lumière filtrait, et je sortis pour arranger ces rideaux. Je n'y réussis pas ; et le

sujet, une dame honorable exerçant une profession libérale, proposa d'aller elle-même faire l'arrangement. Je l'accompagnai, car il était convenu qu'elle ne serait pas laissée seule pendant l'expérience.

Quand elle revint dans la chambre noire, mon ami s'écria : « Sa figure est lumineuse. » Je n'apercevais rien ; la luminescence dura environ une minute et demie. Voulant me faire voir ce phénomène, le physicien sortit avec le sujet et l'exposa à la lumière ; quand il rentra, la figure et la chevelure du sujet étaient lumineuses.

Nos observations durèrent une dizaine de jours et nous permirent de constater :

Que le phénomène était physiologique ;

Qu'il était dû à la présence de sulfure de calcium dans les sécrétions cutanées du sujet ; à cette époque il prenait du phosphate de chaux. Cette particularité n'a plus été observée chez lui : mais je l'ai constatée chez son frère et chez un jeune homme de Tarbes.

Beaucoup d'objets deviennent luminescents après avoir été exposés à la lumière ; en reprenant des recherches dans son laboratoire, mon ami éprouva des difficultés pour trouver des substances pouvant servir d'épreuve ou de « test ».

Ce fait suggère des réflexions. Sans une observation attentive, sans des analyses chimiques précises, on aurait pu le considérer comme un phénomène *supranormal*. En réalité, il avait une cause naturelle, qui nous donne l'explication physiologique de certains miracles.

Je pense que le perfectionnement des méthodes, la multiplicité des observations, l'extension de recherches faites dans un esprit scientifique donneront dans un grand nombre de cas l'explication naturelle de faits en apparence merveilleux.

Les lumières flottantes que l'on voit dans certaines expériences peuvent avoir leur origine dans l'organisme du sujet et s'extérioriser dans les mêmes conditions que les phénomènes sonores.

Trois autres catégories de phénomènes physiques sont allégués, mais ils soulèvent des difficultés particulières. C'est en premier lieu, la *voix directe* : le phénomène sonore cesse d'être un simple bruit pour devenir une voix articulée. En Angle-

terre quelques sujets ou « médiums » professionnels font entendre ces voix, qu'ils attribuent à des esprits. C'est la réalisation de l'invention que l'on prête à M. Edison. Pour que la voix soit plus distincte, on dispose dans la salle des séances une sorte de porte-voix. Le fait est attesté par des personnes honorables, même par un amiral anglais ; je ne crois pas cependant qu'on puisse le considérer actuellement comme démontré.

Il en est de même de l'écriture directe, c'est-à-dire de l'écriture produite sans contact, dans une boîte fermée, dans des ardoises scellées. Le phénomène est attesté par de nombreux témoins, mais il est facile à frauder.

Les matérialisations sont les phénomènes physiques les plus remarquables. Leur réalité est très discutée, bien qu'ils soient affirmés par des autorités scientifiques. Il est bien difficile d'admettre que des formes en apparence vivantes, agissant et parlant quelquefois, se forment aux dépens d'une substance empruntée au corps du sujet. On connaît les célèbres expériences de sir William Crookes avec Katie King, la fille ressuscitée du corsaire Morgan. Mes expériences personnelles ne me permettent aucune conclusion. Dans la plupart de mes expériences, j'ai cru constater la fraude. Je me souviens d'une série de séances données par un médium américain où j'eus la bonne fortune de faire la connaissance de personnages célèbres, notamment de Sésostris, Ramsès II. L'illustre pharaon était petit, trapu, barbu, parlait anglais et français comme le médium et ne comprenait pas l'arabe. Il ne ressemblait pas à sa momie. Le médium s'était manifestement camouflé.

Dans une série d'expériences sérieuses, faites chez madame J. A. Bisson, je n'ai pas constaté la fraude. Toutes les exigences des observateurs sérieux ont reçu satisfaction. Des médecins, dont quelques-uns sont des plus réputés, ont examiné le médium, exploré son corps, lui ont donné des vomitifs colorés. Le phénomène s'est souvent produit dans ces conditions de contrôle sévères. Des formes ont été vues, photographiées par plusieurs appareils stéréoscopiques ; on doit rendre justice à madame Bisson et à son sujet, mais il faut reconnaître en même temps que les faits observés sont déconcertants. Les matérialisations ont fréquemment l'air d'être des illustra-

tions découpées, et cependant elles apparaissent dans des conditions qui rendent la fraude bien difficile à expliquer. Dans d'autres cas les formes sont solides et se laissent toucher.

Je ne crois pas pouvoir me prononcer sur ces faits extraordinaires, que ma raison rebelle se refuse à reconnaître. Il faut attendre que les observations soient plus nombreuses.

Tels sont en résumé les principaux phénomènes physiques. L'École anglaise ne les admet pas volontiers, malgré l'attestation de Myers, de Lodge et d'autres bons observateurs. Elle a incriminé Eusapia Paladino, alors que les expérimentateurs auraient dû s'accuser.

En réalité, la fraude est le plus souvent facile à découvrir. Il ne faut pas s'imaginer qu'une séance sérieuse ait la moindre ressemblance avec les imitations ridicules qu'en donnent certains prestidigitateurs. En les voyant, j'ai acquis la certitude qu'ils n'avaient jamais observé ce qu'ils affirmaient reproduire. Les expérimentateurs sincères connaissent les moyens qu'emploient les fraudeurs et savent s'en préserver. Ils n'ont cependant aucune prétention à l'infaillibilité, mais ne peuvent accepter le jugement de trop d'observateurs qui fondent leur opinion sur quelques séances. L'étude de la métapsychique est ardue, et trente années de recherches rendent aussi prudent pour affirmer que pour nier.

III

Les phénomènes intellectuels constituent l'aspect psychologique de la « métapsychique ». Jusqu'ici je n'ai décrit que la forme matérielle des faits observés. J'ai négligé leur trait le plus singulier: ils paraissent dirigés par une conscience et une intelligence qui leur sont propres. C'est à ce caractère qu'ils doivent probablement leur nom de *phénomènes psychiques*. Il semblent avoir une âme.

Quand on les étudie sans le scepticisme nécessaire, on est porté à les croire sur parole. Ils affirment avec solennité qu'ils sont dus à des êtres humains ayant franchi le seuil de l'autre monde. Dans certains cas, que l'on observe dans des milieux

particuliers, ils se donnent pour le Diable, un lutin, une âme du purgatoire, une fée. Mais la personnification d'un mort est la règle générale. Il y a peut-être à cela une raison atavique.

L'analyse des éléments de cette conscience est le problème le plus attachant qu'on puisse étudier. L'explication la plus simple est celle que donnent d'eux-mêmes les phénomènes observés ; c'est là l'origine du spiritisme. Il faut reconnaître que si le spiritisme est l'explication la plus simple, et la plus complète, cette explication est trop simple, et se heurte aux plus graves objections. J'en ai signalé une, qui me paraît fondamentale. Les esprits dans le monde anglo-saxon déclarent qu'on ne se réincarne pas ; ils affirment le contraire dans les milieux russes, germaniques et latins. Un savant distingué a contesté mes citations ; malheureusement, il a comparé mes traductions faites sur les textes originaux avec une édition française pleine de contresens ; et il paraît n'avoir pas été informé des controverses interminables que la réincarnation a soulevées, entre théosophes et spiritualistes anglais. Il suffit de parcourir la collection du journal spirite « *Light* » pour en avoir la démonstration.

J'avoue ne pas comprendre l'attitude des esprits. Ils prétendent savoir ce dont ils parlent. Faut-il admettre, chose invraisemblable, que la race anglo-saxonne ne se réincarne pas tandis que les autres ont adopté cette coutume? Ce n'est pas la seule objection que l'on puisse faire aux doctrines spirites. Je me défends d'avoir aucune prévention contre elles. La doctrine réincarnationiste me paraît logique, elle rend intelligible l'évolution des espèces et l'hérédité, que la philosophie de la matière ne permet pas de comprendre.

Mais l'existence des esprits et de leurs communications avec notre monde ne me paraît pas établie par des expériences irréfutables. L'analyse montre qu'il y a dans la position du problème trop d'éléments encore inconnus.

Le caractère fondamental du phénomène psychique intellectuel est la manifestation d'une pensée coordonnée, révélant l'activité d'une conscience personnelle. Cette pensée est contenue dans un « message » ou « communication », que l'on obtient par divers procédés.

1° La typtologie, dont la forme la plus fréquente consiste à « faire tourner une table ». Les expérimentateurs, assis autour de la table, appuient les mains sur le plateau ; au bout d'un certain temps, si le phénomène se produit, la table oscille, se balance, soulève un de ses pieds et frappe le sol. On convient d'un code de signaux : généralement 3 coups pour oui, 2 coups pour non. 1 coup pour A, 2 pour B, 3 pour C, ainsi de suite.

On peut employer le même code pour les coups frappés dans l'intérieur de la table ou raps, soit avec contact, soit sans contact.

Une variante de ce procédé est celui de l'alphabet ouvert ou caché : dans le premier cas, l'alphabet est écrit en cercle sur une feuille de carton, avec les dix chiffres, les mots oui et non ; on l'étend sur la table, à la vue de tout le monde. Un expérimentateur parcourt avec un stylet le cercle où sont écrits les signes et la table fait son choix soit en frappant du pied, soit par un coup résonnant dans le bois. L'alphabet est dit caché, quand un expérimentateur, placé en dehors du cercle, est seul à connaître le signe désigné. Les lettres sont écrites sur un petit carton, ou sur un carnet caché à la vue des opérateurs.

2° Le oui-ja et la planchette. Le oui-ja, mot composé de deux affirmatives française et allemande, est un carton sur lequel les signes sont imprimés ou écrits. Les expérimentateurs (au nombre de un, deux, trois ou quatre au plus) appuient la main ou le doigt sur un objet mobile, par exemple une planchette qui va rapidement d'un signe à l'autre et forme des mots.

Quand la planchette, montée sur des roulettes à bille, est munie d'un crayon, on obtient de l'écriture automatique.

3° Le terme d'écriture automatique est toutefois appliqué aux textes obtenus par le sujet écrivant de la manière ordinaire. On la divise en « mécanique » quand elle est inconsciente et involontaire, le médium étant souvent en trance; semi-mécanique quand le sujet a conscience de ce qu'il écrit, mais n'a pas conscience de ses mouvements, ou quand il a la conscience de ceux-ci sans avoir celle de ce qu'il écrit. Elle est dite *intuitive* ou *inspirée* quand le texte et les mouvements sont perçus par la conscience personnelle.

4° L'écriture et la voix directes sont obtenues par les procédés tout à l'heure décrits. La voix paraît se former sans organes vocaux visibles, l'écriture s'obtient sans que le crayon soit en apparence touché. Ces phénomènes ne s'obtiennent, sauf des exceptions trop rares pour être retenues, que dans une fâcheuse obscurité, ou avec un éclairage insuffisant. Ils accompagnent souvent les *matérialisations*.

5° Le langage automatique. Il a les mêmes caractères que l'écriture automatique, et se divise en catégories semblables. L'expression est, en langage technique, réservée au langage involontaire et inconscient. Le médium est alors généralement en trance, ou en somnambulisme. Aucune diminution apparente de la conscience personnelle n'est observable dans le langage « inspiré ».

Une première constatation résulte de l'expérience ; quel que soit le procédé employé, les messages ont des caractères communs. Ils sont constitués par des signes sans signification, ou des bruits sans caractère phonétique, par des mots sans coordination, par des phrases sans suite, ou enfin par des messages cohérents, dépassant quelquefois le niveau intellectuel des assistants.

Le procédé par lequel on les obtient n'a pas une influence certaine sur leur valeur. L'écriture « inspirée » a tous les caractères de l'écriture volontaire ; elle donne pourtant des résultats aussi intéressants que les messages obtenus par des coups frappés à distance avec l'alphabet caché. Un procédé aussi voisin du merveilleux ne garantit pas la valeur des idées exprimées.

Les messages ont tous les mêmes caractères psychologiques essentiels. Avant de résumer les conclusions qui en ont été déduites, au point de vue scientifique et les hypothèses légitimes ou téméraires qui ont été fondées sur eux, il est nécessaire de compléter cette étude des phénomènes psychiques par un bref aperçu de la télépathie, des hantises, des prémonitions et du magnétisme animal.

La télépathie est la perception à distance d'un fait matériel ou d'un état psychologique. Une mère par exemple croit voir son fils mourant, une femme perçoit l'angoisse de son mari. Ces phénomènes paraissent aujourd'hui établis d'une

manière assez solide pour qu'on puisse les retenir ; leur caractère essentiel est d'être la perception d'un fait par des moyens inconnus, ou *supranormaux*. On en a des milliers d'exemples authentiques.

Cette perception a la forme d'une hallucination ; la vue est e sens habituellement affecté, puis l'ouïe, le tact, l'odorat. Le goût l'est exceptionnellement.

Plusieurs sens peuvent être hallucinés à la fois. Il serait trop long de donner des exemples de la télépathie : de bons livres ont été publiés à ce sujet par M. Marillier et M. Flammarion. Le premier est une traduction du livre célèbre *Phantasms of the Living*.

Les hallucinations télépathiques ne diffèrent pas des autres ; elles obéissent aux mêmes lois psychologiques, mais elles se distinguent par un trait essentiel : la scène vue, les paroles entenduse, les impressions des autres sens ou de la cénesthésie correspondent à des faits vrais.

Il est naturel de chercher la cause de l'hallucination dans le fait qui en est l'objet. Les statistiques révèlent que les hallucinations télépathiques sont généralement éprouvées au moment où le fait perçu détermine une émotion forte chez la personne intéressée directement à l'événement. Le cas ordinaire est celui où elle meurt. Il y a un maximum très net à l'époque avoisinant la mort.

Les choses se passent comme si les émotions fortes avaient une énergie particulière, capable de les faire percevoir à de très grandes distances. Elles ne sont pas perceptibles pour tout le monde. On a d'abord admis que la cause de l'hallucination était dans l'organisme de la personne dont l'émotion est perçue, et on l'appelle « l'agent » : le sujet de l'hallucination est dit « le percipient ». De là vient le mot télépathie. Dans quelques cas, le percipient paraît avoir un rôle plus actif.

Les faits de télépathie nous donnent des indications précieuses sur l'automatisme sensoriel et permettent d'établir un parallélisme complet entre les automatismes moteur et sensoriel. Les conclusions que l'on tire de leur analyse ont de l'intérêt pour la médecine, et amèneront des modificatons profondes dans nos idées sur la pathologie nerveuse et men-

tale. On pourra y trouver certaines indications thérapeutiques.

Les prémonitions nous mettent en présence d'un problème beaucoup plus compliqué. La télépathie ordinaire porte sur des événements actuels ou passés (*rétrocognition*). La *précognition* est la perception d'un événement avant sa réalisation. On la distingue en prophétie, prémonition, pressentiments.

Je ne connais pas de fait de prophétie proprement dite qui soit établi d'une manière certaine. Les événements futurs n'ont jamais été annoncés d'une manière assez précise et à une époque assez éloignée de leur réalisation pour que l'on puisse soumettre à une analyse la prophétie proprement dite. Ses caractères psychologiques ont été étudiés et autorisent déjà à classer la prophétie, au point de vue morphologique, dans les phénomènes d'automatisme.

Les prémonitions et les pressentiments se distinguent par a précision plus grande des premières. Elles ont un objet plus limité que la prophétie, et concernent des événements généralement personnels, et peu éloignés dans le temps. On en a beaucoup d'exemples, mais le nombre des cas bien observés est relativement rare. Elles peuvent être comparables aux hallucinations télépathiques, et revêtent fréquemment comme elles une forme symbolique. Par exemple, une personne s'arrête au moment de monter dans l'ascenseur d'un grand hôtel et recule, parce que l'employé chargé de l'ascenseur lui apparaît avec une tête de mort. L'ascenseur monte, retombe lourdement et fait de nombreuses victimes : l'hallucination sauva la personne qui l'avait éprouvée. Je ne donne pas cette anecdote comme certaine, je la cite comme exemple de la forme de certaines prémonitions.

Le cas ordinaire est le *rêve prémonitoire* ou une simple anxiété, de même forme que les hallucinations télépathiques du *sensorium* ou cenesthésiques.

Les précognitions méritent une étude approfondie, à cause du rôle que jouent dans les sociétés primitives — et dans les autres — les *arts divinatoires*. Les procédés de divination sont très nombreux ; les principaux sont l'astrologie, l'oniromancie, la chiromancie, la cartomancie, etc.

On peut les rattacher aux phénomènes d'automatisme ;

mais, s'ils leur ressemblent par la forme, ils en diffèrent par un point essentiel. L'action de certaines forces à distance est un fait que nous observons en physique : la télépathie ne le contredit pas. Mais dans les cas de prémonition, nous ne rencontrons aucun fait actuel pouvant expliquer la libération de l'énergie nécessaire pour provoquer sa perception à distance.

Au point de vue moral, la réalité des prémonitions, si elle était établie, résoudrait la question du déterminisme dans un sens défavorable au libre arbitre. La détermination de tous les événements est l'hypothèse sur laquelle se fonde la possibilité de les prédire.

Une distinction est cependant possible. L'avenir peut être considéré comme indéterminé ou comme déterminé suivant que les antécédents dont un événement futur sera l'inévitable conséquence ne sont pas réalisés, ou se sont déjà produits. La prémonition serait la perception de ces antécédents et de leur conséquence nécessaire. Les cas les moins discutables rentrent dans cette catégorie, qui se rattache à la télépathie.

On peut admettre la possibilité d'une généralisation semblable en ce qui concerne les phénomènes de hantise ; on désigne ainsi les apparitions qui se manifestent dans certains lieux, ou les bruits, les déplacements d'objets, les jets de pierre et les autres faits matériels qui se produisent dans les maisons dites hantées. On a recueilli un grand nombre d'observations qui n'autorisent pas l'admission sans réserve des faits, mais qui permettent de les considérer avec attention. Ils se produisent partout, et à toutes les époques, avec des caractères identiques, ce qui est intéressant.

Ils se divisent en deux catégories très distinctes : les phénomènes hallucinatoires et les faits physiques.

Les premiers (hallucinations localisées) se ramènent aux cas de télépathie rétrocognitive. Des personnes ayant une susceptibilité spéciale, voient des formes humaines ou animales, croient assister à des événements généralement tragiques dans certaines maisons ou dans certaines localités. Le caractère de ces hallucinations est leur fixité. Les différentes personnes qui les éprouvent sont impressionnées de la même manière, voient la même figure ou la même scène. On

est amené à penser que la cause de ces hallucinations est dans l'endroit lui-même, comme si l'énergie qui les stimule l'imprégnait. Il y a cependant un trait fréquent, qui n'a pas son explication dans cette hypothèse : ces phénomènes se produisent souvent à certaines dates plutôt qu'à d'autres. Cette plus grande fréquence ne paraît suivre aucune loi, sauf peut-être celle des anniversaires.

On observe, mais moins nettement, la même particularité pour les faits physiques, qui sont d'ailleurs le plus souvent mêlés aux premiers. Des meubles sont déplacés, de légers objets sont lancés dans l'appartement, des pierres sont jetées contre les fenêtres, une grande variété de faits d'ordre matériel surviennent. On remarque très souvent que ces faits sont liés à la présence dans la maison d'une personne déterminée, ce qui fait soupçonner la fraude dans des cas où son existence n'est pas certaine.

Cette catégorie de hantise, que l'on désigne sous l'expression allemande « poltergeist », se rapproche beaucoup des phénomènes physiques observés dans les séances expérimentales.

L'exposé des différentes branches des sciences psychiques serait incomplet si je ne disais un mot du magnétisme animal. La théorie sur laquelle son fondateur l'avait nommée n'est peut-être pas exacte, mais elle contient une part de vérité. Les expériences de M. de Reichenbach et de M. de Rochas ont été, récemment, en partie confirmées par des recherches de laboratoire ; les organismes vivants émettent une énergie de nature inconnue, dont les radiations sont perceptibles pour certaines personnes. Reichenbach appelait cette énergie l'*od*, et lui attribuait les phénomènes que l'on observe dans le magnétisme animal. Ils reproduisent quelques-uns des phénomènes ci-dessus décrits, mais les bonnes observations sur ce point sont rares. Ce n'est pas d'ailleurs vers ces phénomènes que s'est portée l'attention des magnétiseurs. Elle s'est d'abord fixée sur les propriétés thérapeutiques « du fluide » et a prétendu guérir toutes les maladies. Le baquet de Mesmer est resté célèbre.

Elle s'est ensuite attachée aux phénomènes de somnambulisme, état de trance particulier, déterminé par les gestes,

ou passes, des magnétiseurs. Ceux-ci assurent que chez certains sujets on observe, dans cet état, la faculté de voir à travers les corps opaques, de percevoir des sensations provoquées par des objets éloignés, de diagnostiquer et guérir les maladies, de se mettre en relation avec les esprits et de prédire l'avenir. Ils appellent cet état le somnambulisme lucide, la lucidité, la clairvoyance. Pour la plupart, ces phénomènes se confondent avec ceux que l'on constate dans les états analogues de l'automatisme.

M. de Rochas a publié des expériencese tendant à établir que dans le somnambulisme, où il distingue des états divers, la sensibilité du sujet est extériorisée, c'est-à-dire qu'il perçoit des sensations de contact non plus au niveau de l'épiderme, mais à une certaine distance en dehors du corps. Ces curieuses expériences reposent sur des faits que l'on peut reproduire expérimentalement et dont il y aurait intérêt à reprendre l'étude.

Une partie du magnétisme animal est entrée dans le domaine de la science proprement dite, c'est l'hypnotisme, avec ses procédés de thérapeutique psychique. Ils sont loin d'être encore tous connus. L'action de la suggestion sur le système nerveux s'étend au delà des limites actuellement admises : le système sympathique y est particulièrement sensible, ce qui permet de modifier, dans une mesure à vérifier, les sécrétions glandulaires et même la circulation vasculaire. Mais il faut connaître les conditions dans lesquelles la suggestion doit être imposée.

IV

Ces brèves indications montrent qu'il commence à s'établir de l'ordre dans les sciences psychiques et que les phénomènes dont elles s'occupent peuvent être l'objet d'une classification raisonnée. Le développement de cette science, encore sans état civil, est entravé par plusieurs causes.

La plus grave est l'incertitude de ses méthodes. Pour bien observer les phénomènes psychiques, il est nécessaire d'avoir recours à des personnes douées d'un tempérament spécial.

On les appelle sujets ou *médiums*. Les expériences faites par l'intermédiaire d'êtres humains comportent des chances d'erreur très nombreuses ; les phénomènes sont d'une grande complexité ; l'observation exacte est difficile.

Ces conditions ne rendent pas son étude impossible. Elle est même moins délicate à ce point de vue que la psychiatrie par exemple. L'observation précise, impartiale des phénomènes dont s'occupe la métapsychique donnera les résultats les plus féconds, mais une technique est encore à formuler, une terminologie exacte à trouver. Celle-ci se fera d'elle-même, dès que les spécialistes se multiplieront ; mais on ne voit pas encore se préciser les éléments d'une technique. Chaque école a ses méthodes, on peut même dire que chaque observateur a les siennes. On est encore dans la période d'empirisme ; on en sait pas. On peut toutefois recommander, avec tous les expérimentateurs sérieux, de proscrire les séances faites dans l'obscurité ; sauf pour les phénomènes lumineux, l'obscurité n'est pas indispensable. Les observations faites dans les ténèbres sont exposées à de trop justes critiques. Une autre recommandation doit être faite : il est imprudent de soumettre les phénomènes à des conditions fixées par avance. Nous ignorons les conditions de leur production et nous pouvons les inhiler à notre insu.

Enfin, il ne faudrait pas s'étonner de la nécessité d'avoir un médium. Les aptitudes humaines sont infiniment variées. Nous choisissons un peintre pour faire un tableau, un sculpteur pour faire une statue. A douze ans, Pascal inventait la géométrie. Ces aptitudes sont congénitales ; il en est sans doute de même de celles des médiums. C'est ce qu'avaient remarqué les anciens. Les magiciens et les sorciers ont ce tempérament, et nous voyons dans Ovide, dans Bodin, dans de Lancre, qu'on les reconnaissait à des taches qu'ils avaient dans l'iris de l'œil. Mes recherches, sans me permettre d'affirmer que le fait est exact, tendent à le persuader. Il y a là le moyen de diagnostiquer l'existence de ces facultés, très souvent héréditaires.

Un préjugé, partagé par les médecins les plus respectables, veut que les sujets soient des névropathes ; c'est, je crois, une erreur. Les hystériques sont de médiocres sujets ; il ne faut pas confondre la sensibilité du système nerveux avec sa

pathologie ; ce sont deux choses très différentes. La faculté de produire les curieux phénomènes qui sont le fondement véritable de la magie et de certaines formes religieuses n'est pas surnaturelle, mais d'ordre psychologique. Là où elle existe, il est mauvais de la combattre, comme il est mauvais de contrarier l'exercice de toute fonction naturelle, je suis disposé à croire que certains genres de névropathies sont dus à cette cause.

L'expérimentation n'a aucun mauvais effet, à deux conditions cependant : qu'elle soit prudente, car l'excès trouble le système nerveux ; qu'elle soit dégagée de tout préjugé superstitieux ou mystique. Accumulons les bonnes observations et soyons sûrs que, si les faits sont vrais, il ne sont pas surnaturels.

Ils nous amèneront sans doute à modifier nos idées sur la nature ; il en est ainsi de tous progrès. Les résultats des recherches sérieusement faites depuis moins d'un demi-siècle sont si considérables, qu'ils permettent de grandes espérances. La psychologie notamment a reçu une orientation nouvelle ; elle est devenue une science expérimentale, à cause des procédés d'analyse que donne le somnambulisme. Nos conceptions anciennes sur la conscience, sur l'unité du moi pensant sont abandonnées. Notre conscience personnelle, notre moi, est une unité artificielle et fragile ; c'est une fonction spécialisée de la conscience beaucoup plus vaste qui a son siège dans l'organisme. On l'appelle le « subconscient », mot mal choisi, car elle a tous les caractères d'une superconscience. Les phénomènes intellectuels et l'automatisme sensoriel ou moteur en dépendent certainement. La psychologie collective est son domaine direct, de même que celle des sentiments et des affections. C'est le foyer de notre vie individuelle, dont la conscience personnelle n'est qu'un reflet.

La conscience individuelle organique n'a pas les limitations de l'autre : son champ peut contenir plusieurs objets à la fois' sa mémoire ne paraît pas avoir de défaillances, son intelligence est vive, subtile et prompte. Nous ne faisons encore qu'apercevoir cet être qui est notre véritable moi, et que nou, ne connaissons pas ; il fait penser aux beaux vers que Virgisl prête à Anchise, au sixième chant de *l'Énéide* : « L'esprit inté-

rieur entretient le corps et, répandue dans les membres, l'intelligence anime la matière. »

Les recherches psychiques nous permettront-elles d'aller plus loin, et de converser, comme Enée, avec les âmes des morts passés et des vivants à venir? Les membres les plus distingués de la Société des Recherches psychiques de Londres l'affirment. Ils assurent avoir déjà la preuve que de pareilles communications existent. La lecture attentive de leurs travaux ne m'a pas convaincu. Leur méthode est celle des « correspondances croisées ». Elle résoudrait le problème de l'origine des communications d'allure spirite et le résoudrait en faveur du spiritisme.

Il est pratiquement impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, de déterminer l'origine des messages obtenus par l'automatisme moto-sensoriel. Leur source immédiate est dans le subconscient, cela n'est pas douteux ; mais comment le subconscient est-il informé? Nous le connaissons encore trop mal pour savoir ce qu'il peut ou ne peut pas faire. Les savants anglais pensent avoir trouvé un procédé qui exclut son intervention comme cause du message. Deux ou trois sujets donnent des communications dans lesquelles une pensée est exprimée d'une manière fragmentaire et voilée, de telle sorte qu'elle apparaît seulement quand les divers messages sont comparés. Malheureusement, les expérimentateurs anglais se contentent d'allusions, d'analogies, d'assimilations symboliques qui ôtent beaucoup de valeur à leurs conclusions ; la plupart des idées qu'ils retrouvent sont banales et il serait encore plus étonnant de ne pas trouver les coïncidences signalées. Leur méthode me paraît exposée aux plus justes critiques.

Il faut en trouver d'autres et ne pas se décourager, il faut chercher, sans savoir ce qu'on découvrira. Si pour la plupart, les messages, malgré l'intérêt qu'ils présentent quelquefois, soulèvent des problèmes simplement psychologiques, quelques-uns en suggèrent de plus vastes, et ce ne sont pas toujours ceux dont l'allure est la plus impressionnante. Je citerai pour terminer, un des rares messages dont l'analyse m'a paru conduire à ces problèmes. Le communicateur était un homme mort depuis quinze ans ; il était bon latiniste ; j'avais passé

auprès de lui mon enfance et ma jeunesse. Le médium ne l'avait jamais vu, et ne connaissait pas le latin ; mais il connaissait l'inscription dont je vais parler.

Au cours des vacances, j'allais souvent me promener avec le communicateur apparent : le message que je reçus un jour fit allusion à la promenade d'Urrugne, près de Saint-Jean-de-Luz, et à la célèbre inscription du cadran solaire qui est sur le clocher de l'église. Il la cita : « *Lædunt omnes, ultima necat.* » « Toutes (les heures) blessent, la dernière tue. » Je m'aperçus aussitôt de l'erreur de citation : *Lædunt* est un synonyme de *Vulnerant* qui est le mot peint sur le cadran solaire. D'où venait le synonyme? Ni de moi ni du médium.

Pour résoudre définitivement cette question, il faut attendre que M. Edison nous ait donné le téléphone promis par les journaux. L'attente sera sans doute longue.

DOCTEUR MAXWELL

LES ROUTES DE FRANCE [1]

Les routes de France, qui ont conduit les armées à la victoire, avaient déjà bien mérité de la patrie au jour lointain, où, par leur persistance, elles avaient refait son unité. Morcelée, émiettée en trente États indépendants : comtés, duchés, vicomtés, seigneuries, marquisats, évêchés ou abbayes, la France ressemblait à un miroir qu'un enfant joueur aurait brisé sur le sol ; les morceaux épars de toutes formes et de toutes grandeurs gisaient au hasard, mais chacun reflétait encore le visage de l'enfant et semblait conserver ainsi son souvenir ; de même chaque lambeau de terre restait vassal du roi, capétien, valois ou bourbon, suzerain suprême qui trône à Paris.

Unité tout idéale et bien fragile en sa vaine apparence. Mais, comme après un cruel orage le jour paraît plus doux et plus pur, il se fit en France un grand apaisement : le pays harassé, déchiqueté, épuisé, se reprit à vivre. Pareil à ces cathédrales immenses que lentement, pierre à pierre, les maîtres architectes construisaient et dressaient jusqu'au ciel, le royaume, province à province, s'édifie et se modèle ; les foires et les marchés redeviennent le rendez-vous des marchands ; les cours d'eau retrouvent, au gré des péages, leur va-et-vient de bateaux lourds de denrées; les routes elles-mêmes encore à l'état de nature et mêlées au sol qui les porte, ébau-

1. Extrait d'un volume à paraître prochainement sous ce titre.

chent déjà entre les villes leurs longues lignes droites, souvent à peine plus visibles dans la campagne que les raies tracées à la pointe d'un canif sur le vélin jauni des manuscrits. Élargies, mieux entretenues et surveillées, sans cesse parcourues par les chevaucheurs royaux, elles vont établir entre le roi — qu'il soit à Paris ou à Plessis-les-Tours, — et ses plus lointains vassaux des liens permanents et continuels. C'est pour savoir immédiatement ce qui se passe aux quatre coins de son royaume, et c'est pour contrôler les agissements des seigneurs de la Ligue du Bien Public, autant que pour porter ses ordres, que Louis XI, par l'édit du 19 juin 1464, institue à son usage propre et paye sur sa cassette les courriers royaux ou chevaucheurs qui, de traite en traite, de quatre en quatre lieues, courent le galop à travers tout le royaume. Certes ils existaient longtemps avant cet édit : car saint Louis et Philippe V le Long avaient à leur service des coureurs, porteurs de dépêches, qui plus d'une fois avaient rencontré sur les routes les petits messagers de l'Université, vêtus d'un manteau court et coiffés d'un chaperon, chargés d'abord des lettres et objets appartenant aux étudiants, puis des lettres des particuliers et même des bourses d'argent.

Le temps semble lointain où l'abbé de Cluny en Bourgogne s'effrayait à l'idée de s'aventurer jusqu'à Saint-Maur, près Paris, qu'il appelle une « contrée étrangère et inconnue ». Les forteresses, repaires de brigands, ont été peu à peu démantelées et il ne suffit plus d'avoir des chevaux rapides pour échapper à la justice royale, qui désormais se substitue à la juridiction morcelée et capricieuse des seigneurs. La route, se sentant protégée, se reprend à vivre et tend à devenir une institution de la royauté, longtemps avant de l'être en droit et en fait, et même avant d'avoir obtenu le beau nom populaire de « chemin royal ».

C'est un jurisconsulte de la fin du XIIIe siècle, Philippe de Beaumanoir, qui le premier dans ses « Coutumes de Beauvaisis » (1283) lui décerne ce titre. Le développement de certaines bourgades que leur heureuse situation autour d'un castel ou d'une riche abbaye, leur trafic ou leur renommée avaient promues au rang et à la dignité de villes, l'importance toute récente de municipalités consulaires au Midi et de com-

munes jurées au Nord, l'institution de villes neuves fondées par les seigneurs, ont entraîné la création de nouvelles routes et la renaissance des anciennes. Beaumanoir distingue cinq sortes de chemins : le « sentier » tout étroit, qui n'a que trois pieds de large, est réservé aux seuls piétons ; la « voière », dont les huit pieds ne laissent cependant passer les charrettes que l'une après l'autre ; en cas de rencontre, la moins chargée est contrainte de se détourner vers le fossé ; la « voie » plus ample déjà, seize pieds, qui permet d'aller de castel en castel et de village en village ; le « chemin » de 32 pieds est déjà plus majestueux, puisqu'il « va par les cités », enfin le « chemin royal » de 64 pieds de large, construit en ligne droite selon le tracé des « grandes voies que fit Jules César ». Subtiles distinctions que les ingénieurs reprennent et adaptent aux époques, avec de simples changements de noms.

La route traverse les provinces ou les enserre de son réseau vivant ; elle leur impose déjà, à défaut d'une unité que le temps seul peut concevoir, des affinités, des ressemblances, et des similitudes qui achèveront un jour de créer la France moderne ; elle apporte aux voyageurs qui la parcourent la sécurité, sinon la commodité. Mieux vaut d'abord un chemin long, pénible et rocailleux, mais sûr, qu'une route courte mais dangereuse. Déjà la paix annonce et prépare sa résurrection. Débarrassée des brigands et des gens d'armes qui la hantaient, elle aspire à la liberté d'aller droit devant elle, où bon lui semble ; dans ce calme et ce grand apaisement que lui garantit le roi juge souverain, elle se relève, reprend des forces et, comme un convalescent après une longue maladie, elle revient à la santé et se voit déjà courant, jeune et joyeuse, en plein soleil.

Royale de nom autant que de tradition, elle mérite et justifie son titre de noblesse par ses services. Associée à l'œuvre du roi, propageant partout sa volonté bienfaisante, elle se mêle au peuple et demain à la nation, en lui apportant plus de bien-être, plus d'espoir, plus de vie ; enfin elle répand, avec le pur langage de France, le renom de ses mœurs et la gloire de son génie.

On l'oublie trop souvent : c'est le chemin qui a fait les premiers pas entre deux villes pour en rapprocher les habi-

tants, et c'est au long de ce même chemin que se sont éployés, libres comme le chant de l'alouette qui monte aux cieux, les premiers mots divins que l'homme de France ait balbutiés. Ceux-ci, nés des champs et des bois, ont volé de bouche en bouche aux jours de foire ou de pèlerinage, et ont poursuivi leur course heureuse, mêlés aux douces prières, aux refrains de chansons et aux murmures des feuilles. Comme l'âme des aïeux reflète les souffrances et les joies chèrement partagées, comme la patrie réunit sous un même trophée le souvenir de ses morts, de ses gloires, de ses espérances saintes, le langage est l'écho harmonieux de tous ces mots, jeunes ou vieux, qui ont parcouru les routes, au gré des siècles, et tissé un voile lumineux pour vêtir nos pensées. Au long des chemins et du temps, c'est le langage qui a répandu les grandes idées, de même que les oiseaux sèment en leur vol les graines d'où naîtront les plus beaux arbres, et, mieux que les ordonnances, a préparé pour l'avenir la grandeur et l'unité du pays.

Voici que de l'autre côté des Alpes, l'Italie s'éveille et renaît à la lumière. D'anciennes routes de pèlerinage franchissaient les montagnes : les Valois, comme les Rois Mages, guidés par l'étoile, les suivent de nouveau, et viennent jusqu'à Gênes, à Florence, à Naples, à Venise, saluer dans toute sa gloire l'Italie ressuscitée, et apprendre d'elle la beauté de la forme et le culte du passé ; Rome, pour la seconde fois, imposa son art, sa technique et ses mœurs.

L'immuable majesté des voies romaines, Voie Appienne, Voie Aurélienne, Voie Domitienne, Voie Flaminienne, en traversant les siècles, s'imposait comme une leçon, comme un exemple, et redisait la valeur politique des routes et leur utilité morale. Dès lors, bien que ni le mot ni l'idée n'existent encore, progrès et route semblent inséparables, telles deux rimes en une strophe se font écho et se répondent. Les rois se prennent de sollicitude pour les chemins qui portent leur nom. Bien que l'histoire attribue à Philippe Auguste le premier pavage des rues de Lutèce « la boueuse » et de ses environs, le pavé mit près de trois siècles pour dépasser les alentours du Louvre. C'est pour transporter plus aisément en Italie ses lourds canons et ses convois de guerre que Charles VIII fait réparer les routes du Dauphiné et de Provence ; Louis XII attribue

aux trésoriers de France le soin de visiter tous chemins, chaussées, ponts, pavés, ports et passages du royaume, pour en constater l'état et y faire exécuter toutes réparations nécessaires (20 octobre 1508) ; François Ier, reconnaissant l'utilité des chemins pour le commerce et le trafic des marchandises « sans lesquelles ne peuvent bonnement les humains être nourris et substantés », affecte le produit des péages à l'entretien et au développement des grandes voies. Henri II enfin commence le pavage régulier des routes par celles de Paris à Orléans et ordonne le 19 janvier 1552 de planter des ormes sur leur parcours. O voyageur las, heureux de te reposer un instant de ta marche en plein soleil, ne te hâte point de chanter les louanges de ce bon roi. Il se souciait moins de procurer un bienfaisant ombrage aux passants que de récolter du bois solide pour y tailler l'affût de ses canons !

La route est douce et parfumée qui conduit aux jardins de Touraine ; le ciel bleu, frangé de nuages blancs, semble une miniature de Jehan Fouquet, le soleil verse sa clarté et bientôt, dans la lointaine forêt, au carrefour de la Croix des Gardes, une sonnerie de cor annonce que le cerf est débusqué : le roi est parti à la chasse avec toute sa cour ; les grands officiers, les chanceliers, les secrétaires d'État l'accompagnent ; les dames, en riche apparat, suivent le cortège, au trot alternatif et régulier de leurs haquenées, portant au poing le faucon aveuglé d'une coiffe, prêt à prendre son vol pour la chasse à l'oiseau. C'est sur la route que le roi donne audience aux ambassadeurs et traite, entre deux courses, des affaires du royaume, tandis que Diane, duchesse de Valentinois, pose pour Jean Goujon sa Diane chasseresse. Puis Reims ou Saint-Denis, Bayonne ou Lyon, Poitiers ou Nancy, offrent des fêtes, des tournois, des festins, dignes du pinceau de Véronèse ; le sol est jonché de branches vertes et de fleurs ; les héraults d'armes sonnent des fanfares pour célébrer ce jour et saluer cette entrée triomphale. Du fond des provinces, le peuple, fier de ces défilés qui éblouissent les yeux et lui donnent l'éphémère illusion de participer à tout ce luxe, se hâte sans fin par les routes pour regarder et pour admirer. La cour est sans cesse en promenade et ne quitte le Louvre que pour gagner

Saint-Germain-en-Laye ou Villers-Cotterets ou pour voir s'élever, pierre à pierre, lentement vers le ciel, ses blancs et fastueux châteaux : Blois, Chambord, Chenonceaux, Langeais, Azay-le-Rideau, Anet ou Écouen. Architectes et maçons, peintres et sculpteurs accourent de partout travailler à l'œuvre royale. Il en vient de France, il en vient d'Italie : Le Primatice et Cellini, Léonard de Vinci et Rosso, Boccador et Andrea del Sarte se hâtent sur nos routes et plus d'une fois ont rencontré les artisans, imagiers, charpentiers, dessinateurs, leurs élèves de demain, qui, de ville en ville, selon les rites du compagnonnage, accomplissent leur tour de France ; et aussi les étudiants, — théologiens, médecins, érudits et savants, — attirés chaque année par les cours des Universités de Montpellier, de Bourges, de Poitiers, de Cahors, par les discussions des maîtres en Sorbonne, et surtout par les leçons illustres du Collège Royal que vient de fonder François Ier (1530). Peut-être l'un de ces passants est-il le poète qui, demain, immortalisera Marie Stuart ou Louise de Savoie, en leur offrant le vert laurier de ses strophes jolies?

Quelle que soit encore l'incommodité des routes, on voyage. A dire vrai, l'on n'avait jamais cessé de voyager ; et il suffirait de se pencher sur l'histoire pour voir défiler rois de France ou grands seigneurs, avec leur suite murmurante et bigarrée ; ambassadeurs, tels Le Tasse, envoyé du pape Pie V auprès de Charles IX, ou le vénitien Lippomano ; évêques en tournée dans leur diocèse, ou lazaristes de Saint-Vincent de Paul secourant quelques malades ; magistrats et officiers de finance en service ; colporteurs qui, le bâton en main et le haut panier d'osier sanglé sur le dos, s'en vont jusqu'au fond des hameaux les plus reculés porter étoffes, écheveaux de fil, épingles, chandelles ou couteaux, éternels pèlerins qui cheminent à travers les saisons. Ce sont aussi les malades fortunés qui viennent, comme Jacques de Thou aux Eaux de Béarn (aujourd'hui les Eaux-Bonnes) ou Michel de Montaigne aux sources de Plombières, chercher la guérison de leurs maux et douleurs.

On voyage à pied et surtout à cheval, parce que c'est encore le moyen le plus sûr pour franchir une rivière à gué. Passages en bac, ponts faits de bateaux réunis, ou ponts de bois, risquent, chaque hiver, d'être entravés par les crues ou même

emportés par les grandes eaux. La route de Poitou en Guyenne franchit la Dordogne à Bergerac, sur un pont en bois qui, ruiné une ou deux fois par siècle, n'est reconstruit en pierre qu'en 1825. Saumur, Nantes et Rouen voient aussi plusieurs fois leurs communications coupées. Le pont de Cravant (Yonne), à mi-chemin entre Paris et Lyon, s'écroule en 1720 ; la route hésite, puis résolument quitte la vallée, se fraye un passage depuis Auxerre à travers les collines, et, jusqu'en 1840, bien que le pont ait été reconstruit en 1760, s'obstine à ne pas reprendre son ancien tracé. Quelques ponts de pierre cependant bravent les siècles et portent jusqu'à nous la gloire et les efforts de ceux qui les ont construits : les Romains avec leurs ponts de Battant (Doubs), de Sommières (Gard), de Moret et de Souppes (Seine-et-Marne) ; les frères Pontifes dont les travaux sont presque légendaires : pont Saint-Esprit sur le Rhône, et pont d'Avignon, construit à la fin du XIIe siècle par Saint-Bénazet.

De là, ces détours et ces circuits interminables que nous avons peine à comprendre aujourd'hui. La route la plus rapide n'est pas la plus courte, mais bien la plus longue, parce que c'est elle qui offre, au demeurant, le moins de difficultés. Que l'on voyage alors pour ses affaires ou pour son plaisir, on n'est pas harcelé par la hâte folle d'arriver ; on se contente d'aller d'étape en étape, de voir, d'apprendre, et, le soir à l'hôtellerie, on note, pour mieux en fixer le souvenir, ce que chemin faisant on a pu apercevoir : un paysage, un monument, un trait de mœurs, la silhouette d'un passant. Une littérature nouvelle vient de naître : les « Lettres et Impressions de Voyages », impressions morcelées et terriblement diverses, selon l'humeur des gens, leur fatigue ; et selon le jour, l'heure ou la saison. La route la plus unie perd de sa beauté, dès qu'il vente ou qu'il pleut, ou que des fondrières de boue engluent chaque pas ; le plus clair paysage n'a même pas l'honneur d'un regard, lorsqu'on se harasse à grimper une côte en plein soleil, ou que l'on vient de quitter l'hôtellerie malgracieuse, après un repas indigeste et mauvais... Les petits incidents quotidiens et les multiples ennuis de la route ternissent les plus jolis voyages, comme une buée d'hiver épaissit les vitres ; si l'on n'a pas le soin de l'effacer de soi-même,

les yeux en demeurent comme voilés et contemplent les choses et les gens à travers un brouillard, où tout se trouble et se déforme.

Incidents bien minimes et communs à tous les âges et à tous les peuples, qui ne seront atténués, quatre siècles plus tard, ni par la multiplicité et l'aisance des routes, ni par la vitesse et la commodité des voitures nouvelles. Mais en voici d'autres qui, pour être plus fréquents, n'en étaient pas moins de fâcheux imprévus pour le voyageur : ponts en ruines, forêts inquiétantes à cause des brigands, chemins inachevés qui s'enfoncent à travers champs, carrefour sans indication, hôtelleries dangereuses. Seuls les pèlerins, marchands et messagers, toujours à courir les chemins, savaient l'itinéraire le meilleur, quoique le plus long, connaissaient ville par ville les auberges, les gués, les ponts. C'est à l'aide de renseignements recueillis auprès d'eux, que Charles Estienne publia, en 1552, ce livre si curieux, « La Guide des Chemins de France », qui classe et décrit rapidement 98 routes formant un ensemble de 25 000 kilomètres de voies tracées, souvent à l'état de nature et simples pistes de passage. Premier guide routier, qui fut plusieurs fois réédité, puis démarqué, en attendant que se multiplient aux siècles suivants, ancêtres des « Joanne » et des « Michelin », les descriptions géographiques et historiques dont les titres coquets sont empreints de grâce et de naïveté : « L'Ulysse Français ou le Voyage en France » ; « Les Délices de la France ou description des provinces » ; « Le Fidèle Conducteur pour le Voyage de France, montrant exactement les raretez et choses remarquables qui se trouvent en chaque ville et les distances d'icelles » ; « Le Guide fidelle des étrangers dans le Voyage de France » ; « Le Conducteur Français contenant les routes desservies par les nouvelles diligences ».

Les voyages si longs et si lents, dont les étapes et les arrêts s'échelonnent sans fin sur les routes, allaient multiplier les auberges et les hôtelleries. Certes, il y avait des années, des siècles même, qu'elles existaient et qu'au-dessus de leur porte de bois peint, une branche d'arbre, une couronne de feuillage ou un bouchon de paille, annonçait symboliquement aux passants l'hospitalière maison prête à leur offrir, à toute heure, le gîte et la nourriture. A l'entrée de la ville, ou près d'un car-

refour, leurs enseignes imagées et parlantes les signalaient de loin aux regards : « Écu de France, Écu de Bretagne, Écu d'Orléans, Chapeau Rouge »; ou quelque nom local et joli de Saint ou de Sainte: « Notre-Dame de Bon-Secours, Saint-Andoche, Saint-Ladre ou Saint-Wandrille », rappelait un pèlerinage du temps jadis. Les noms de saints mis à l'index par les protestants, furent remplacés par des croix : « Croix d'or, d'argent, de cuivre, croix rouge, croix blanche » ou par des villes étrangères. Noms frais et de bon accueil dont les lettres dorées s'effacent au fronton de quelque vieille auberge provinciale, qui fleurent bon le passé et la lavande en branches, loin de ces hôtels d'aujourd'hui, énormes comme des forteresses, et de ces orgueilleux « palaces » qui se parent de noms anglais estropiés sur le sol de France.

Les hôtelleries commencent à conquérir leur juste renommée par la propreté de la nappe et des lits, par l'excellence de leur cuisine choisie. Dès 1523, les ordonnances en règlent le prix et décident que ceux-ci seront affichés à la porte en gros caractères, sur un tableau parafé du juge ou de son greffier. Défense de loger à partir de 1560 les gens sans aveu ou inconnus qui courent les routes ; interdiction en mars 1577 de tenir hostellerie, cabaret ou taverne sans avoir pris des lettres de permission, et obligation d'apposer devant sa porte une enseigne avec ces mots : Hostellerie ou Cabaret par permission du Roi. L'hérédité de la profession d'hôtelier (1628) fut une mesure fiscale sans lendemain et l'on en revint très vite à la permission royale. Le nombre des voyageurs augmentant sur les routes, il fallut, par arrêté du 22 décembre 1708, instituer un contrôle plus sérieux : un registre sur lequel on inscrirait les noms des gens, leurs domicile et qualités. L'amélioration des voitures plus douces et plus rapides augmente le nombre des voyageurs, mais par contre-coup diminue peu à peu l'excellence des auberges. Le plus souvent le prix du voyage comprenait les frais de nourriture comme aujourd'hui sur les paquebots. Tant que les étapes furent rapprochées, tant que les haltes furent assez longues aux relais, on prenait le temps de manger, et les gourmets connaissaient les villes ou villages au seul arome d'un vin comme au fumet d'un plat cuit à point. Puis vint le jour ou la diligence

doubla les étapes : elle voyageait de nuit, elle s'arrêtait juste le temps d'atteler les chevaux, elle se hâtait, et les grandes hôtelleries jadis fières de leur renommée devinrent des abris obligés et fastidieux, où l'on entre, où l'on sort, après avoir coudoyé des gens obséquieux que l'on ne reverra jamais.

L'usage des voitures va faire plus pour l'amélioration des routes que deux siècles d'édits et de lettres patentes. Délaissées depuis les Barbares à cause de leur poids et de leur rudesse ou réservées aux infirmes et aux malades, elles revinrent en honneur le jour où pour imiter le luxe des Rimini et des Sforza les seigneurs français prétendirent parader dans les carrosses ou carroches et les coches (1584) rapportés d'Italie [1]. Leur richesse longtemps égala leur incommodité et les rues de Paris étaient seules assez bien entretenues pour permettre leurs évolutions. Mais bientôt le perfectionnement de la suspension, la mobilité de l'essieu autour d'une cheville, pour franchir les courbes, l'allégement du coffre, auquel on ajouta une capote à soufflet mobile, rendirent possibles les promenades hors de la capitale, les voyages à travers la France et obligèrent enfin la route incertaine à s'adapter au roulement des voitures.

Tant que l'on n'avait circulé qu'à cheval, c'étaient les voyageurs qui avaient dû, bien ou mal, s'accommoder de la route. D'ailleurs on passait un peu partout quand il le fallait. Il n'était broussaille si ardue en travers du chemin, ou fondrière si boueuse qu'on ne pût éviter par un détour à travers la campagne. Si la rivière était débordée près du gué, on cherchait sur la rive un autre passage, et l'on riait, ou bien l'on pestait contre l'aventure, mais on n'était pas en peine pour si petites choses. Avec une voiture, il en allait tout autrement : les rôles se trouvaient renversés. Si le piéton ou le cavalier se contentait du premier sentier venu, la voiture ne pouvait suivre qu'un chemin sans ornières et sans accidents, et c'est elle qui pour la première fois imposa sa loi. Dès lors

1. C'est une date dans l'histoire que l'entrée à Paris (22 octobre 1405) d'Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, dans son chariot branlant, première voiture suspendue dont la caisse couverte de drap d'or reposait sur des soupentes en cuir ou en corde attachées à des moutons, sortes de pièces de bois qui se dressaient au-dessus des essieux.

la vie et la prospérité des routes de France croissent ou diminuent, selon le nombre des voitures. Une ère nouvelle commence. Mais au rebours du portier Petit-Jean, dans *les Plaideurs*, ce que l'histoire sait le moins bien, c'est son commencement. Privilèges accordés ou suspendus, édits locaux jamais appliqués, lettres patentes demeurées longtemps sans effet, se suivent, se contredisent, se mêlent, en désordre, comme, après un orage, les feuilles de tous les arbres qui jonchent la route.

Les premiers coches publics circulent sous Charles IX entre Paris, Amiens, Rouen et Orléans ; et Henri III autorise, le 10 octobre 1575, un service de messageries qui relie Paris, Orléans, Troyes, Rouen et Beauvais ; les courriers ordinaires royaux, qui partent désormais à jour fixe, peuvent, depuis l'édit de novembre 1576, transporter les actes de procédure et les lettres missives des particuliers pour la somme de 10 deniers tournois, par lettre, y compris la réponse, dans le ressort de chaque parlement. « Rapides comme le vent », ne serait pas un compliment poétique, si l'on en juge par les exploits d'un héraut de Louis XII qui porte des lettres de Milan au château d'Amboise en trois jours, et d'un courrier espagnol qui, de Paris, mit trois jours et trois nuits, pour annoncer à Madrid la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy.

Chevauchées exceptionnelles, il est vrai, mais qui attestent que les grandes routes de poste au moins n'étaient pas si entièrement ruinées que les historiens se plaisent à le dire. La plupart des autres routes étaient à l'abandon, à moitié envahies par les broussailles et usurpées par les riverains qui agrandissaient ainsi leurs terres ; les fondrières s'y succédaient à l'infini ; les ponts étaient détruits. On vit la route qui unissait la Thiérache et l'Artois renoncer à franchir l'important marché de La Fère et tracer par la plaine un crochet gigantesque de 40 kilomètres. Massacres, incendie, pillages ont passé par les chemins ; les bandes de loups voisinent dans les bois avec les troupes de brigands ; la guerre civile a tué tant de chevaux que personne ne quitte plus son village et que les marchés sont déserts. Henri IV, dans ses courses à travers la France, de Béarn en Normandie, et d'Auvergne en Champagne, avait vu de trop près la désolation des routes

et aimait trop son beau royaume pour ne pas, au lendemain même de son entrée à Paris (22 mars 1594), s'efforcer, avec l'aide de Sully, son ministre bien-aimé, de faire renaître le pays, d'arracher les herbes mauvaises qui l'étouffaient, de tracer entre les villes et jusqu'aux frontières des chemins clairs et droits, porteurs de lumière et de vie, et de rendre à tous la paix, c'est-à-dire la santé et le bonheur.

La création de surintendants généraux des coches publics (avril 1594) qui soumit à son contrôle les entreprises privées, sans faire encore des messageries un service public — on allait de Paris à Orléans, Rouen, Amiens deux fois par mois pour un écu et quart (11 fr. 87) — et l'établissement de relais [1] de chevaux de louage (5 mars 1597) qui permit aux voyageurs et aux marchands de trouver, de traite en traite, c'est-à-dire toutes les 12 ou 15 lieues, des chevaux de rechange marqués d'un H fleurdelisé, qu'ils pouvaient louer pour 20 sous tournois (2 fr. 92), annoncent et préparent la nomination de Sully, Grand Voyer de France (mai 1599). La route, après seize siècles d'oubli, entre au service du roi et son plus grand ministre s'honore du titre qui fait de lui le premier maître des routes françaises.

Sous ses ordres, les voyers ordinaires et officiers locaux partent en chevauchée, tous les ans, pour visiter les chemins et dresser l'état des réparations nécessaires qui doivent être exécutées avant l'hiver suivant. Le trésor royal aidait les villes et les généralités dans leurs dépenses d'entretien, mais seigneurs et péagers opposèrent maintes fois et jusqu'au XVIIIe siècle une invincible force d'inertie. Pour fixer le dessin de la route et la protéger contre les empiètements des riverains autant que pour l'abriter du soleil qui dessèche la chaussée et la craquelle, Sully fit planter des ormes. Le paysan moqueur les appelait des « Rosnys » et, mécontent de ces bornes vivantes que l'on dressait contre ses propriétés, les décapitait à hauteur d'homme afin de les appeler des « Birons [2] ». Les arbres sont

1. La réunion des relais aux postes (6 août 1602) simplifie et accélère le service des lettres et des voyageurs.

2. « Rosny » en souvenir de son premier titre : baron de Rosny, et « Biron » par allusion au maréchal de Biron décapité à la Bastille pour complot contre l'État.

morts ; la charge de Grand Voyer fut supprimée en 1626 par Richelieu ; l'incurie paysanne anéantit plus d'un chemin. Mais l'œuvre de Sully subsiste encore dans son principe, puisque la réglementation des routes, l'alignement des maisons, l'interdiction des marchés qui empiètent sur la chaussée et des larges balcons qui font saillie, la défense d'encombrer la voie par des pierres, des bois ou des immondices, sont encore régis par l'édit de décembre 1607 surnommé à juste titre le premier « Code de la Route ».

Richelieu met définitivement à la disposition du public la poste politique, instituée par Louis XI, et crée la poste aux lettres : les courriers partent à jours fixes, dès 1622, puis, à partir de 1630, deux fois par semaine sur chaque route de poste venant de Paris ; les relais de chevaux se multiplient. L'invention du ressort par une dame Sauval (1600) et son adaptation aux voitures rendent les voyages plus aisés et vont permettre, sur des routes meilleures, des allures plus rapides. Mais les chemins délaissés sont redevenus boueux et cahoteux, au point qu'un arrêt du parlement interdit aux carrosses publics de dépassser 8 à 9 lieues par jour en hiver et 13 à 14, pendant les autres saisons. Il semble que l'on retourne un siècle en arrière, au temps où il fallait deux heures en coche (1563) pour aller du Louvre à Saint-Denis, puisque La Fontaine, partant en Limousin (1662), s'arrête, dès le premier jour, à Clamart, au-dessous de la montagne de Meudon, pour relayer et coucher.

Pressentant qu'une route solide conduirait les armées à mieux gagner la guerre et protégerait pendant la paix le commerce et l'industrie, Colbert chargea les « commissaires répartis dans les généralités et chargés des ponts et chaussées » de construire des chemins grands et droits. Si, une fois, — pour plaire à Louis XIV, qui aimait tant les chasses à courre en forêt de Fontainebleau, — il fit ouvrir 360 kilomètres de route pavée, il réserva toujours ses soins aux chemins qui desservent les ports et villes maritimes, et à tous ceux qui réunissent les provinces à Paris, « capitale et presque le centre de la consommation ». Sa correspondance avec les intendants témoigne de sa sollicitude constante et des difficultés qu'il rencontre. Les octrois des villes et les allocations du trésor

ne suffisant pas, il fallut, malgré la répugnance de Colbert pour ce mode primitif et féodal, recourir à la corvée, généralisée et réglementée au siècle suivant par le contrôleur général Orry (1737). Chaque année, à des dates que fixait le bon plaisir de l'intendant, tout le village, laboureurs et laboureuses jusqu'à soixante ans, enfants et valets depuis douze ans, partait à la « corvée des chemins [1] », parfois à plusieurs lieues du foyer, pour deux et même trois semaines ; on devait fournir les bêtes de somme, la voiture et les outils de terrassement ; on couchait sur la paille, dans les granges. Véritables travaux forcés qui, disait le paysan, ne servaient qu'aux fantaisies coûteuses des seigneurs et aux promenades en carrosse du roi et de sa suite. Gens de la ville et privilégiés de classes en étaient exempts, et la surveillance des cavaliers de la maréchaussée en rendait la contrainte plus injuste et plus cruelle.

La malédiction du peuple s'acharna sur le ministre jusque dans la mort (1683) et l'on dut l'enterrer de nuit, mystérieusement. Mais grâce à son énergie, la route arrachée à l'ornière allait poursuivre son œuvre humaine. De 1633 à la fin du siècle on a calculé que les dépenses consacrées par an aux ponts et chaussées de France s'élevaient à 771 002 livres, soit 1 350 000 francs. L'édit du 26 mai 1705 fixe la largeur des routes à 60 pieds entre les fossés pour les grands chemins, et 36 pieds, pour les routes destinées aux coches, carrosses, messagers, voituriers et rouliers d'une ville à une autre ; ordonne aux riverains de planter, de 30 en 30 pieds, des arbres à une toise du bord intérieur du fossé et décide que le tracé doit suivre la ligne droite, sans s'occuper des villages même importants qui voudraient les attirer au passage et les détourner de leur direction. Les riverains qui perdaient des terres devaient se faire dédommager par le riverain d'en face qui en avait gagné. Des « poteaux indicateurs » (août 1669) sont plantés aux carrefours et aux points importants de la route, et des bornes établies par M. de Perronet [2], sous Louis XV, de mille en

1. Abolie en 1786.

2. La circulaire du ministère des Travaux publics (21 juin 1835) réglemente définitivement ces détails : aux carrefours et à l'entrée des agglomérations, poteaux avec plaques bleues (inscription en relief peinte en blanc), bornes kilomé-

mille toises, et numérotées à partir du parvis Notre-Dame permettent de ne plus ignorer le chemin parcouru.

Sur la place, posée comme un tapis devant la cathédrale, prennent naissance toutes les routes du royaume. Jusque vers 1765, les ingénieurs des Ponts et Chaussées, essayant de réagir contre cet usage, avaient dans leurs cartes marqué le long des chemins « les lieues de 2 400 toises à compter de la tour du Palais », en souvenir de la demeure des premiers rois et par fidèle obéissance au Parlement de Paris, tandis que le lieutenant de police, pour déterminer la zone de huit lieues autour de la capitale dans laquelle il était interdit aux approvisionneurs de faire leurs achats chez les cultivateurs, fixait (8 septembre 1837) ce point central au milieu des Halles. Mais pour les habitants des provinces, Paris était toujours symbolisé par Notre-Dame, bâtie au cœur de la Cité, l'église bénie à laquelle chacun devait en arrivant faire ses dévotions. Le peuple continua de dire que tous les chemins de France naissaient ou mouraient au pied de la cathédrale. Sur la place, à quinze toises de la façade, une statue énigmatique, connue à cause de sa couleur grisâtre et de son emplacement « à tous les vents », sous le nom de M. Legris, le jeûneur, Esculape, et qui représentait simplement le Christ, pouvait, dans l'imagination du peuple, figurer la borne première, point de départ et d'aboutissement des grandes voies françaises.

La statue ayant disparu en 1748, le chapitre de Notre-Dame, après avoir attendu pendant vingt ans la réalisation des projets d'embellissement de Boffrand et Poncet de la Grave, voulut confirmer l'antique tradition de Notre-Dame, point de départ de toutes les routes [1]. Le 22 avril 1786, la *Gazette de France* annonçait : « Le chapitre de Notre-Dame vient de faire placer dans son parvis autour de la tour septentrionale

triques en pierre du pays, de forme rectangulaire, indiquant le numéro de la route, le numéro du département ; le numéro du kilomètre compte à l'origine du département. Il a été décidé depuis le 11 août 1919 que, sur les routes nationales, les plaques seraient remplacées par de grands placards lisibles de loin et que le dessus des bornes kilométriques serait peint en rouge.

1. M. Lemarchand, conseiller municipal, a proposé (séance du 21 juillet 1912) de marquer sur le parvis Notre-Dame par une borne en pierre ce point de départ kilométrique des routes de France. L'idée est ancienne ; l'architecte H. Moreau avait en mars 1848 élaboré un projet d'une « borne centrale des distances de France » (*Moniteur des Architectes*, n° 23, p. 179).

de son église une pierre triangulaire du milieu de laquelle sort un poteau chargé de ses armes. C'est de là comme d'un centre commun, qu'on commencera à compter les distances itinéraires qu'on se propose de marquer sur toutes les grandes routes du royaume et qui se voient déjà à Paris, à Melun, à Sens, à Alençon, etc. Ces distances sont marquées de mille en mille toises par des bornes rondes qui sortent de trois ou quatre pieds hors de terre : chaque milliaire est divisée en quatre parties égales par trois autres bornes de la hauteur d'un pied ; celle du milieu est ronde et les deux autres sont triangulaires. »

Le 22 avril 1769, le roi approuvait un « Plan général des différents projets d'embellissements les plus utiles à la commodité des citoyens et à la décoration de Paris » dû à M. P.-L. Moreau [1] et ordonnait que les grandes routes du royaume fussent divisées par des mesures fixes de mille toises à commencer du point qui pourrait être considéré comme le centre de Paris, « ce point ayant été établi au moyen de la section formée par la ligne capitale de l'Église métropolitaine sur la ligne prolongée du milieu du pont Notre-Dame au milieu du Petit-Pont ». Ce point était situé sur l'axe de Notre-Dame à trente mètres de sa façade. Ce plan d'embellissement vieillit dans la poussière des archives. La colonne milliaire qui devait, pareille au Milliaire d'or de la Rome impériale, être érigée sur la nouvelle « place du premier mille », ne fut dressée qu'un jour comme une ombre sur les clairs dessins de l'architecte. Seul le poteau du chapitre demeura sur le parvis, forme idéale et symbole sacré ; la tourmente révolutionnaire l'abattit en 1790.

Au long des routes les bornes milliaires [2] étaient plantées

1. Plan manuscrit, découvert par M. Vuaflart dans un recueil appartenant à M. de Lubersac, et signalé à la Société d'Iconographie parisienne les 29 décembre 1911 et 30 janvier 1912 ; repris par M. L. Taxil pour sa communication à la Commission du Vieux Paris, 3 février 1912.

2. Elles furent marquées de fleurs de lys. La Convention y substitua le bonnet de la Liberté ; l'Empire remplaça cet emblème par un aigle en relief qui dut à son tour disparaître devant de nouvelles fleurs de lys. Quand le système métrique fut imposé pour le mesurage des routes, en 1839, on conserva Notre-Dame, ou plutôt le point choisi en 1769 et fixé à trente mètres de Notre-Dame, comme point de départ. L'état itinéraire publié en 1889 par le ministère des Travaux publics indique que Notre-Dame et les bornes que l'on retrouve dans Paris portent « Route nationale, n°..., x... k... de Notre-Dame ».

jalonnant le parcours des voyageurs. Leur établissement fut assez lent, puisque les ordonnances du 30 avril 1772 et du 2 août 1774 laissent entendre qu'elles sont nouvellement placées et font défense de les « déplacer, rompre, renverser et endommager ».

L'organisation du corps des Ponts et Chaussées esquissée en 1713 et réalisée, par arrêt du 1er février 1716, sous la direction de d'Ormesson, en donnant à la route des ingénieurs émérites et de solides et fortes méthodes de construction ou d'empierrement, allait, en moins d'un demi-siècle, déployer à travers le royaume ces belles routes aux multiples rameaux qui ont fait l'admiration et l'émerveillement du monde.

C'est Trésaguet, ingénieur en chef du Limousin, qui, en 1775, l'année où paraissent les « turgotines », établit les premières chaussées empierrées. Il renonce aux pierrailles jetées et tassées dans les ornières et les renfoncements du sol et comme les Romains, il y a dix-huit siècles, bâtit la route en la bombant légèrement [1] ; il la fonde sur une base solide, inébranlable, sorte de pavage renversé de 24 centimètres, que recouvre une large couche de pierrailles posées et arrangées à la pince ; du gravier ou des pierres cassées, longuement comprimées au rouleau, rendent sa surface unie et glissante. Tel est le principe de cette construction française, qui fut repris et appliqué avec quelques modifications en 1811 par un Anglais, Mac Adam, curateur des chemins d'Écosse. Triste retour des choses d'ici-bas, le nom de Trésaguet a sombré dans l'injuste oubli, tandis que celui de Mac Adam couvre de sa gloire étrangère nos belles routes de France.

Mais quelle route au monde fut jamais plus illustre à travers les siècles que le « Pavé du Roi »? Son nom sonne dans le passé comme une fanfare, parce qu'il suffit de le prononcer pour que toute l'histoire de France s'éveille et défile, du Louvre à Versailles, à Fontainebleau où à Varennes. Que vous en avez vu passer de ces grands de la terre qui ne savaient pas l'honneur que vous leur faisiez : Charles-Quint, hôte de François Ier, chevauchant en long équipage des rives de la Bidas-

1. Une bande de pavés plus ou moins large et sans cesse arrachée par les paysans occupait le milieu de ce renflement et amortissait l'usure causée par les sabots des chevaux.

soa jusqu'à Valenciennes et à Gand ; Richelieu, à cheval, escorté de ses pages et de son capitaine des gardes, pensif et jaune de visage, deux pistolets à l'arçon de la selle, rejoignant ses troupes au siège de La Rochelle ; Louis XIV, partant en calèche avec Louise de La Vallière à Fontainebleau, tandis que la lueur des flambeaux fume et tremble dans la nuit ; ou plus tard, vieilli et dévot, vêtu d'un étroit justaucorps boutonné, un plissé de dentelle à la cravate et aux manchettes, la haute canne en main, se rendant en litière à Saint-Cyr, pour entendre près de madame de Maintenon la première représentation de l'*Esther* de Racine ; la foule, curieuse et fière de son Roi, accourant de toutes les provinces, pendant près de deux siécles, pour saluer dans les galeries de Versailles, celui qui est son Chef et son Père ; et, le jour où Louis XV le Bien-Aimé tombe malade à Metz, s'agenouillant et priant au bord des routes pour la guérison de l'auguste malade.

C'est vous, routes royales, qui de Bretagne et de Flandre, de Savoie et de Provence, de Bourgogne et des Pyrénées, avez le 14 juillet 1790 conduit au Champ de Mars les milliers et les milliers de fédérés, députés de toutes les gardes nationales et de tous les corps de l'armée, rangés sous les 83 bannières des départements, pour qu'ils jurent devant l'autel de la Patrie d'être fidèles à la Nation, à la Loi et au Roi. C'est vous qui, moins d'un an plus tard, routes de Meaux, de Sainte-Menehould ou de Varennes, livrerez Louis XVI et Marie-Antoinette (21 juin 1791). Et c'est encore vous, routes françaises d'Argonne, qui avez, autour de la Patrie en danger, groupé, serré, uni pour la victoire, les volontaires de Kellermann contre les Prussiens de Brunswick. Le bruit des sabots de bois, rythmant *la Marseillaise* sur le rude pavé des grandes routes, sonne encore dans le défilé de Valmy ; il entraîne les armées de Moselle et les armées de Sambre-et-Meuse et précède, dans l'histoire, sur les routes de l'Europe, les soldats de l'an II et de l'épopée napoléonienne.

JEAN BONNEROT

Le gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

LA BELLE VIE DE SAINTE COLETTE DE CORBIE

par **E. Sainte-Marie Perrin.**

On trouvera toujours dans ce prodigieux et attachant XVe siècle des figures historiques puissantes et d'un singulier relief; par contre le croyant et le simple amateur d'histoire vue par le côté psychologique n'en trouveront guère de plus attachante que celle de sainte Colette de Corbie. Sainte Colette n'a pas été seulement la réformatrice de la règle franciscaine et la fondatrice d'un grand nombre de monastères : la sainteté de sa vie, les miracles qu'elle accomplit la rendirent célèbre dès son vivant et la firent entrer dans l'intimité de plusieurs grandes familles ; par là elle a été mêlée à l'histoire politique de son temps. Et tout porte à croire que la sainte franciscaine s'est rencontrée avec Jeanne d'Arc, la sainte de la patrie. Un poème de M. Paul Claudel sert de préface à ce livre d'une belle tenue morale.

CROQUIS

par **Van Saanen Algi.**

C'est un plaisir délicat que de feuilleter cet album où sont reproduites les attitudes les plus significatives des modernes danseurs russes. Il y a un beau frémissement de vie dans tous ces corps harmonieux. Après avoir accordé tant d'attention à des peintres, dont le seul mérite est d'étonner, ne reviendra-t-on point aux artistes qui poursuivent sincèrement la vérité et la beauté? Algi est un de ceux-là : il suffit de parcourir ces pages pour s'en convaincre.

TENDRESSES

par **Gérard Missaire.**

Gérard Missaire est un jeune poète plein de facilité. Il nous apparaît, dans cet élégant recueil de vers qu'est *Tendresses*, doué d'un véritable sens musical. Il fera bien, sans doute, de se dégager de l'influence de deux ou trois poètes célèbres, si forte en quelques-unes de ces pièces qu'on pense se trouver en face de pastiches. Le volume est très artistement présenté et orné d'illustrations anonymes, dont le dessin fait pardonner la couleur.

VERS POUR LA PATRIE

par **Pierre de Nolhac.**

M. Pierre de Nolhac est humaniste et poète, L'un et l'autre se retrouvent dans ces vers que connaissent déjà les lecteurs de la *Revue de Paris*. Une inspiration généreuse y circule, une émotion contenue par la forme pure et sévère de l'alexandrin s'y manifeste : ceci est la part du poète. Mais pour parler avec cette ferveur érudite du passé de la France, artistique, littéraire et chevaleresque, l'humaniste et l'historien n'étaient pas de trop. Ainsi, dans l'offrande votive que M. Pierre de Nolhac dépose pieusement aux pieds de la France victorieuse, on peut goûter les qualités diverses d'un esprit charmant et docte comme ceux de la Renaissance.

LA MAISON ET LE MONDE

par **Rabindranath Tagore.**

Rabindranath Tagore nous transporte dans l'Inde d'aujourd'hui, dans une ambiance tout asiatique, que ne vient troubler aucune figure d'Européen. Il nous fait pénétrer dans le foyer du rajah Nikhil et de sa jeune femme Bimala. En un tableau d'une douceur captivante et discrète, il nous décrit le bonheur tranquille et retiré des deux époux dont la modernité cultivée se tempère par une fidélité pieuse aux anciens usages. Mais Nikhil, dans son zèle pour les idées nouvelles, veut initier Bimala à la vie extérieure ; et bientôt, les passions du *Monde* viennent troubler le calme de la *Maison*. Le mouvement grandissant du nationalisme hindou jette dans le ménage un germe de désunion. La désaccord s'aggrave, lorsque Nikhil introduit chez lui son ami Sandip, qui est le chef du mouvement nouveau, — Sandip, orateur et séducteur de foules d'une grande puissance, mais ambitieux et sensuel. Bimala, confondant son enthousiasme pour l'idée, avec un amour commençant, ne sait pas préserver son cœur. Un conflit d'âme prend naissance qui conduit bientôt à un drame domestique, où les péripéties se succèdent avec une grande intensité tragique. Finalement Sandip s'éloigne, démasqué, et Nikhil cherche la mort au cours d'une émeute.

Ce roman est un chef-d'œuvre d'analyse psychologique. Il mérite de prendre place parmi les ouvrages les plus estimés des littératures étrangères.

LA BELLE HISTOIRE DE GENEVIÈVE

par **Henri Lavedan.**

Par le sujet, par l'atmosphère de sainteté mystique que l'on y respire, le nouveau livre de M. Henri Lavedan nous fait d'abord songer aux *Mystères* du moyen-âge, ou bien à ces *Enfances* de bien-heureuses où les écrivains ecclésiastiques ont mis tant de charme naïf. Mais il est aussi moderne le plus agréablement du monde par la finesse du détail et par une sorte d'humour qui nous prouve que M. Henri Lavedan, en racontant la vie de la patronne de Paris, est resté très Parisien. Ainsi Attila offre des traits de ressemblance avec son digne successeur, et dans les Huns, on retrouve facilement les Boches. A son grand mérite littéraire, cette histoire du Fléau de Dieu et de la sainte Pastoure joint un intérêt d'actualité.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité**, 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.